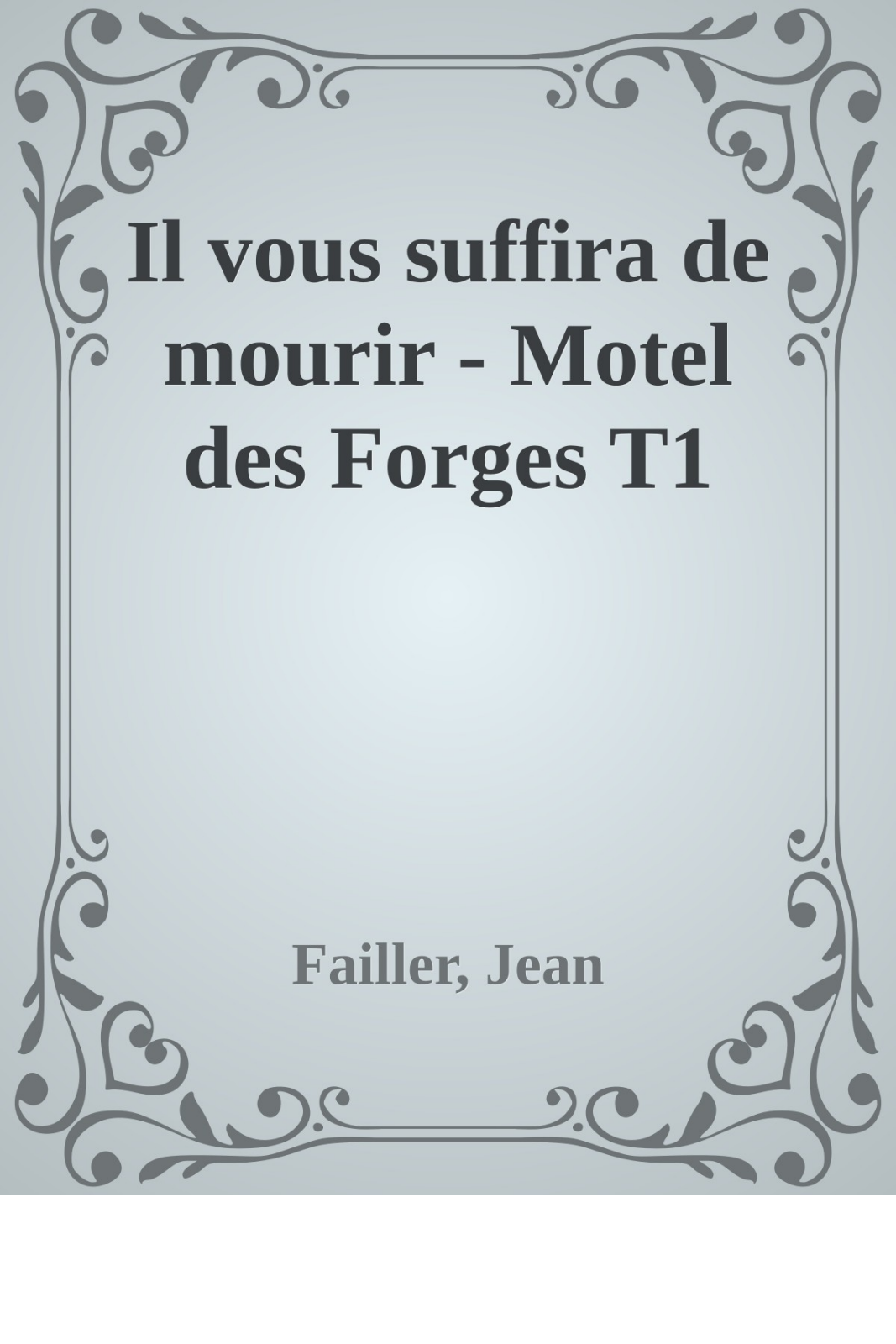


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

Il vous suffira de mourir - Motel des Forges T1

Failler, Jean

VISIT...

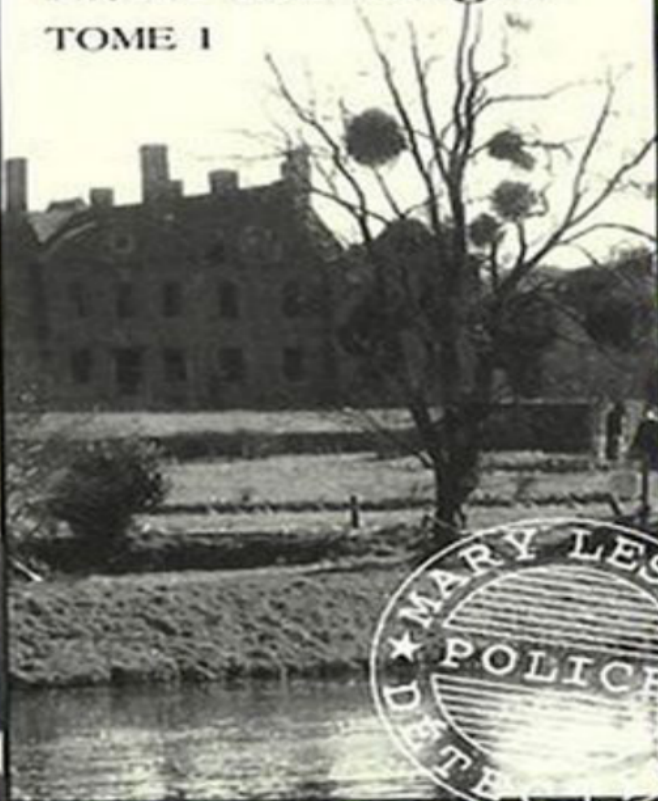
LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN FAILLER

IL VOUS SUFFIRA DE MOURIR

Motel des Forges

TOME 1



ÉDITIONS DU PALÉMON

Le petit qu'on vit
à la mort de son père
à la mort de son père
à la mort de son père
UNE
à la mort de son père
à la mort de son père
ENQUÊTE
à la mort de son père
à la mort de son père
DE

à la mort de son père
à la mort de son père
MARY
à la mort de son père
à la mort de son père
LESTER
à la mort de son père
à la mort de son père
AU LAC DE
à la mort de son père
à la mort de son père
GUERLÉDAN



Jean FAILLER

**Il vous suffira
de mourir
T1**

Motel des Forges

ISBN-13 : 978-291-624-802-8



Les enquêtes de Mary Lester

- 1 Les bruines de Lanester
- 2 Les diamants de l'archiduc
- 3 La mort au bord de l'étang
- 4 La marée blanche
- 5 Le manoir écarlate
- 6 Boucaille sur Douarnenez
- 7 L'homme au doigt bleu
- 8 La cité des dogues
- 9 On a volé la belle étoile
- 10 Brume sous le grand pont
- 11 Mort d'une rombière
- 12 Aller simple pour l'enfer
- 13 Roulette russe pour Mary Lester
- 14 À l'aube du troisième jour
- 15 Les gens de la rivière
- 16 La bougresse
- 17 La régate du Saint-Philibert
- 18 Le testament Duchien
- 19 L'or du Louvre
- 20 Forces noires
- 21 Couleur canari
- 22 Le Renard des grèves T1
- 23 Le Renard des grèves T2
- 24 Les fautes de Lammé-Bouret
- 25 La variée était en noir
- 26 Rien qu'une histoire d'amour

- 27 Ça ira mieux demain
- 28 Bouboule est mort
- 29 Le passager de la Toussaint
- 30 Te souviens tu de Souliko'o ? T1
- 31 Te souviens tu de Souliko'o ? T2
- 32 Sans verser de larmes
- 33 Motel des forges (33 + 34 = Il vous suffira de mourir)
- 34 Le brame du cerf
- 35 casa del amor
- 36 Le 3^e œil (du professeur Margerie)
- 37 Villa des Quatre Vents T1
- 38 Villa des Quatre Vents T2



Table des Matières

Les enquêtes de Mary Lester 3

Table des Matières 5

Chapitre I 9

Chapitre II 23

Chapitre III 29

Chapitre IV 37

Chapitre V 48

Chapitre VI 54

Chapitre VII 66

Chapitre VIII 76

Chapitre IX 88

Chapitre X 100

Chapitre XI 115

Chapitre XII 130

Chapitre XIII 144

Chapitre XIV 152

Chapitre XV 163

Chapitre XVI 170

Chapitre XVII 181

Chapitre XVIII 193

Chapitre XIX 205

Chapitre XX 220

Chapitre XXI 235

Chapitre XXII 243

Chapitre XXIII 252

Chapitre XXIV 260

Remerciements à :

Anne BOËLLE

Jean-Michel BOUDIN

Jean-Claude COLRAT

Marie-Laure DUHAMEL

Delphine HAMON

Lucette LABBOZ

Catherine LABOURDETTE

Isabelle STÉPHANT

Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

À mes amis

Jacqueline LE DU
Gérard MORIER
René PICHAVANT
Louis-Pierre LEMAIRE
Yann BRÉKILIEN

Chapitre I

Ce n'était qu'un village comme on en traverse vingt lorsqu'on se rend de Rennes à Quimper en empruntant la route du centre Bretagne qui n'est certes pas la voie la plus rapide, mais assurément la plus pittoresque pour relier ces deux villes.

Non que l'homme qui se déplaçait dans une Audi break de couleur sombre voulût faire du tourisme. En fait il joignait l'utile à l'agréable : l'utile étant la visite d'un client éventuel qui souhaitait installer une maison dans les arbres près de son hôtel, l'agréable la semaine de vacances qu'il projetait de passer en compagnie de son amie domiciliée à Quimper.

Âgé d'une bonne trentaine d'années, le conducteur de l'Audi était architecte. Il s'appelait Lilian Rimbermin et son break de couleur sombre n'était pas de première jeunesse.

Le village de Saint-Gwénécan s'étirait au long d'une route qui le pénétrait d'est en ouest, bordée de très vieilles maisons de granit gris, doré çà et là par des lichens qui flamboyaient au soleil couchant comme de très vieilles et très précieuses passementeries. En son centre, une route formait une croix et la circulation était commandée par des feux tricolores parfaitement anachroniques au cœur de ce village dont la maison la plus récente avait été construite avant la Révolution française.

Des panneaux routiers, non moins anachroniques, indiquaient que la vitesse était limitée à trente kilomètres heure dans la traversée du bourg, et des passages surélevés de la chaussée dissuadaient efficacement tout dépassement de ces limites.

Le chauffeur de l'Audi, arrêté au feu rouge, regardait de droite et de gauche, comme s'il était embarrassé pour trouver son chemin. Lorsque le feu passa au vert, il s'engagea au ralenti vers la sortie du village quand un vieux pick up stationné sur le bas-côté devant une terrasse sortit brutalement en marche arrière sans se préoccuper de ce qui se passait sur la chaussée.

Une autre voiture venant en face, Lilian Rimbermin n'eut d'autre recours que d'écraser le frein, mais le choc était inéluctable. Il y eut un fracas de tôles froissées suivi du tintement cristallin des éclats de verre de son phare avant droit qui pleuvaient sur la chaussée.

Comme toujours en ce genre de circonstance, un grand silence suivit

le fracas de la collision, puis, d'un bout à l'autre de la rue, des têtes curieuses se penchèrent aux fenêtres et le boucher du lieu parut au seuil de sa boutique, l'air terrible avec son tablier blanc taché de sang et un grand couteau à la main. Son crâne chauve luisait sous un pâle soleil et une moustache mongole barrait son visage rubicond.

Une vraie tête d'égorgeur, inconsciemment on cherchait à voir si sa main gauche ne tenait pas par les cheveux un crâne de supplicé fraîchement exécuté encore dégoulinant de sang.

Où suis je tombé ? se demanda Lilian en bloquant le frein à main. Il descendit de sa voiture et évalua les dégâts en secouant la tête d'un air dépité. L'aile avant de l'Audi en avait pris un vieux coup, comme le pare-chocs qui pendait sur le bitume. Et le jet de vapeur qui s'échappait du capot ne présageait rien de bon.

Le véhicule tamponneur était un imposant pick-up américain, haut sur roues, de marque Chevrolet, couleur vert bronze maculé de giclures de boue. Il avait heurté l'aile de l'Audi avec le coin de sa caisse qui, elle, n'avait subi aucun dommage.

« C'est vraiment le pot de terre contre le pot de fer » pensa Lilian désolé.

Le conducteur du pick-up, un grand type mince, large d'épaules, vêtu en cow-boy d'opérette, surgit comme un furieux. Son jean délavé était tellement collant qu'il paraissait avoir été cousu sur lui. Il marchait sur des santiags boueuses en plastique imitant – fort mal – la peau de serpent et portait une chemise de bûcheron canadien à carreaux plus ou moins écossais par-dessus laquelle il avait endossé un gilet sans manches en cuir noir qui complétait sa vêtue folklorique.

Il ne manquait qu'un colt quarante-cinq pendu à son ceinturon de cuir fauve large de trois doigts, à boucle de cuivre et le Stetson pour poser avantageusement sur l'affiche des cigarettes Marlboro. Cependant, comme on était en Bretagne et non au Texas, le port du colt aurait été mal venu et il avait une tête à le déplorer.

Il s'approcha de Lilian et l'apostropha, lui collant en plein nez une haleine chargée de relents d'anis et de tabac.

— Dis donc, espèce de trou du cul, tu te crois aux vingt-quatre heures du Mans, ou quoi ?

Il avait la voix rauque, éraillée, des gros fumeurs et un lourd accent du terroir qu'il paraissait prendre plaisir à exagérer.

Lilian était déjà de méchante humeur ; se faire apostropher ainsi par un ivrogne qui était tout à fait dans son tort ne le rendit pas plus souriant.

Il toisa le cow-boy et répondit sur le même ton :

— Si vous regardiez, avant de reculer...

Il n'avait pas tutoyé son antagoniste. Sa bonne éducation sans doute...

— J'regardais pas, moi ? éructa le cow-boy. Si t'avais pas roulé comme un cinglé...

Révolté par cette mauvaise foi, Lilian protesta :

— Comment aurais-je pu rouler vite, je venais de démarrer au feu vert !

— Ah ouais ? fit l'autre, la bouche mauvaise, j'ai plutôt l'impression que t'as grillé le rouge !

Lilian indigné se retourna, cherchant des témoins :

— Vous avez vu, monsieur...

Le vieux bonhomme qu'il venait d'interpeller et qui avait assisté à la scène se défilait en marmonnant qu'il regardait justement de l'autre côté, entraînant dans sa précipitation à prendre le large un caniche à demi étranglé au bout de sa laisse.

Lilian chercha un autre témoin, une femme en noir, coiffée d'un fichu, portant un cabas de raphia, qui fit mine de ne pas le voir.

— Madame, madame...

Peine perdue, la femme s'enfuyait sans se retourner, comme si elle avait le diable aux trousses.

Le bruit de la collision avait attiré hors du bistrot, car on était devant la terrasse d'un bistrot, une faune de jeunes gens ricaneurs qui regardaient la scène avec intérêt. Lorsque Lilian fit un pas vers eux pour leur demander de témoigner, ils ricanèrent de plus belle, manière de dire : « On n'a rien vu, rien entendu ».

Puis ils s'accoudèrent à la balustrade de bois qui entourait la terrasse et s'installèrent comme au spectacle et le chauffeur de l'Audi comprit qu'il ne pourrait rien attendre de bon de ce côté.

Désespéré, il regarda la rue désespérément vide. Il était seul contre tous.

— Bon, dit le cow-boy brutalement, j'ai pas que ça à foutre, moi, tu la dégages, ta caisse, que je me casse ?

— Je ne dégage rien du tout ! fit Lilian fermement, on fait un constat avant.

Le cow-boy prit la pose avantageuse d'avant la bagarre au saloon :

le rictus aux lèvres, les pouces dans le ceinturon, les coudes écartés du corps, comme s'il s'apprêtait à dégainer. Cela s'imposait, le bistrot avait pour enseigne *Le Saloon*, justement. C'était écrit en rouge et blanc sur une planche épaisse accrochée au-dessus de la porte.

Il ricana déplaissamment :

— Un constat ! Et puis quoi encore ? Tu te crois où, bonhomme ?

— Sur une route départementale bretonne où s'applique, je crois, la loi française, répliqua Lilian fort de son droit.

Le cow-boy ricana de plus belle et prit les spectateurs accoudés à la barre de bois à témoin :

— Vous entendez ça, les gars ?

Les ricanements fusèrent de plus belle. Visiblement, on attendait une belle bagarre.

Le cow-boy d'ailleurs semblait la rechercher. Il provoqua Lilian :

— T'avais qu'à pas me rentrer dedans, du con ! Est-ce que je te demandais quelque chose, moi ?

Lilian soupira. On ne s'en sortirait pas à l'amiable. Il sortit son portable et forma un numéro.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le cow-boy la bouche mauvaise.

— J'appelle les gendarmes !

— Les gendarmes, les gendarmes, j't'en foutrais des gendarmes, moi !

Gendarmes... Représentants de la loi... C'étaient probablement des mots qui n'avaient pas cours en ces lieux. La bouche du cow-boy se tordit, d'un geste prompt il saisit Lilian au collet, lui arracha le téléphone de la main et le balança avec violence contre un mur où l'appareil explosa. Puis, tenant toujours Lilian au col, il le secoua furieusement :

— Je vais t'en coller une, moi, si tu ne dégages pas, 'acré fi d'garce !

De dégoût, Lilian eut un mouvement de recul. Ce type avait une haleine de putois. Il tentait de résister, mais l'autre était plus fort. Il ferma les yeux dans l'attente du coup qu'il sentait venir, mais soudain l'étreinte de la brute se desserra et il entendit une voix rude qui demandait :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit qu'un troisième homme était intervenu dans l'altercation, un gros type au visage mou, portant une sorte de képi marqué de deux lettres, GC, en métal doré, boudiné dans

une veste qui avait dû appartenir a un vieil uniforme verdâtre dépourvu de galons.

Le gros type avait des mains larges comme des pelles de terrassier. Il prit le cow-boy au bras, juste au-dessus du coude et referma sa formidable paluche.

Le cow-boy grimaça. La prise ne semblait pas lui faire de bien car il se dressa sur la pointe des pieds en grimaçant de douleur et il devint tout pâle.

La main qui tenait Lilian au col relâcha son étreinte et celui-ci put remettre de l'ordre dans sa tenue vestimentaire malmenée.

— C'est ce connard de Parigot, haleta le cow-boy toujours grimaçant car le gros type n'avait pas desserré son étreinte, il a grillé le feu rouge et il m'est rentré dans le cul...

— C'est faux ! protesta Lilian, je venais de démarrer et je roulais au pas. Ce monsieur a reculé brutalement, sans regarder !

— Tu ne vas pas le croire, Lulu ! s'écria le cow-boy, en prenant le gros type à partie, un mec qui n'est même pas d'ici !

Dans sa bouche, « n'être pas d'ici » semblait être un défaut capital. Pour autant, le gros homme ne lâcha pas le bras de l'énergumène.

— Ou je me trompe, dit-il en reniflant d'un air dégoûté, ou il y a un de vous deux qui ment !

Il secoua le cow-boy qui geignit et lui demanda :

— Rien de cassé, Frankie ?

Le cow-boy secoua la tête négativement en s'exclamant :

— Pour le moment non, mais si tu continues à me serrer comme ça, tu vas me péter le bras !

Le gros type consentit à desserrer sa prise et l'autre se massa le bras en soufflant. Il allait protester mais le gros type ne lui en laissa pas le temps.

— C'est bon, dégage ! ordonna-t-il sans forcer la voix.

Lilian protesta :

— Vous n'allez tout de même pas laisser partir ce type ! Il conduit en état d'ivresse !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça, monsieur ? demanda le gros type avec une politesse exagérée en regardant Lilian sous le nez.

— Ce qui me fait dire ça ? répéta Lilian ulcéré, il pue la vinasse !

— J'ai plutôt senti comme une odeur de pastis, objecta le gros type.

— La vinasse, le pastis... tout ça c'est de l'alcool ! S'il souffle sur une flamme, ça fera une drôle d'explosion. Essayez voir avec un alcootest.

— Primo, dit le gros homme, je n'ai pas de conseils à recevoir de vous. Secundo, je ne suis pas gendarme et faire souffler dans le ballon, comme vous le suggérez, n'entre pas dans mes attributions.

— Ah... Et peut-on savoir ce qui entre dans vos attributions ?

— Éviter les bagarres, par exemple...

Il regarda de nouveau Lilian sous le nez :

— Éviter que vous vous fassiez massacrer par Frankie. Il peut être violent, Frankie, quand on l'agace.

— Parce que c'est moi qui l'agace ?

Le gros bonhomme regarda ostensiblement alentour et son regard se posa de nouveau sur Lilian qu'il fixa de manière gênante.

— Je ne vois personne d'autre.

— Trop aimable ! Au fait, qui êtes-vous ?

— Le garde champêtre.

Lilian répéta, éberlué :

— Le garde champêtre ?

Il pensait que la fonction avait disparu au siècle dernier et qu'elle appartenait désormais au folklore.

— Pour vous servir, dit le gros d'une voix morne.

Il tourna le revers de sa veste d'uniforme et Lilian aperçut une plaque de cuivre jaune qui luisait.

— En ville on dit « policier municipal ». Ça vous va ?

Lilian éberlué ne répondit pas. C'est le Far-West, pensa-t-il, tout le monde joue au cow-boy et voilà le shérif !

Le silence se prolongeant, le garde champêtre demanda :

— Vous avez vos papiers ?

Lilian ferma un instant les yeux, se demandant s'il rêvait ou s'il était éveillé.

— Je vous ai demandé vos papiers, monsieur ! insista le garde champêtre d'une voix exagérément polie.

Il avait cependant monté le ton pour faire comprendre à son interlocuteur qu'on ne plaisantait pas.

Lilian pensa que, s'il rêvait, c'était un cauchemar. Il sortit son porte-cartes et, en soupirant, présenta les documents au gros type qui les examina avec une attention exagérée.

— Lilian Rimbermin, hein ?

— C'est cela... dit Lilian qui commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

— Architecte...

— Comme vous le voyez.

L'autre essaya de prendre un air finaud :

— Que vient faire un architecte parisien à Saint-Gwénécan ?

— Il se trouve que la nationale 164 traverse Saint-Gwénécan...

Le gros type l'interrompit :

— En cette saison, les Parisiens empruntent plutôt la voie express.

— D'abord, je ne suis pas parisien, protesta Lilian, ensuite je ne savais pas qu'il y avait des saisons pour traverser votre village.

— Vous n'êtes pas parisien, fit le gros d'un air dégoûté, alors expliquez-moi pourquoi vous avez une voiture immatriculée en soixante-quinze ?

— Pff... fit Lilian en feignant l'admiration, ce que vous êtes observateur !

— C'est le métier, dit l'autre sans relever le sarcasme.

Il eut un mouvement de tête qui signifiait qu'il attendait une réponse. Lilian, agacé, bafouilla :

— C'est parce que... parce que j'ai mon bureau dans la région parisienne.

Le garde champêtre hocha la tête d'un air entendu :

— C'est bien ce que je disais !

Il parlait toujours d'un ton paisible, d'une voix lente et monocorde et dévisagea Lilian sans aménité :

— On ne me la fait pas, à moi !

— Et alors ? s'insurgea Lilian, on n'a peut-être pas le droit de traverser votre patelin avec une bagnole immatriculée dans la région parisienne ?

— Que si, il y a même des étrangers d'autres pays qui y passent, alors, vous voyez...

La preuve que ce pays était une terre de tolérance, sans doute.

— Mais c'est surtout l'été, intervint le cow-boy auquel on ne demandait rien et qui ne se résignait pas à s'éloigner.

— Ta gueule, Frankie, dit le garde champêtre toujours d'une voix égale, sans même accorder un regard au cow-boy qui paraissait frustré d'une bonne bagarre. Je t'ai déjà dit de te tirer !

L'autre recula en ronchonnant et remonta dans son pick-up. Une voiture voisine étant partie, il put, au prix d'une manœuvre, s'en aller à son tour sous les yeux du garde champêtre dans un grondement de son puissant moteur qui cracha une épaisse fumée noire, tandis que les gros pneus crantés criaient sur le bitume.

— Vous le laissez partir ? s'indigna Lilian.

Sans daigner répondre, le garde champêtre referma le porte-documents qui contenait les papiers de Lilian et le lui tendit comme à regret.

— C'est bon, monsieur. Vous n'êtes pas blessé.

C'était plus une constatation qu'une question.

— Encore heureux, maugréa Lilian en empochant ses papiers.

— Alors, circulez !

— Vous êtes bien bon ! dit Lilian en donnant un coup de pied dépité dans le pneu de sa voiture, mais comment voulez-vous que je circule avec ça ? C'est un comble, je passais tranquillement lorsque cet ivrogne m'est rentré dedans en reculant sans même regarder où il allait.

— Ça, c'est votre version, monsieur, soupira le garde champêtre. Comme Frankie dit exactement le contraire et qu'il n'y a pas de témoins, je me vois contraint de vous renvoyer dos à dos.

— C'est insensé ! s'exclama Lilian, il n'y a pas de gendarmes dans ce pays ?

— Il y en a, dit le garde champêtre avec un mouvement insouciant du bras, mais on ne les dérange pas pour des broutilles.

— Des broutilles ? Mais j'ai bien pour quinze cents euros de réparations !

— C'est l'inconvénient avec les voitures allemandes, dit le garde champêtre avec une moue, faire venir la pièce détachée d'outre-Rhin coûte cher. Il y a le transport...

Lilian continuait de se demander s'il rêvait. On en était aux considérations économiques, à présent. Il se promit, à l'avenir, de prendre la voie express comme tout le monde lorsqu'il n'aurait pas de visites à faire.

— Il n'y a pas de dommages corporels, dit le garde champêtre d'une voix lénifiante, pourquoi voudriez-vous qu'on dérange les gendarmes ? Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de faire comme Frankie, disparaïssez !

Avant que Lilian ait pu répondre, une jeune femme aux cheveux châtons s'approcha de la voiture accidentée et déclara à voix haute et claire :

— Moi j'ai vu l'accident !

Le garde champêtre toisa la nouvelle venue avec une sorte de mépris :

— Ah ouais ?

Soudain il paraissait contrarié. Méfiant et contrarié.

— Tout à fait. J'étais à la poste, en face et j'attendais mon tour. Je le confirme, ce monsieur est bien passé au vert, à vitesse réduite, bien à droite sur la chaussée et c'est la camionnette qui, en reculant brutalement, a embouti sa voiture.

La réaction du garde champêtre parut étrange à Lilian. Visiblement le bonhomme connaissait cette femme, ce qui n'expliquait pas pourquoi il l'avait regardée avec une suspicion que rien ne justifiait.

Âgée d'une bonne trentaine d'années, elle semblait juste un peu trop raffinée pour ce village rural où la plupart des hommes circulaient en bleus de travail, le plus souvent maculés de terre, et où les femmes uniformément vêtues de noir paraissaient toutes d'âge canonique.

Quand elle eut terminé son récit, le gros homme hocha la tête d'un air de doute. La jeune femme écrivit alors une série de chiffres au revers d'un morceau de papier en s'appuyant sur le capot de l'Audi et la tendit à Lilian :

— Si votre compagnie d'assurances, ou la police, a besoin de mon témoignage, voici mon téléphone.

Elle avait une voix un peu rauque, agréable, avec un léger accent que Lilian ne situa pas immédiatement.

Il prit le papier et jeta un coup d'œil sur la série de numéros.

— Je vous remercie beaucoup, c'est très aimable à vous.

La femme eut un mouvement d'épaules accompagné d'un sourire triste qui signifiait : « Ce n'est rien ! »

Elle ajouta :

— Je m'appelle Claire Aubenard et ce monsieur sait où on me trouve.

Puis elle traversa la rue d'une démarche élégante et se dirigea vers une Golf Volkswagen sous les regards de quelques badauds soudain réapparus.

Il n'y avait pas eu un seul mouvement de sympathie de la part de ces badauds, mais plutôt une sorte d'animosité, d'hostilité diffuse.

La tête haute, ne saluant personne, la jeune femme monta dans sa voiture et démarra sans se retourner.

— Vous connaissez cette dame ? demanda Lilian.

— Je connais tout le monde ici, répondit le garde champêtre.

— Qui est-elle ?

Le gros homme eut un mouvement de menton vers la carte que Lilian avait en main.

— Vous avez son téléphone...

Lilian répéta : « Claire Aubenard », je m'en souviendrai.

Le garde champêtre, quant à lui, ne paraissait pas disposé à donner plus de renseignements et Lilian resta les bras ballants en se demandant qui était cette femme.

Le gros ne disait toujours rien, néanmoins ce témoignage avait dû l'influencer, à moins qu'ayant flairé l'haleine alcoolisée du cow-boy il se méfiât des suites qu'aurait pu avoir cette histoire ? Toujours est-il qu'il proposa à Lilian d'appeler une dépanneuse.

Celui-ci ayant accepté, il forma un numéro sur son téléphone portable à lui et demanda à son interlocuteur que l'on vienne enlever l'Audi.

Quelques minutes plus tard, un camion de dépannage vint se positionner devant la voiture de Lilian et le conducteur déroula un câble d'acier qu'il fixa sous la voiture. Il actionna alors une télécommande, le câble se raidit, et le break accidenté fut hissé sur le plateau de la dépanneuse.

Le mécanicien invita Lilian à monter près de lui pour aller jusqu'au garage ; Lilian refit donc, en sens inverse, le chemin qu'il venait de parcourir pour venir s'empaler dans le pick-up du cow-boy, dans une cabine bruyante qui empestait le cambouis et le gas-oil.

Il était alors deux heures de l'après-midi. Un pâle soleil perçait sous le ciel gris et il éclairait les eaux tourbeuses du lac que l'on apercevait en contrebas de la route.

Chapitre II

Le garage situé en retrait de la nationale paraissait plutôt important pour un bled comme Saint-Gwénécan. Il arborait le losange Renault et une voiture flambant neuf était en exposition dans la vitrine.

Trois pompes à essence s'abritaient sous un auvent sur une piste cimentée. L'Audi fut déposée à l'atelier où s'affairaient quelques mécaniciens en tenues grises et le patron, un gros type au visage rougeaud, l'examina en hochant la tête.

— Il y a du boulot ! dit-il enfin.

Et il ajouta d'un air dégoûté :

— Évidemment, vous voulez un devis.

— Je suppose que c'est nécessaire. Mais avant toute chose, je vais aviser mon assureur, et il me donnera la marche à suivre. Combien de temps serai-je immobilisé ?

Le patron du garage grommela quelque chose qui ressemblait à : « faut voir... Il y a du boulot. Et si les pièces ne sont pas disponibles à Saint-Brieuc, faudra les faire venir de Brest, et alors... » Il leva les épaules pour signifier que dans ce cas il ne répondait plus de rien.

Lilian était las, il ne voulait pas discuter. Il souffla, découragé :

— Faites pour le mieux !

La perspective de devoir trouver quelque transport en commun pour gagner sa destination l'accablait.

Il demanda :

— Vous pourriez me louer une voiture ?

Le garagiste le regarda, stupéfait :

— Je ne suis pas loueur de voiture, moi !

— Il n'y en a pas ici ? Ah... Où pourrais-je trouver une voiture de location ?

Le garagiste eut une moue d'ignorance :

— Je pense qu'il faudrait aller à Saint-Brieuc ou peut-être à Guingamp.

— Et comment j'y vais, moi, à Guingamp ou à Saint-Brieuc ? demanda l'accidenté avec humeur. À pied ?

Le visage du garagiste laissait voir qu'il n'en savait rien et que ce n'était pas son problème.

— Faut pas vous énerver, monsieur, dit-il d'un air peiné, je vends des bagnoles, j'en répare aussi, mais je n'en loue pas.

Lilian regretta de s'être emporté.

— Excusez-moi, je suis tellement contrarié... Je devais aller à Quimper...

— À Quimper ?

Le bonhomme avait l'air réellement surpris qu'on puisse vouloir aller à Quimper.

— Enfin, il y a bien un service de cars ? insista Lilian.

— Pour aller à Quimper ? redemanda le gros homme comme si Lilian lui avait parlé d'aller sur la lune, c'est pas tout près, Quimper ! Je m'suis jamais posé la question ! Les cars, ici, c'est pour le ramassage scolaire et pour les excursions du troisième âge.

Son front plissé disait l'effort qu'il faisait pour essayer d'imaginer comment on pouvait aller à Quimper quand on n'avait pas de voiture.

Lilian changea son fusil d'épaule :

— Bon, vous ne louez pas de voiture, il n'y a pas de transports en commun, est-ce que je vais aussi devoir coucher dehors ?

Le patron se récria :

— Il n'est pas question de ça, monsieur !

Il s'essuyait les mains avec un chiffon maculé de cambouis.

— Ce ne sont pas les hôtels qui manquent en bord du lac !

— Voilà une bonne nouvelle ! fit Lilian sarcastique.

Le patron doucha son optimisme :

— ... Mais en cette saison ils sont fermés !

— Tous ?

— Enfin, presque tous... Je crois...

Il eut une moue d'ignorance et montra de la tête la cage vitrée de la station-service où une jeune fille en blouse grise classait des fiches :

— Mais il y en a peut-être un d'ouvert, après tout. Demandez donc à la petite, elle vous dira ça !

Lilian le remercia, sortit son sac de voyage du coffre de l'Audi et la serviette qui contenait son ordinateur portable.

Un des ouvriers qui avait entendu la conversation s'approcha :

— Si vous cherchez un hôtel ouvert, il y a là madame Aubenard qui fait le plein.

Lilian regarda vers la station et reconnut la jeune femme qui avait témoigné en sa faveur.

— Cette dame tient donc un hôtel ?

En prononçant ces mots il entrevit alors une lueur d'espoir dans un monde de brutes. La seule personne qui ne lui avait pas marqué d'hostilité était là, et elle pourrait peut-être l'héberger. Il vit en elle l'image de la Providence !

Le patron secoua la tête avec mépris :

— Si on veut... C'est une sorte d'hôtel au bord du lac, ils appellent ça le *motel des Forges*.

Il regarda Lilian avec une moue :

— Un motel, je vous demande un peu... Peuvent pas dire un hôtel ou une auberge, comme tout le monde ? C'est pour faire américain, sans doute.

Comme il avait parlé d'un ton peu engageant, Lilian demanda :

— Ce n'est pas bien ?

— Ça peut plaire, dit le garagiste en levant les yeux au ciel, sous-entendant que ce n'était pas lui, en tout cas, qui irait dormir là-dedans.

Intrigué, Lilian insista :

— Il y a quelque chose qui ne va pas dans ce motel ?

— J'ai pas dit ça, protesta le patron, mais cette femme et son ami viennent de s'installer et...

Il paraissait à bout d'arguments alors il conclut brutalement en haussant les épaules :

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, vous êtes libre d'aller loger où vous voulez !

« Encore heureux ! » pensa Lilian en empoignant sa valise.

Puis, jetant un « merci » sonore, il se dirigea vers les pompes à essence. La jeune femme ramassait sa monnaie lorsque Lilian s'approcha d'elle :

— Madame Aubenard ?

Elle se retourna et lui adressa un bref sourire qui égaya un instant un visage aux traits réguliers mais marqué d'une sorte de tristesse

diffuse teintée de lassitude.

— Ah, re-bonjour ! dit-elle.

— On m'a dit que vous tenez un motel.

Elle opina de la tête :

— En effet.

— Comme vous le savez, me voilà immobilisé, dit Lilian. Pourriez-vous me loger pour la nuit ?

— Sans problème. Je vous emmène ?

— Ce n'est pas de refus. J'avoue que cette scène m'a épuisé. J'ai d'abord fait Paris Rennes, puis comme j'avais un rendez-vous j'ai pris la route du centre pour aller à Quimper. Je devais voir un client et...

La femme le regarda plus attentivement :

— Seriez-vous monsieur Rimbermin ?

— Oui, dit Lilian surpris, on se connaît ?

— Vous aviez rendez-vous avec Olivier Lanveaux...

— En effet...

— J'avais décommandé ce rendez-vous.

— Vous aviez décommandé...

— Oui, je suis la compagne de monsieur Lanveaux.

— Ah, vous m'en direz tant ! Et quand avez-vous décommandé ?

— Ce midi. Je vous ai adressé un sms. Vous ne l'avez pas reçu ?

— Non, lorsque je roule, avec la musique, je n'entends pas toujours mon téléphone.

— Eh bien, vérifiez !

— Je serais bien en peine, l'autre abruti m'a démoli mon portable.

Lilian s'aperçut que la fille de la caisse paraissait fort intéressée et tendait l'oreille ; les ouvriers du garage avaient également cessé de travailler pour regarder ce qui se passait.

Les distractions devaient être rares pour qu'un événement aussi banal qu'un accrochage entre deux voitures pût attirer ainsi l'attention.

— Si vous le souhaitez, vous pourrez téléphoner du motel, dit madame Aubenard. Mais je vous assure que j'avais décommandé...

Lilian n'avait aucune raison de ne pas la croire. Il haussa les épaules en souriant :

— Quelle importance maintenant ?

Madame Aubenard lui rendit son sourire.

— En effet...

Elle ouvrit le coffre de la Golf et Lilian y déposa sa valise. Puis il s'installa sur le siège passager et la femme démarra.

Chapitre III

Lilian regardait discrètement le visage de madame Aubenard pendant qu'elle conduisait. Un visage aux traits réguliers avec un nez un peu fort, une bouche un peu trop grande, des cheveux châains mi-longs coupés avec art, des yeux noisette qui fixaient la route.

Ses mains fortes, aux ongles courts, tenaient fermement le volant. Sa bouche charnue était marquée d'un pli d'amertume qui tirait les commissures de ses lèvres vers le bas.

Elle portait une veste de tweed déstructurée, avec des empiècements de cuir aux coudes, un pantalon de bonne coupe et des boots fauve, cirées avec soin.

Un ensemble qui aurait tout aussi bien convenu à un homme, pensa Lilian. Son air sérieux, concentré, la faisait paraître plus âgée qu'elle devait l'être, mais à y regarder de plus près, on devinait qu'elle n'avait pas quarante ans.

La Golf emprunta un chemin privé creusé d'ornières et bordé de murets moussus. De grands arbres formaient une voûte si dense qu'on avait l'impression de pénétrer dans un tunnel. Sous le soleil ce passage devait être ravissant, mais par ce temps gris il était plutôt sinistre. La voiture cahota pendant une centaine de mètres puis déboucha sur un terre-plein sablé et s'arrêta devant une vieille maison pleine de charme qui regardait les berges du lac.

— Nous y voilà, dit madame Aubenard en serrant le frein à main.

Lilian siffla entre ses dents en regardant autour de lui.

La propriété n'était guère soignée, mais visiblement elle était encore en chantier ; dès que la pelouse qui descendait jusqu'à l'eau serait tondue, et après quelques sérieux travaux de jardinage, elle retrouverait de sa splendeur.

Au bord de l'eau une plate-forme de grosses planches s'avancait sur des pilotis, supportant une cabane de dosses de pin clouées à clin, couverte de tôles ondulées rouillées.

En dépit de l'état d'abandon des lieux, ou peut-être à cause de cela, il émanait de l'ensemble un charme mystérieux et une quiétude indéfinissable.

L'œil d'architecte de Lilian remarqua immédiatement tout le parti qu'il y avait à tirer de ce site exceptionnel.

Il hocha la tête en signe d'admiration et murmura pour lui-même :

— C'est magnifique...

En lisière de la forêt toute proche, presque invisibles sous les arbres qui les surplombaient, une bonne douzaine de maisons naines, toutes en pierre, regardaient elles aussi le lac.

Quelques-unes avaient été entièrement refaites, d'autres n'avaient plus de toit et semblaient en cours de restauration.

— Autrefois il y avait ici des forges, expliqua madame Aubenard. Le bois fournissait le combustible et l'eau ne manquait pas. Ces petites maisons abritaient les familles des forgerons.

— C'est abandonné depuis longtemps ?

— Près d'un siècle. Le bâtiment principal a été rasé après la guerre, seules sont restées les maisons, et encore, réduites à l'état de murs. Pendant la guerre c'était une base de la Résistance et les nazis ont tout brûlé après avoir massacré les habitants.

— C'est donc resté à l'abandon pendant tout ce temps ?

— Oui, pendant un demi-siècle personne ne s'est approché de ces ruines qui étaient couvertes de ronces. Depuis les massacres de la dernière guerre, les villageois considéraient que c'était un endroit maudit que l'on évitait avec soin. Et puis Olivier...

— Monsieur Lanveaux ?

— Oui, Olivier Lanveaux...

Elle eut l'air un peu embarrassée et précisa :

— Olivier a hérité de ces ruines. Pas tout seul, il y avait une dizaine d'ayant droit, des cousins dont il ne connaissait même pas l'existence qui héritaient au même titre que lui. Ils devaient donc se partager ce champ de ruines et de ronces. La plupart se sont désistés, Olivier a racheté leurs droits car il a tout de suite vu le parti qu'on pouvait tirer de cette situation.

— Il est donc maintenant le seul propriétaire des lieux.

— En fait, pour d'obscuras raisons juridiques, la propriété est à mon nom, dit Claire Aubenard.

Elle eut une moue d'ignorance :

— C'est le notaire qui nous a expliqué qu'il valait mieux faire ainsi.

Lilian hocha la tête en homme qui comprend.

Ces raisons ne lui apparaissaient pas clairement, mais d'une part les hommes de loi savent parfois emprunter des chemins singulièrement

tortueux pour épargner certains impôts à leurs clients, et d'autre part, ce n'était pas son affaire.

— Ces histoires d'héritage sont parfois d'une grande complexité, dit Claire Aubenard. Surtout quand les gens sont de mauvaise foi.

— Ce qui a été le cas ?

— Oui. Un des héritiers, le premier à avoir vendu sa part, a regretté sa décision lorsqu'il a vu à quoi ressemblait le terrain débarrassé de ses broussailles. Car lorsque Olivier l'a fait nettoyer de ces ronces qui avaient tout envahi, on s'est aperçu que l'endroit valait vraiment le coup. Le cousin a donc regretté et il s'est efforcé de récupérer sa part d'héritage.

— Il était bien tard, s'il l'avait vendue...

Madame Aubenard hocha la tête affirmativement avec un sourire triste.

— Évidemment ! D'autant que l'acte a été enregistré tout à fait officiellement, par-devant notaire et la soulte payée le jour même par chèque bancaire.

Ces histoires d'héritage campagnard commençaient à lasser Lilian. Il supposait que, pour ne pas alarmer les autres héritiers, Olivier Lanveaux avait fait racheter les parts par son amie. Enfin, c'était leur cuisine. Pour le moment, il se sentait fatigué, il souhaitait téléphoner, prendre une douche et se restaurer.

Madame Aubenard le mena jusqu'à la maisonnette la plus proche qui était pourvue de tout le confort et même d'un téléphone.

— Quand pourrai-je voir monsieur Lanveaux ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, éluda son hôtesse, il rentre parfois tard le soir.

Lilian essaya d'en savoir plus en demandant :

— Il a dû s'absenter d'urgence ?

Madame Aubenard ne s'y laissa pas prendre.

— En effet, répondit-elle laconiquement.

Et elle s'empressa d'ajouter, comme pour masquer son embarras :

— Vous trouverez du thé et du café dans le placard, ainsi que du pain grillé et de la confiture. Je vous laisse.

Sur ces mots, elle sortit sans plus attendre.

Lilian secoua la tête d'un air incrédule en regardant la porte se refermer.

— Elle ne sait pas... Et elle me laisse... Drôle de comportement !

Il secoua de nouveau la tête comme s'il renonçait à comprendre en remplissant la bouilloire électrique d'eau. Il la brancha et décrocha le téléphone.



Dans son appartement de la venelle du Pain Cuit, Mary Lester (dont la patience n'est pas la vertu cardinale) commençait à tourner en rond en attendant l'arrivée de son ami de cœur, le beau Lilian Rimbermin.

Lorsque le téléphone sonna, elle se précipita et reconnaissant la voix de Lilian, s'écria :

— Lilian ! Mais où es-tu ? Je t'attends depuis trois heures !

Il lui expliqua qu'il avait eu un accrochage et qu'il ne pourrait donc pas être à Quimper dans la soirée comme cela avait été convenu.

— Tu aurais pu téléphoner !

— Si j'avais eu mon téléphone, oui.

— Tu as oublié ton téléphone ?

— Euh... Non Enfin oui.

— C'est oui ou c'est non ?

Il leva les yeux au ciel : toujours cette fichue manie de Mary Lester d'aller droit au but.

— C'est un peu compliqué... Il ne marche pas, voilà !

— Ta batterie est à plat ?

Il se sentit de nouveau infiniment las. Il n'avait pas envie de raconter ses déboires au téléphone.

— Non, c'est moi qui suis à plat !

Il l'entendit grommeler :

— Qu'est-ce qu'il me raconte, celui-là ? Quand auras-tu ta voiture ?

— Je ne sais pas. Il faudra bien deux, ou plutôt trois jours...

— Trois jours ! Mais on devait aller faire du bateau...

Il sentit la déception dans sa voix.

— Je le sais bien, mais ce sont des circonstances indépendantes de ma volonté.

Il y eut un silence pesant alors il proposa :

— On pourra tout aussi bien aller à La Trinité avec la Twingo.

Elle demanda :

— Tu veux que je vienne te chercher ?

— Ça m'arrangerait bien, accepta-t-il, mais ça serait encore mieux si tu prenais ta valise et si tu venais me tenir compagnie à Saint-Gwénécan.

— C'est où, ça, Saint-Gwénécan ?

— Sur les bords du lac de Guerlédan.

— Guerlédan ?

— Oui, entre Rostrenen et Loudéac, près de Mûr-de-Bretagne.

— Ah...

Lilian ne sentit guère d'enthousiasme dans le ton de Mary. Il essaya de la convaincre :

— Tu verras, c'est ravissant, il y a un motel au bord de l'eau...

— Un motel ?

— C'est ainsi que ça s'appelle, le *motel des Forges*.

— Le *motel des Forges* ! C'est dans une zone industrielle ?

Il rit :

— Es-tu bête ! Mais non, et ça n'a rien à voir non plus avec les baraquements préfabriqués qu'on voit au bord des autoroutes dans les films américains.

— Ce n'est pas *l'Auberge Rouge*, au moins ?

Que s'imaginait-elle, cette Mary Lester ? Que son ami avait échoué dans quelque bouge du centre Bretagne où les taverniers égorgeaient les voyageurs pour les détrousser ?

— Non, et ce n'est pas *Bagdad Café* non plus.

— Tu me rassures !

— En plus, la patronne est charmante...

— Ah... et le patron ?

— Pas vu. J'avais rendez-vous avec lui, mais il n'est pas là.

— Si bien que tu es seul avec une femme charmante ? J'arrive !

Lilian ironisa :

— Ta confiance m'honore !

— Hé hé, le coup de la panne, on me l'a déjà fait !

Il protesta :

— C'est pas une panne, c'est un accident !

— Ouais, fit-elle, accident de voiture, panne de téléphone...

Il précisa :

— Non, accident de téléphone aussi !

— Tiens, c'est nouveau, ça ! Un accident de téléphone, et voilà mon pauvre Lilian désemparé dans un motel dont la patronne est charmante, et, par hasard, seule ! Ça commence à faire beaucoup, mon petit bonhomme ! Humph... Si tu dois faire affaire avec cette dame, ne perds pas de temps, je suis là dans deux heures !

— C'est fou ce que tu es romantique ! soupira-t-il.

Mais elle avait déjà raccroché. Alors il s'allongea confortablement sur le lit, les pieds sur un oreiller, en légère surélévation, et il s'endormit presque immédiatement.

Chapitre IV

Mary Lester n'avait pas perdu de temps sur la route. Cent vingt minutes plus tard, compte tenu du temps qu'elle avait pris pour se renseigner au village, elle arrêta la Twingo près de la Golf de madame Aubenard, devant le *motel des Forges*.

Comme l'avait fait Lilian avant elle, elle siffla admirativement entre ses dents en découvrant le paysage.

Le soir tombait, et des nappes de brume couraient à la surface de l'eau créant une atmosphère mystérieuse et vaguement inquiétante. Au sommet d'un grand pin, sur la rive opposée, un gros corbeau croassait et son cri funèbre résonnait lugubrement dans toute la vallée.

Tout soudain, le paysage riant était devenu austère comme un fjord des légendes scandinaves pleines de trolls, de gobelins, voire de korrigans et autres esprits mal intentionnés.

Mary frissonna en entendant une porte grincer dans son dos. Elle se retourna vivement.

Dieu merci, ce n'était pas une sorcière, mais une jolie femme au sourire avenant qui la considérait depuis le seuil du motel.

Mary s'efforça de paraître enjouée, un enjouement qu'elle ne ressentait guère.

— Bonsoir, je devais retrouver un ami chez vous.

Elle avait l'impression que sa voix avait du mal à sortir de sa gorge.

— Monsieur Rimbermin peut-être ?

La voix de la jeune femme était fort agréable, un peu rauque, mais chaude.

— C'est cela. Il est arrivé ?

— Oui, il s'est installé là.

Elle montrait du doigt la petite maison la plus proche du motel.

— Voulez-vous que je le prévienne ?

— Pas la peine ! Je vais le faire moi-même !

— Bien, dit la dame en repoussant sa porte. Si vous avez besoin de quelque chose...

— Merci...

Mary entra dans la maison sans frapper. Elle entendit un léger ronflement et vit, dans la pénombre, une forme allongée sur un lit d'angle.

Elle alluma la lumière, ce qui eut pour effet de réveiller le dormeur qui se redressa en bredouillant : « Qu'est-ce que c'est ? »

Mary s'assit sur le lit :

— Tu parles d'un accueil !

Lilian clignait des yeux comme un hibou pris dans les phares d'une voiture, ébloui par cette lumière trop brutale qui avait jailli tout d'un coup, et demanda bêtement :

— C'est toi ?

— Ben oui c'est moi, dit-elle en l'enlaçant. Tu n'es pas trop déçu, j'espère !

Il l'embrassa longuement et la repoussa pour mieux la regarder. Ses yeux commençaient à s'accoutumer à la clarté dispensée par l'éclairage électrique.

— Ben non ! Pourquoi dis-tu ça ?

Elle le taquina :

— Tu t'attendais peut-être à ce que ce soit ta belle hôtesse.

— Ce que tu es sotté ! dit-il en l'enlaçant fougueusement.

Ils s'embrassèrent de nouveau, puis Mary se redressa et regarda la pièce :

— C'est pas mal, dis donc !

La maison était véritablement une maison de poupée. Elle pouvait faire six mètres sur quatre et une échelle meunière menait à une mezzanine avec une chambre sous le toit. Le divan sur lequel Lilian s'était assoupi était disposé le long d'un mur lambrissé de bois peint en gris très clair, il y avait une mini cuisine, une cheminée de granit équipée d'un insert, deux profonds fauteuils et une télévision.

Elle rajouta, franchement admirative :

— Ça me plaît bien ! Comment as-tu découvert cet endroit ?

— Un client, dit-il. Un client qui veut faire une maison dans un des grands arbres du parc.

Il s'enquit :

— Tu veux peut-être un thé ?

— Ce n'est pas de refus !

Il bâilla de nouveau et se leva paresseusement.

Elle le regarda ironiquement :

— Tu es sûr que tu y arriveras ?

— Oui, oui, assura-t-il en s'approchant de la kitchenette.

— Parfait, dit-elle, moi, je vais faire un feu dans l'insert.

Il y avait du bois sec près de la cheminée et Mary qui avait une grande pratique des feux fit promptement flamber quelques menues brindilles avant de placer deux bûches dans l'âtre.

Elle s'installa dans un des fauteuils tandis qu'il faisait le service. Puis il vint s'asseoir près d'elle et elle commanda :

— Raconte !

Il en avait à raconter, Lilian ! Il lui narra donc dans les détails cet accident qui l'avait retardé, l'épisode du téléphone projeté contre le mur par Frankie, le cow-boy alcoolique, l'intervention du garde champêtre qui lui avait probablement évité un passage à tabac en règle, et enfin l'arrivée providentielle de madame Aubenard qui l'avait ramené là où ils étaient maintenant.

— Seulement, dit-il, il y a quelque chose de bizarre : j'avais bien rendez-vous avec Olivier Lanveaux mais il n'est pas là.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Tu as demandé à son amie ?

— Oui, elle m'a dit qu'elle ignorait où il était, et qu'elle ne savait pas non plus quand il rentrerait.

Le front de Mary Lester se plissa :

— Bizarre, comment l'as-tu connu, ce type ?

— C'est lui qui m'a contacté. Il a eu mon adresse par le biais d'un producteur de télévision pour qui j'ai fait une cabane dans un grand pin sur le bassin d'Arcachon. Olivier Lanveaux a longtemps travaillé dans le show-biz, et puis, bizarrement, il s'est retiré ici en abandonnant complètement ses activités précédentes.

— Olivier Lanveaux ? Le metteur en scène ?

— Lui-même.

— Il s'est retiré dans ce trou ? J'y crois pas, dit Mary, un type qui ne vivait que sous les sunlights dans les milieux branchés de la capitale ?

— Il en a peut-être eu marre, supposa Lilian.

— Je crois plutôt qu'il s'est fait jeter, rectifia Mary. Dans ces métiers on tombe vite en disgrâce et, c'est humain, on préfère dire qu'on a choisi de partir plutôt que d'avouer qu'on s'est fait virer comme un malpropre.

— Peut-être...

Les raisons que son client pouvait invoquer pour justifier son exil en ces lieux déserts ne semblaient pas préoccuper Lilian. Il ajouta :

— Toujours est-il que j'ai profité de mon déplacement pour venir le voir.

— Et c'est pour ça que tu m'as fait faux bond.

— Mais non, s'il n'y avait pas eu cet abruti et son 4×4 , j'aurais été chez toi à l'heure.

— Ouais, si... Enfin, il n'est pas là ! Tu devrais aller cuisiner sa copine.

Lilian fit les gros yeux :

— Qu'est-ce que c'est que ce langage de flic ? Tu es en vacances, ne l'oublie pas !

Elle se leva :

— J'ai beau être en vacances, j'ai faim ! C'est ce mot, « cuisiner »... Quand je pense qu'Amandine nous avait cuisiné, eh oui, un repas de roi !

Elle haussa les épaules ostensiblement :

— Enfin... Quand est-ce qu'on se met à table, dans ce patelin ?

— Encore ce langage de flic, soupira Lilian tout aussi ostensiblement.

Elle proposa, en affectant un langage maniéré :

— Allons demander à madame Aubenard quelles sont les ressources gastronomiques des lieux.

— Pff ! fit Lilian.

Mary ferma la vitre de l'insert sur les cendres rougeoyantes et remit sa veste de cuir. Ils sortirent dans le gris du crépuscule et frappèrent à la porte du motel. L'air avait fraîchi, il paraissait saturé d'humidité et de fines gouttelettes d'eau se déposaient sur leurs cheveux. Mary se serra contre Lilian.

Madame Aubenard apparut derrière les vitres de la porte à petits carreaux et son visage inquiet se détendit lorsqu'elle vit Mary et Lilian. Elle ouvrit la porte et les invita :

— Entrez !

— Excusez-nous de vous déranger, dit Lilian en pénétrant dans le hall d'accueil, mon amie et moi nous demandions où nous pourrions bien aller dîner ce soir.

Madame Aubenard réfléchit :

— En cette saison, les ressources en matière de restauration sont assez réduites. Le midi il n'y a pas de problème, il y a des restaurants ouvriers, mais le soir... Il y a bien une pizzeria qui fait également crêperie à Mûr-de-Bretagne...

Voyant le peu d'enthousiasme que suscitait sa suggestion, elle proposa :

— Je peux aussi vous préparer une omelette avec des pommes de terre sautées et de la salade.

— Formidable ! s'exclama Mary. Franchement, je n'avais pas envie de reprendre la voiture ce soir. Ça ne vous dérange pas ?

— Pas du tout ! Olivier n'est pas encore rentré et je devais préparer quelque chose pour Joseph et moi.

Alors, un peu plus, un peu moins...

— Qui est Joseph ?

— C'est l'homme de confiance de mon mari. Un vieux garçon un peu sauvage qui travaillait autrefois dans la ferme des grands-parents d'Olivier. Il a une petite pension de l'Armée et il loge dans une des maisons, un peu en retrait dans le bois. En échange du gîte et du couvert, il effectue de menus travaux de jardinage, d'entretien et de surveillance.

Elle ouvrit une porte qui donnait sur une autre pièce meublée de fauteuils confortables disposés devant une cheminée plus importante que celle qu'il y avait dans la petite maison.

— Je vais faire du feu, dit madame Aubenard.

— Laissez, je m'en occupe, proposa Mary.

Madame Aubenard lui sourit :

— Je veux bien... Je vais à la cuisine.

Mary alluma le feu avec un peu plus de difficultés car ça manquait de petit bois, mais Lilian actionna le grand soufflet avec tant de vigueur que bientôt une flamme claire illumina la pièce.

Madame Aubenard revint, la taille ceinte d'un tablier de toile bleue. Elle croisa les bras, admirant les flammes :

- C'est bien plus gai comme ça ! Voulez-vous un apéritif ?
- Ma foi... dit Mary la mine gourmande.
- Whisky, Martini, porto...
- Je prendrais bien un petit whisky avec du Perrier dit Lilian.

Mary choisit un verre de vin.

— Du rouge ? proposa madame Aubenard, j'ai là un petit vin de Loire...

— Parfait !

Madame Aubenard fit le service et, sur l'insistance de ses hôtes, se versa un doigt de porto, trinqua, puis retourna à sa cuisine.

Tandis que Lilian s'enfouissait dans un fauteuil avec un magazine vieux de quinze jours, Mary qui faisait le tour de la pièce tomba en arrêt devant un piano caché dans un coin d'ombre.

Un piano... Elle n'avait jamais pu passer devant un piano sans en soulever le couvercle et plaquer quelques accords. Surprise, celui-ci était parfaitement accordé et avait une très belle sonorité.

Elle poussa la porte de la cuisine et demanda à madame Aubenard qui battait des œufs dans un grand bol :

— C'est vous qui jouez du piano ?

La cuisinière eut un sourire contraint.

— J'en ai beaucoup joué, en effet.

— Mais vous jouez encore !

Elle sourit :

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ce piano est parfaitement accordé !

— Eh bien oui. Tant qu'à avoir un piano, autant qu'il joue juste.

Elle regarda ses mains aux ongles coupés courts :

— Quant à en jouer souvent, j'ai bien autre chose à faire !

Mary remarqua :

— En général, lorsqu'il y a un piano dans un hôtel, c'est pour le décor. Le plus souvent, ils sonnent abominablement faux.

Madame Aubenard sourit de nouveau :

— Vous avez de l'oreille !

Et elle ajouta :

— Et le sens de l'observation !

— Je peux ? demanda Mary.

— Vous voulez jouer ? Allez-y, il est là pour ça !

Mary retourna dans la salle à manger avec un sourire de gamine espiègle, positionna le tabouret et demanda à Lilian :

— Que veux-tu entendre ?

Elle fouilla dans les partitions posées sur le meuble et trouva, comme par hasard, le *Nocturne* de Chopin qu'elle adorait et qu'elle avait joué avec tant de cœur chez les Grossman au ranch des *Trois Rivières* lors de son séjour en Australie.

Illico, elle s'assit sur le tabouret et égreña les notes sous le regard ravi de Lilian qui adorait entendre Mary jouer rien que pour lui. Lorsqu'elle eut fini, il y eut un grand silence, puis Lilian vint l'embrasser tandis que des applaudissements venaient de la cuisine.

— C'était magnifique, dit-il la voix pleine d'émotion.

— Oui, c'était une très belle interprétation, approuva madame Aubenard. Où avez-vous appris à jouer de la sorte ?

— Chez les sœurs, hélas !

— Pourquoi hélas ?

Mary ferma les yeux en repensant à sœur Marie-Madeleine de la Contrition, sa préfète de discipline, retrouvée quinze ans plus tard au cours d'une enquête.

Finalement, ce qu'elle avait appris de mieux dans ce foutu pensionnat, c'était à jouer du piano.

— Ma mère était professeur de piano, expliqua-t-elle. Elle est morte en me donnant le jour, mais mes grands-parents ont tenu à me faire apprendre à jouer de cet instrument et c'est dans une institution religieuse que j'ai fait mes premières gammes.

Elle ajouta, en souriant :

— Je n'ai pas gardé que des bons souvenirs de cette époque, mais au moins j'ai appris à jouer de cet instrument et, aujourd'hui encore, c'est un des grands bonheurs de ma vie.

Madame Aubenard hocha la tête d'un air entendu :

— Les religieuses vous ont mené la vie dure ?

— Et réciproquement !

Mary revoyait certaines scènes épiques, en particulier chez la préfète de discipline parce qu'elle avait fait le mur... Elle répéta,

songeuse en hochant la tête :

— Et réciproquement !

— Jouez-vous autre chose, demanda madame Aubenard. Vous devez pratiquer régulièrement ?

— Oui, c'est ma détente après ma journée de travail. Quand je peux, je joue au moins une heure chaque jour.

— Ce que je vous envie ! dit madame Aubenard, en regardant ses mains marquées par les travaux manuels, mais ici quand la journée de travail est terminée, je n'aspire qu'à une chose : prendre ma douche et dormir.

— Vous participez aux travaux de rénovation ?

— Eh oui. Avec Olivier et Joseph nous refaisons la maçonnerie. Ensuite un charpentier viendra pour les toitures et nous finirons les intérieurs au fur et à mesure de nos disponibilités.

Elle soupira :

— Ça coûte si cher que si l'on ne faisait pas une partie des travaux nous-mêmes, on ne pourrait pas envisager de retaper tout ça.

Elle regarda Mary interrogativement :

— Si ce n'est pas être indiscreète, que faites-vous dans la vie ?

Mary répondit prudemment :

— Je suis auxiliaire de justice...

— Ah...

C'était suffisamment vague pour que son hôtesse puisse penser à une fonction de secrétaire ou greffière dans quelque tribunal. C'était mieux ainsi, il n'était pas nécessaire qu'elle connût son grade dans la police. En même temps, ce n'était pas complètement faux. La police n'est-elle pas le bras armé et le tout premier auxiliaire de la justice ?

— Vous travaillez à Quimper ?

— Oui.

Mary, ne voulant pas s'étendre, se bornait à des réponses laconiques.

Madame Aubenard n'essaya pas d'approfondir. Elle regarda sa montre :

— Je vais vous servir, je suis inquiète, Joseph n'est pas là non plus !

— Nous avons tout notre temps, dit Mary. Où peut-il être, votre Joseph ?

— Je ne sais pas. D'habitude il vient dans la cuisine et me donne un petit coup de main. Il n'est pas chez lui non plus...

— Peut-être est-il allé au bourg boire un coup avec ses copains ?

— Peut-être... Mais d'ordinaire il n'est jamais en retard aux repas.

Elle leva les yeux vers Mary qui remarqua ses traits tirés et sa pâleur plus accentuée. On aurait dit qu'elle refusait de céder à une panique qui la gagnait irrésistiblement. Puis elle détourna les yeux vers le sol, regardant ses doigts joints qui se serraient et se desserraient comme mus par une force qu'elle ne commandait pas.

Mary s'inquiéta :

— Vous êtes tracassée ?

Madame Aubenard secoua la tête et se força à sourire.

— Oui... Non... Enfin, je conçois qu'on soit en retard, mais j'aimerais bien être prévenue.

Il y avait plus d'angoisse que d'agacement dans sa voix.

À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit et madame Aubenard parut se pétrifier, puis elle se précipita à la réception pour prendre la communication.

Chapitre V

Mary ne l'avait pas suivie, mais elle l'entendit répondre d'une voix mal assurée :

— Allô...

Il y eut un long silence et Mary s'approcha pour voir ce qui se passait.

Elle vit le sang se retirer du visage de Claire Aubenard et elle la vit vaciller comme si elle allait s'évanouir. Elle se précipita, mais trop tard : l'hôtesse venait de s'effondrer sur la chaise derrière le comptoir laissant l'appareil pendre au bout de son fil.

Mary se précipita et ramassa le récepteur qui continuait à émettre des sons étouffés.

— Une mauvaise nouvelle ?

Madame Aubenard était dans l'incapacité de répondre. Elle avait le souffle si court qu'elle semblait ne plus respirer. Mary lut un tel désarroi, une telle angoisse dans ses yeux que son hôtesse lui parut sur le point de tomber dans les pommes.

Mary savait qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas, mais elle ne put s'empêcher de saisir l'appareil et d'écouter ce qui avait si sévèrement troublé madame Aubenard.

Celle-ci, les mains plaquées sur les oreilles, avait fermé les yeux comme si elle voulait ne plus rien voir, ne plus rien entendre, s'évader de cet endroit.

Mary fut vite rassurée. Ce n'était pas l'annonce d'un accident grave ou mortel pour l'un des deux hommes, mais un chuchotement insidieux, vulgaire, obscène, une logorrhée de paroles graveleuses et répugnantes qui sourdait d'une bouche anonyme comme la sanie sourd d'un égout.

Au bout de quelques instants le flot d'insanités se tarit et la voix chuchotante demanda : « Tu aimes ça, chérie, hein, dis-moi que tu aimes ça ! Tu adores te mettre dans les emmerdements. Qu'est-ce que tu avais besoin d'aller te mêler de donner ton témoignage à ce petit connard cet après-midi ? Hein ? Dis-moi ? Tu es toute seule maintenant, tu ferais mieux de prendre tes cliques et tes claques et de retourner d'où tu viens ! Tu ne dis rien... Je t'aurai... Un de ces jours, ou plutôt une de ces nuits je t'aurai... Tu vas voir la belle nuit

d'amour que je vais t'offrir... Tu t'en souviendras toute ta vie ! »

Mary, couvrant l'appareil de sa paume, appela :

— Lilian !

Il apparut, effaré :

— Qu'est ce qu'y se passe ?

— Donne moi mon sac !

Et elle ajouta impérieusement :

— Vite !

Il le lui apporta, et elle y trouva rapidement son petit enregistreur qu'elle enclencha et qu'elle colla contre l'écouteur. Puis elle appuya sur la fonction haut-parleur de l'appareil juste à temps pour entendre la voix du correspondant anonyme hurler : « Salope ! », et il n'y eut plus, dans l'écouteur, qu'un halètement angoissant.

Claire Aubenard tenait ses mains plaquées contre ses oreilles. Mary fit signe à Lilian de se retirer, et il obtempéra en haussant les épaules.

Il paraissait se demander s'il n'était pas tombé dans une maison de fous. Il abdiqua avec une nouvelle mimique signifiant « Je n'y comprends rien ! »

Quand il eut disparu, Mary demanda à son mystérieux interlocuteur sur son ton le plus snob :

— À qui ai-je l'honneur ?

Le halètement fut coupé net et la voix, après un temps de silence reprit :

— Tu peux crâner, vous partirez, sur vos pieds ou les pieds devant.

— Sans blague ? fit Mary sans paraître autrement émue, chassée par un merdaillon qui n'ose même pas dire son nom ?

Et, de son timbre le plus snob :

— Vous vous prenez pour une terreur, mon petit bonhomme ?

Le corbeau parut déstabilisé. Il devait se demander qui était au téléphone. À bout d'arguments, il hurla de nouveau :

— Salope !

Plus Marie-Chantal que jamais, Mary laissa tomber :

— Je crois que vous vous répétez, mon garçon. Ça devient lassant.

Alors une voix rauque gronda dans l'appareil :

— Souvenez-vous, sur vos pieds ou les pieds devant. Il vous suffira

de mourir...

— Ah ! Ah ! On abandonne l'injure primaire ? J'apprécie, c'est déjà plus littéraire. Mais vous n'avez peut-être pas trouvé ça tout seul ?

Elle entendit un souffle rauque, et une voix hargneuse cracha : « Ta gueule ! » Puis la communication fut coupée.

Mary resta un instant avec l'appareil à la main et, entendant le bip... bip... bip... qui indiquait que son correspondant avait raccroché, elle raccrocha à son tour et regarda madame Aubenard qui la contemplait les yeux pleins de larmes et de désespoir.

Mary lui prit la main et dit doucement :

— Ne vous mettez pas dans ces états, en général ces obsédés sont inoffensifs.

Madame Aubenard s'épongea les yeux avec un mouchoir de papier sans rien dire. Mary demanda :

— Il y a combien de temps que ça dure ?

— Depuis que nous sommes là, dit-elle d'une voix faible, depuis bientôt un an.

De la main, elle montra un calendrier servant de sous-main :

— Regardez, chaque fois que j'ai reçu un coup de téléphone de cette nature, j'ai fait un trait rouge et les chiffres qui suivent correspondent aux heures de ces appels.

Mary examina le calendrier :

— Il ne chôme pas, le salaud !

Elle leva les yeux et vit Lilian, inquiet, qui se tenait dans l'embrasure de la porte, ne sachant quelle contenance adopter. Mary lui fit signe de retourner près de la cheminée, et il obtempéra avec une mimique d'incompréhension.

Une porte grinça et Mary aperçut deux hommes qui entraient. Un intense soulagement détendit les traits tirés de madame Aubenard et elle se précipita vers les arrivants.

L'un d'entre eux, un sexagénaire trapu – bas du cul aurait dit Fortin –, à l'air sombre, était vêtu d'une veste de velours verdâtre, d'un pantalon de toile bleue ciré de crasse dont le fond lui pendait entre les jambes et chaussé de bottes de caoutchouc vert ; il s'appuyait sur une branche taillée munie d'une dragonne de cuir, qui ressemblait plus à une massue qu'à une canne de marche ; un chien courtaud et massif haletait doucement sur ses talons.

L'autre arrivant, de taille moyenne, paraissait avoir entre quarante

et cinquante ans. Il portait lui aussi un ensemble de velours, mais marron, qui était maculé de taches blanches et brunes dans lesquelles, à sa plus grande stupeur, Mary crut reconnaître des crottes de volailles. Quelques duvets restaient également accrochés à son col. Sans se soucier de son état de saleté repoussant, madame Aubenard se pendit à son cou et fondit en larmes.

L'homme la serra contre lui et lui murmura des paroles de réconfort à l'oreille. Puis, considérant Mary et Lilian qui contemplaient la scène, effarés, il bredouilla :

— Excusez-moi... des circonstances indépendantes de ma volonté... Euh... Euh...

Il ne trouvait plus rien à dire, alors madame Aubenard fit les présentations d'une voix étranglée :

— C'est Olivier...

Mary faillit s'exclamer « On s'en serait doutés ! » mais elle se contenta de saluer de la tête :

— Monsieur...

Madame Aubenard se tourna vers Lilian qui se tenait coi, un peu embarrassé par cette situation insolite.

— Monsieur Rimbermin !

Malgré sa tenue pour le moins négligée, Olivier Lanveaux avait du style et des manières.

Il laissa tomber, grand seigneur en serrant la main de Lilian avec effusion :

— Cher monsieur, je ne saurais dire combien je suis marri de vous recevoir en cet équipage...

Lilian bredouilla :

— Ce n'est rien !

Des deux, c'était assurément lui le plus gêné.

Claire Aubenard ne savait comment présenter Mary.

— Et madame... mademoiselle...

— Mary Lester, dit Mary très à l'aise.

Lilian, éberlué, ne pipait mot. Mary s'amusa à mettre les pieds dans le plat :

— Vous avez des poules, je suppose, dit-elle avec un ton très seizième (arrondissement).

— Euh... Pas exactement... Enfin...

Il s'embrouillait, Mary eut pitié de lui :

— On dirait que vous avez eu une journée éprouvante ! Ah, la vie à la campagne... Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, ce n'est pas toujours une sinécure !

Elle se tourna vers madame Aubenard avec un large sourire :

— Enfin, tout s'arrange ! C'est ce qu'on appelle un dénouement heureux je crois Je propose que monsieur Lanveaux aille faire un brin de toilette et qu'il nous rejoigne pour dîner.

Elle revint vers madame Aubenard, la main sur la bouche, en jouant la confusion :

— Excusez-moi, je crois que j'outrepasse mon rôle ! Voilà que je régente votre maison !

— Non, non, c'est une très bonne idée, dit très vite madame Aubenard.

— C'est une très bonne idée, renchérit Olivier Lanveaux avec une grimace, sauf que ce n'est pas un peu de toilette qu'il me faudra, mais un bain parfumé pour me débarrasser de toute cette odeur de crotte !

— Mais nous avons tout notre temps, assura Mary. On va remettre du bois dans le feu, et on va reprendre un apéritif en attendant.

Madame Aubenard sourit mais ses yeux étaient toujours pleins de larmes.

— Vous êtes formidable ! dit-elle à Mary en lui serrant fort les deux mains.

Chapitre VI

Le vieux Joseph, sans avoir quitté sa mine sombre ni son air renfrogné, avait disparu sans qu'on ait entendu le son de sa voix. Seul un sifflement étrange, curieusement modulé et presque imperceptible était sorti d'entre ses lèvres minces, faisant dresser les oreilles du chien qui était passé devant son maître avant qu'ils ne se fondent, silencieux, dans la nuit.

Olivier Lanveaux revint, parfaitement récuré, habillé de frais, exhalant un léger parfum d'eau de toilette qui le rendait plus fréquentable que sa précédente odeur de basse-cour. Franchement, à le voir ainsi, il n'avait pas une tête à aller folâtrer dans les poulaillers. On l'aurait plutôt imaginé sur le plateau du *Masque et la Plume* en train de jargonner sur la marche du monde, ou sur la production poétique guatémaltèque en compagnie de quelques autres jargonners professionnels abonnés des plateaux de télévision.

Comme on était loin du centre du monde, on avait droit à la version rurale : *la Crotte et la Plume*.

L'apéritif avait quelque peu fait tomber la tension du début de la soirée.

Lanveaux, qui avait pris deux whiskies bien tassés en guise d'apéritif et fait un sort à la bouteille de bordeaux qui accompagnait l'omelette, était plutôt disert.

Sans aborder le récit de ses tribulations de la journée, il raconta comment il avait abandonné la mise en scène de théâtre où il avait pourtant acquis une notoriété qui dépassait les frontières du vieux monde pour venir s'enterrer à Saint-Gwénécan.

Ses deux derniers spectacles avaient été éreintés par la critique et il sentait qu'une cabale courait contre lui. Le monde du spectacle était plein de jaloux qui lui enviaient son incomparable talent et qui ne comprenaient rien à sa vision du spectacle. Les politiques sabraient ses subventions au prétexte que ses représentations ne remplissaient pas les salles. Était-ce sa faute si les masses incultes n'entendaient rien à sa vision prophétique et poétique du spectacle de demain ? Alors, pour les punir, quand s'était présentée l'occasion de reprendre ce bien de famille, il n'avait pas hésité longtemps.

Il racontait bien, comme un homme de théâtre sait le faire, jouant inconsciemment de ses longues mains d'artiste maintenant un peu

abîmées par les travaux de maçonnerie.

— C'est vraiment un changement total de vie, dit Lilian.

— Oui et non, répondit Lanveaux en faisant des mines, ici aussi je vais faire de la mise en scène. Le décor est certes plus vaste qu'un plateau de théâtre, mais quelle atmosphère, quelle grandeur... Où trouver une tribune de cette envergure ? Ici chaque heure touche à l'universalité. Avez-vous vu le lever de soleil sur les eaux ? Mais non, sot que je suis, vous venez juste d'arriver. C'est le premier matin du monde, mes amis ! Le premier matin du monde !

Mary faillit lui faire remarquer que chaque matin était le premier du monde pour des milliers de nouveaux-nés, mais elle préférait s'amuser de ces élans lyriques plutôt que de les couper. Il faisait les questions et les réponses, paraissant éprouver un plaisir sans nom à s'écouter parler.

Encore un modeste ! pensa-t-elle.

— Vous le verrez ! Vous le verrez ! Et vous m'en direz des nouvelles.

Il brandissait son index devant lui comme un maestro sa baguette d'orchestre.

— C'est un spectacle grandiose, magique, mes chers amis, magique ! Il n'y a pas de mots...

Alors comme il n'y avait pas de mot, il s'arrêtait, puis son enthousiasme l'emportait de nouveau, il parlait avec emphase, tel Luchini déclamant du Racine en s'adressant à Lilian, oubliant Mary qu'il devait considérer comme une brave petite nunuche qui jouait assez joliment du piano, certes, mais qui n'était pas comme l'architecte capable d'entrevoir les projets pharaoniques qui allaient naître en ces lieux.

Mary détestait les verbeux pompeux, qui riment généralement avec creux et ennuyeux. Elle se taisait par égard pour Lilian et surtout pour Claire Aubenard qui paraissait affreusement gênée et qui affectait d'être occupée, allant et venant entre cuisine et salle à manger, plus pour se donner une contenance que par nécessité.

Quant à Mary, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la scène qu'elle venait de vivre.

— Et au crépuscule poursuivait Lanveaux, il faut voir les ombres sourdre de la forêt, les brumes courir sur la surface des eaux comme des bataillons de fantômes... Imaginez là-dessus des projecteurs, des jeux de lumière appropriés, des feux d'artifice... Il me faut un grand éclairagiste, un génie, tiens, Kersalé, Yann Kersalé, rien de moins ! Ce sera le Grand Siècle, mes amis, le Grand Siècle à Saint-Gwénécan !

Il n'en pouvait plus de tant de grandeur à venir.

Mary entra dans son jeu avec une admiration outrée et Lanveaux, perdu dans ses rêves de gloire, ne soupçonna pas un instant l'intention maligne qu'elle y avait mise.

— Vous êtes un lyrique, monsieur Lanveaux !

Et allons-y pour la brosse à reluire, pensait-elle, ce soir il est de taille à tout avaler !

— Comment ne pas l'être, chère petite demoiselle ! s'exclama-t-il en lui prenant la main avec ferveur, comment ne pas l'être ? C'est le pays qui est lyrique, qui est romantique, qui est... qui est...

Il ne trouvait plus ses mots, emporté par une verve exacerbée par les quelques verres d'alcool qu'il avait bus.

— Tragique... lui souffla Mary. Elle avait failli dire « merdique » en allusion au triste état de ses vêtements à son retour, mais elle se retint car elle n'était pas sûre que la plaisanterie eût quelque succès autour de la table.

Il reprit le mot avec un nouveau souffle :

— Tragique aussi, certes, car vous avez ressenti, vous aussi, la dimension tragique de ce lieu. C'est... Shakespearien ! Oui, shakespearien, et je ne galvaude pas le mot !

Tudieu ! se dit Mary, pour un type qui se roulait dans les crottes de poulets voici deux heures à peine, il ne manque pas de souffle, le metteur en scène !

— Je verrais bien ça avec une musique wagnérienne, dit elle en prenant un air inspiré, *Le Vaisseau Fantôme* ou quelque chose comme ça.

— Ah, chère petite musicienne, comme vous me comprenez...

Il lui avait pris les mains et la regardait avec des yeux embrumés d'extase et d'alcool. Il la lâcha à regret pour revenir vers son amie :

— Comme elle me comprend bien, ma chère Claire, comme elle me comprend bien !

La gêne de Claire Aubenard était de plus en plus palpable et pourtant Olivier Lanveaux l'ignorait superbement.

— Savez-vous le nombre de gens qui sont morts en ces lieux ?

Et comme personne ne répondait à la question, il précisa :

— Je ne parle pas seulement de ces vaillants combattants de l'ombre que les nazis ont lâchement exterminés ici même et qui ont fécondé cette terre aride de leur sang généreux, mais aussi de ces

forçats qui ont remué des montagnes de terre pour façonner ce lac, ces canaux d'alimentation du lac. Des martyrs, voilà ce qu'ils étaient, des martyrs...

Lanveaux reprit son souffle et se servit un cognac à la santé des martyrs. « Cette fois, pensa Mary, il faudra le porter pour qu'il aille dans son lit. »

— Et ces forges, poursuivit-il, en cet endroit on martelait le fer ! C'était l'antre de Vulcain, mes chers amis !

L'antre de Vulcain, rien que ça ! Mary se leva avant que Pluton sorte de son trou :

— Excusez-moi d'abréger cette passionnante soirée, mais nous avons tous eu notre dose d'émotions pour ce jour. En tout cas, moi je ne rêve que d'une chose : dormir.

Lilian se leva à son tour et remercia chaleureusement l'hôtesse. Lanveaux, lui, resta assis la tête docilement légèrement, les yeux dans le vague.



Mary et Lilian sortirent dans la fraîcheur du soir. Quelques oiseaux nocturnes hululaient dans les bois et une lune pâle éclairait faiblement la surface des eaux sur laquelle les aulnes inclinaient leurs branches défeuillées.

Ils restèrent quelques instants blottis l'un contre l'autre, saisis par l'atmosphère fantasmagorique des lieux ; on pouvait s'attendre à voir apparaître Mélusine, la Vouivre et quelques ondines évanescentes glissant furtivement à la surface des eaux entre les bancs de brume qui effleuraient l'onde.

Un « plouf » sonore, presque incongru, brisa le charme. Des ronds concentriques s'élargirent et une tête plate apparut : la loutre était en chasse.

Mary frissonna, et la fraîcheur de l'air n'était pas seule en cause. Alors ils rentrèrent dans leur gîte et Mary ferma soigneusement la porte à clé.

Cela fait, elle frissonna de nouveau mais de bien-être cette fois, comme si la frêle barrière de bois qu'elle avait close avait le pouvoir de les préserver des maléfices du dehors.

Elle demanda à Lilian :

— Tu veux une tisane ?

Il ironisa :

— Je croyais que tu n'avais qu'une envie, te coucher !

— C'est vrai, mais j'aime bien prendre une infusion le soir. Tu m'accompagnes ?

— Bien sûr, dit Lilian en l'enlaçant, je ne vais pas te laisser boire toute seule.

Elle se serra contre lui avec un soupir de bonheur, puis le repoussa :

— Je mets de l'eau à chauffer.

— Laisse, dit-il, je m'en occupe.

Des lueurs rougeoyaient encore dans l'âtre. Mary posa quelques brindilles, puis du bois plus gros et activa le soufflet. En quelques instants la flamme repartit. Elle ajouta deux bûches et, contemplant le feu pensivement, elle laissa tomber :

— Il est complètement pété du casque, ton mec.

Lilian la reprit :

— Pardon ?

Toujours distraite, elle répéta :

— Pardon quoi ?

Il précisa, feignant la sévérité :

— Qu'est-ce que c'est que ce vocabulaire !

— Tu ne m'as pas comprise ? demanda-t-elle avec ingénuité.

— Si j'ai bien saisi ta pensée, tu te demandes si monsieur Olivier Lanveaux ne perd pas la tête par moments ?

— Tu m'as parfaitement comprise. Seulement, dans les commissariats, on ne demande pas aux agités du bocal « s'ils perdent la tête par moments ».

— Voilà ! c'est donc de la déformation professionnelle !

Elle acquiesça sur le mode « comme il faut » :

— Exactement ! Chaque profession a ses tics de langage, n'est il pas ?

Lilian haussa les épaules en souriant :

— Ne verse pas dans l'excès inverse, s'il te plaît. Olivier Lanveaux a dû subir quelques contrariétés, puis il a bu un petit coup de trop et son comportement s'en est ressenti...

Elle sourit à son tour :

— Ah qu'en termes galants, ces choses-là sont dites... Enfin, je vois à peu près ce que tu veux dire.

Il versa la tisane et s'assit tout près d'elle :

— À peu près seulement ?

— Ouais... il est de ces timides que l'alcool rend grandiloquents.

— Voilà... Seulement tu n'avais pas besoin d'en rajouter.

— Moi ? fit-elle indignée, j'en ai rajouté ?

Lilian se fit sarcastique :

— Non, pas du tout !

Il l'imita :

— Vous êtes un lyrique, monsieur Lanveaux... Et puis ta tirade sur Wagner, *Le Vaisseau Fantôme*...

Mary répondit vivement :

— Il n'attendait que ça ! Reconnais que tu n'as pas fait grand-chose pour nourrir la conversation !

Il protesta :

— Il n'y avait qu'à écouter, non ? Toi non plus tu n'as pas dit grand-chose !

— Tu as raison. Je me suis même abstenue de commenter ses comparaisons avec l'autre de Vulcain !

Lilian apprécia :

— Encore heureux !

Il lui prit la main :

— Et puis, ma belle amie, apprendis que le client a toujours raison !

La réponse fusa comme une balle :

— Pas chez nous !

Lilian haussa les épaules :

— Évidemment !

— En tout cas, je ne le sens pas, ce type. Et si tu veux mon avis, demain à l'aube on fait les bagages, on file à La Trinité et on embarque pour naviguer comme prévu. Dans une semaine je te ramène, tu récupères ta voiture et tu poursuis tes transactions avec lui tandis que moi je retourne à mon commissariat.

Lilian parut navré :

— Ton commissariat... Tu sais, je gagne assez d'argent pour deux, qu'as-tu besoin d'exercer ce métier ?

Il n'ajouta pas de qualificatif, ce n'était pas utile. Son attitude disait sa réprobation.

Quant à elle, elle ne lui révéla pas que, grâce à l'héritage de la gwrac'h et au pourcentage touché en tant qu'inventeur de l'or du *Louvre*, elle était désormais assez riche pour pouvoir vivre de ses rentes.

— Qu'est-ce qu'il a, mon métier, il ne te plaît pas ? Il n'est pas honorable peut-être ?

— Comme tu es excessive Mary ! Est-il question de cela ?

— Eh bien oui, il est question de cela, justement.

Elle le regarda :

— Tu aimes ton métier ?

— Évidemment !

— Eh bien moi aussi j'aime le mien, et je n'ai pas l'intention de l'abandonner...

En elle-même elle pensait : « Du moins tant que je suis sur le terrain. Plus tard, s'il venait à l'idée de ma hiérarchie de me faire monter en grade et stagner dans un bureau toute la journée, je pourrais reconsidérer la question. Mais pour le moment... »

Elle n'imaginait pas sa vie sans Fabien, sans Fortin, sans ces enquêtes scabreuses où on l'envoyait au casse-pipe. Tout cela cesserait forcément un jour. Elle préférerait ne pas y songer.

Lilian, qui connaissait son caractère explosif, sentit qu'il eût été imprudent d'insister.

Il risqua :

— Tant qu'à être là, autant prendre une journée pour savoir ce qu'il veut, ce monsieur Lanveaux...

La réponse ne le surprit pas :

— Ça ne peut pas attendre huit jours ?

Il plaida :

— Les affaires sont dures, qui sait si dans huit jours il n'aura pas donné le chantier à quelqu'un d'autre ?

Elle lui lança un regard noir :

— Tu veux mon avis ?

— Hon hon, fit-il sur la défensive.

— J'aimerais bien qu'il le confie à quelqu'un d'autre, son foutu projet !

Lilian croisa les bras en hochant la tête :

— C'est sympa !

— Mais comme tu crèves d'envie de l'avoir, ce chantier...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle haussa les épaules :

— C'est un décor de rêve. Pour un créateur, il y a de quoi faire quelque chose de beau. Et tu ne peux pas y résister.

— Eh bien oui, j'en ai fort envie en effet. Ce n'est pas tous les jours qu'on propose une telle réalisation à un maître d'œuvre. Je sens que je pourrais faire ici quelque chose de superbe, sans rien dénaturer, en intégrant, en restaurant intelligemment, en respectant l'esprit des lieux...

— Et voilà ! Il a avoué, soupira Mary les yeux au ciel.

— Je devrais me méfier, dit Lilian en l'enlaçant.

— Et de quoi ? fit-elle en reculant la tête.

— D'une petite bonne femme qui lit si bien dans mes pensées.

— Et toi si tu lisais dans celles de la petite bonne femme, tu y verrais écrit en lettres capitales que ton artiste lyrique ferait aussi bien de le confier à quelqu'un d'autre, son putain de chantier !

— Allons ! Allons ! fit Lilian réprobateur, vous vous laissez de nouveau aller, ma chère amie !

— Rassurez-vous mon bon, répondit-elle du tac au tac, si madame votre mère était dans les parages, je châtierais mes propos.

— Vous m'en voyez ravi, mais pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi devrais-je renoncer à ce chantier selon vous ?

Il continuait de la voussoyer ; au départ ça devait lui être naturel, plus tard c'était devenu un petit jeu entre eux.

— Pourquoi ?

Elle se tapota le nez de l'index :

— Pour ça ! Je ne sens pas cette affaire, je ne sens pas cet endroit, je ne sens pas ce type. D'abord, il n'a pas trois ronds devant lui !

Il ironisa :

— Ah, le fameux flair du policier...

— Appelle ça comme tu veux, c'est un conseil que je te donne et tu serais avisé de le suivre.

— Peut-être, mais tu ne connais pas le contexte. Lanveaux a un projet, des amis influents, il aura ses crédits, des subventions...

Elle ricana :

— Parlons-en de ses amis ! Comme disait je ne sais plus qui, quand on a des amis comme ça, on n'a pas besoin d'ennemis. As-tu entendu comme il en parle ?

Lilian minimisa :

— Ce sont des querelles d'intellectuels, ça va, ça vient ! Il y a des coteries, ça tire à vue, ça se réconcilie... Tu ne connais pas ces milieux !

— Non, et je ne cherche pas à les connaître !

Lilian siffla entre ses dents :

— Que de préjugés !

— Si tu veux. Mais tu n'as pas entendu ce qu'on disait au téléphone à Claire Aubenard ?

— Non, je n'ai pas entendu.

Et il ajouta, perfide :

— Je n'écoute pas les conversations d'autrui, moi.

— Eh bien, tu devrais ! Ça éclairerait un peu ta lanterne ! Parce que, pour le moment, elle te laisse dans le noir, ta lanterne ! Tu as peut-être le flair pour créer – elle rectifia – tu l'as sûrement, même, mais dis-toi que j'en ai autant pour renifler les embrouilles.

Lilian eut un geste d'indifférence :

— Faudrait-il que je fasse cas des propos de l'ivrogne qui s'amuse à ces petits jeux ? Les divertissements doivent être rares par ici.

— Je veux bien te croire. Mais ce Lanveaux qui disparaît toute la journée sans dire où il va, et réapparaît fort mal en point à la nuit tombée, couvert de crottes de poules, appuyé sur un bonhomme qu'on aurait peur de rencontrer au coin d'un bois... C'est sans doute du divertissement rural aussi ?

Lilian prit sa tisane et en but trois gorgées :

— Dis donc, mon amour, tu es mal embouchée aujourd'hui !

Elle but à son tour.

— Il n'y a pas de quoi ? Je t'attends à Quimper et tu me téléphones pour me dire que tu es bloqué ici. Je viens te chercher pour faire ce que nous avons convenu : du bateau à La Trinité-sur-mer. Et tu recules, tu atermoies... Tu ferais mieux de me dire que tu préfères rester ici. Elle t'a donc tant tapé dans l'œil cette Claire Aubenard ?

Il la regarda, peiné :

— Comment peux-tu dire ça ?

Elle haussa les épaules, agacée. Alors il proposa :

— Allons nous coucher, on en reparlera demain.

Chapitre VII

Levée la première, Mary prit sa douche, prépara le café et, pendant qu'il passait, boucla son paquetage. Lorsque Lilian se leva à son tour, elle déjeunait de croissants et d'une baguette fraîche que madame Aubenard avait discrètement déposés sur la table.

— Bou... fit Lilian les yeux encore pleins de sommeil, tu es déjà prête ?

— Ben oui !

Elle regarda sa montre :

— Il est neuf heures, à dix heures on fait route sur La Trinité, à midi on commande des moules-frites à une terrasse sur le quai et on les déguste en regardant la mer. Le programme ne te plaît pas ?

— Si, si, assura Lilian, mais je vais tout de même prendre le temps de voir avec Lanveaux les travaux qu'il envisage !

— Et ça va nous mener jusqu'à quand ? demanda Mary l'œil noir.

Lilian détestait être pris à froid au réveil. Il répondit d'une manière un peu sèche :

— Ça prendra juste le temps qu'il faut !

— Voilà qui est précis !

Il s'irrita :

— Je ne connais pas le chantier, je ne peux pas préjuger.

Mary le coupa :

— Si je comprends bien, on va y passer la journée !

— Et alors, tu es en vacances, tu n'es pas à un jour près !

— Mettons, dit-elle. Et je fais quoi en t'attendant ?

— Tu peux venir avec nous...

— Très peu pour moi !

— Alors va donc visiter les alentours. Je suis sûr qu'il y a des tas de choses intéressantes à voir.

— C'est ça ! gronda-t-elle.

Elle n'avait qu'une envie, c'était d'embarquer sur le voilier de ses copains et d'aller tirer des bords en baie de Quiberon, d'escalader les

vagues au large ou de les labourer au près serré, de respirer à pleins poumons l'air salé mouillé d'écume, de sentir son visage fouetté par les paquets de mer, de faire escale à Belle-Île, à Houat, à Hoëdic, de finir la soirée devant une soupe de poisson ou une moule frites en chantant des chansons de marin au *Bar du Quai*, à La Trinité, pas de patauger dans la boue en feignant de s'extasier devant des chapelles en ruine.

Lilian se leva rapidement, passa sous la douche et avala une tasse de café sous le regard sombre de Mary Lester. Il essaya de dégeler l'atmosphère :

— Allons, ne fais pas cette tête, plaïda-t-il en lui prenant la main.

Elle se dégagea en assurant, contre toute vraisemblance :

— Je ne fais pas la gueule !

Puis elle quitta la pièce les lèvres serrées, Lilian sur les talons.

Lorsqu'ils entrèrent dans la maison d'accueil, ils trouvèrent Lanveaux et son amie attablés devant les restes de leur petit déjeuner dans la salle à manger.

Lanveaux semblait avoir récupéré, quant à Claire Aubenard, elle avait toujours la mine soucieuse. Visiblement, ils étaient en grande discussion car ils se turent lorsque la porte s'ouvrit.

Claire Aubenard se leva pour les accueillir :

— Avez-vous bien dormi ?

— Magnifiquement ! assura Mary. Quel calme !

— Ça, question calme, on est servis ! dit Lanveaux.

Mary faillit lui faire remarquer qu'elle parlait des bruits extérieurs, pas des événements fâcheux qui paraissaient être monnaie courante autour du lac, mais elle n'en fit rien, se contentant de remercier pour le pain et les croissants trouvés sur sa table.

— Je vous en prie, ce n'est rien, dit Claire Aubenard.

Elle avait pourtant dû se lever aux aurores pour aller jusqu'à la boulangerie.

Olivier Lanveaux se déplaça à son tour, avec lenteur, comme si chaque geste lui coûtait. Il serra les mains et demanda à Lilian :

— Voulez-vous faire le tour du chantier ?

Bien évidemment Lilian n'attendait que ça. Lanveaux chaussa des bottes de caoutchouc, toujours avec des gestes douloureux probablement consécutifs aux mauvais traitements qu'il avait subis la veille, et Mary les accompagna jusqu'à la porte. Le temps était gris et

doux. Des coups de marteau sonnaient sur de la pierre dure. Les deux hommes se dirigèrent vers la maison en travaux. Lilian redemanda à Mary :

— Tu ne veux vraiment pas venir ?

Elle secoua la tête négativement :

— Non, je reste là.

Il eut une seconde d'hésitation, puis il haussa les épaules :

— Bien, à tout à l'heure...

— C'est ça ! dit-elle entre ses dents, à tout à l'heure.

Elle les regarda s'éloigner, puis elle revint vers Claire Aubenard :

— Votre homme de confiance est déjà au boulot ?

— C'est que Joseph est un lève-tôt.

Et elle ajouta :

— Heureusement qu'il est là ! Il sait tout faire. Sans lui, je ne sais pas ce que nous serions devenus.

— C'est un type du coin ?

— Oui, un ancien ouvrier agricole.

— Il est célibataire ?

— Oui. Pendant la guerre d'Algérie, il a été fait prisonnier par les fellaghas qui l'ont torturé et lui ont coupé la langue.

— Mon Dieu ! dit Mary en fermant les yeux.

— Il a survécu on ne sait comment et puis il est revenu travailler à la ferme, chez la grand-mère d'Olivier. Les paysans ont beaucoup de mal à trouver une femme, même quand ils possèdent une terre. Mais lorsqu'ils ne sont qu'ouvriers agricoles, et en plus quand ils sont infirmes, c'est mission impossible. Quand nous sommes arrivés, c'était un véritable homme des bois. Il me faisait peur. Il rôdait autour de la maison son chien sur les talons, fouillait les poubelles pour manger. Et puis un jour il a reconnu Olivier qu'il avait quasiment vu naître. Olivier lui a permis d'occuper une des petites maisons qu'il a aménagées lui-même.

Depuis il ne quitte plus *Les Forges*...

— Qu'est-il arrivé à Olivier hier ? demanda Mary.

Claire Aubenard répondit à côté :

— Bof, il avait trop bu. Quand il est comme ça, on ne peut pas l'empêcher de délirer.

Mary sourit :

— Vous m’avez bien comprise, Claire... Vous permettez que je vous appelle Claire ?

Le front de Claire Aubenard s’était rembruni :

— Je vous en prie.

Elle permettait, mais restait sur la défensive.

— Je ne vous parlais pas de cette euphorie due à l’alcool, c’était plutôt amusant, bon enfant, sympathique. Je vous parlais de ce qui s’est passé avant...

— Avant ?

— Allons, Claire, vous savez bien ce que je veux dire.

Claire Aubenard eut un mouvement de tête qui trahissait son agacement :

— Maladroit comme il l’est, ce pauvre Olivier a dû faire une mauvaise chute dans un mauvais coin.

C’était dit avec une légèreté trop affectée pour tromper Mary Lester, mais elle n’insista pas. D’ailleurs Claire Aubenard endossait une combinaison bleue bardée de fermetures Éclair en plastique blanc, enfilait des bottes et se coiffait d’une casquette publicitaire à longue visière.

— Il est temps que j’aille bosser, dit-elle en sortant.

Mary ne put que murmurer :

— Bon courage !

Elle regarda Claire Aubenard s’éloigner vers la maison d’où venaient les coups de marteau, puis elle retourna dans son gîte et appela le commissariat de Quimper. Elle reconnut aussitôt la voix rocailleuse du chef Mériadec qu’elle salua avec enjouement :

— Encore au boulot, chef ? Mériadec aussi avait reconnu sa voix :

— Ah... capitaine, je vous croyais en vacances.

— J’y suis, mon bon, j’y suis... Seulement j’ai un renseignement à demander à Passepoil. Savez-vous s’il est là ?

Elle entendit Mériadec rigoler :

— Où voulez-vous qu’il soit ? Sur le terrain ? Non, Albert est devant son ordinateur, comme d’habitude ! Je vous le passe.

Elle attendit quelques instants et entendit la voix effarouchée de Passepoil.

— Cap... Capitaine ?

Elle soupira : il ne se déciderait jamais à l'appeler Mary.

— Albert, je voudrais que tu me dises, un, de quelle gendarmerie dépend le village de Saint-Gwénécan sur le lac de Guerlédan, département des Côtes d'Armor, deux, qui en est le responsable. Tu peux me rappeler sur mon portable ?

— Voui... Voui... dit Albert avec empressement.

Que n'aurait-il fait pour Mary Lester ! Quelques minutes après, Passepoil rappelait avec les renseignements demandés. Mary le félicita :

— Dis donc, tu as gazé, Albert !

Elle se l'imagina, rougissant au téléphone :

— C'était fa... facile !

— En tout cas, merci. Et mes amitiés à ta mère.

Albert Passepoil vivait avec sa maman dans une petite maison du quartier de Locmaria à Quimper.

Cette ancienne couturière, au comportement aussi effacé que celui de son fils, avait bien plu à Mary Lester. On ne connaissait pas de relations féminines au lieutenant Passepoil. Pas plus que masculines, d'ailleurs. Sa seule passion c'était l'informatique, et, en cette matière, le petit bonhomme falot donnait toute sa mesure si bien qu'il était fort apprécié de ses collègues au commissariat. S'il avait su amadouer les femmes comme les ordinateurs, Albert Passepoil eût été, pour le moins, l'égal de Don Juan. Mais on en était loin ! La moindre présence féminine le faisait disjoncter. Lorsqu'il devait s'adresser à une femme, il rougissait, se mettait à transpirer, à bafouiller et quand c'était le capitaine Lester, c'était pis que tout. Pas l'idéal pour séduire !

Mary l'entendit donc bredouiller et elle raccrocha en souriant. Puis elle forma le numéro que Passepoil venait de lui donner. Une voix un peu éraillée répondit :

— Gendarmerie de Gouarec...

— Bonjour monsieur, dit Mary très poliment, pourrais-je parler à l'adjudant-chef Hanson ?

— L'est pas là, dit la voix éraillée. Qui le demande ?

— Madame Lester...

— C'est à quel propos madame Lester ?

— Je suis descendue au *motel des Forges*...

— Ouais... Et que se passe-t-il au *motel des Forges* !

— Il semble que madame Aubenard soit harcelée par un maniaque du téléphone.

Il y eut un silence, Mary précisa :

— Je crois d'ailleurs qu'elle a déjà porté plainte à ce propos.

Nouveau silence, puis la voix éraillée demanda :

— À quel titre téléphonez-vous, madame...

— Lester...

— C'est ça, madame Lester...

— Comment ça à quel titre ?

— Comment avez-vous eu à connaître la teneur de ce message téléphonique ?

Mary en demeura sans voix. Son interlocuteur poursuivit :

— Ce n'est pas à vous qu'il était adressé, si je ne me trompe.

— Vous ne vous trompez pas, mais il se trouve que j'étais là lorsque madame Aubenard a été appelée...

— Et alors ?

— Alors, elle a été tellement choquée par les propos qu'on lui tenait qu'elle s'est trouvée mal.

— Donc elle vous a passé l'appareil !

Mary sentit une intention sarcastique qu'elle préféra ignorer.

— Je vous dis qu'elle s'est trouvée mal ! L'appareil lui a échappé et j'ai dû l'aider à s'allonger.

— Va-t-elle mieux maintenant ?

Mary resta un instant interdite.

— Vous ne me prenez pas au sérieux, monsieur, dit-elle enfin. À propos, à qui ai-je l'honneur ?

— Maréchal des logis-chef Leboeuf, je commande cette brigade en l'absence de l'adjudant-chef Hanson.

La voix éraillée s'était faite plus cassante. Encore un petit chef, pensa Mary.

— Il me semble que vous prenez cette histoire très à la légère, monsieur Leboeuf.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je vous envoie une patrouille en urgence avec la sirène et le gyrophare ?

La virulence du ton laissa Mary sans voix, mais ce ne fut qu'extrêmement provisoire.

— On ne vous en demande pas tant, monsieur, mais je crois savoir que madame Aubenard a porté plainte pour ces mêmes faits à plusieurs reprises.

— Plainte contre qui ?

— Contre le cinglé d'obsédé sexuel qui la harcèle.

— Ouais, ouais, je suis au courant de cette histoire.

On sentait que le chef Lebœuf commençait à être sérieusement agacé.

— Et vous n'avez rien fait pour empêcher ce cinglé de nuire ?

Voix lasse :

— Vous savez qui c'est ?

— Non, mais vous, vous pourriez le savoir. Il suffit de mettre le téléphone du motel sur écoute...

Le chef Lebœuf ironisa :

— Il suffit, il faut, y a qu'à... Qui êtes-vous donc, madame, pour me dire ce que j'ai à faire ? Vous vous croyez dans un feuilleton télé ? Faire la police n'est pas un jeu !

— Ravie de vous l'entendre dire !

Mary Lester, elle aussi, commençait à être sérieusement agacée.

— Donc, pour ce qui concerne le harcèlement subi par madame Aubenard, je déduis que vous vous en fichez ! On peut continuer à persécuter cette pauvre femme, vous ne ferez rien !

— Ecoutez, ma bonne dame, dit la voix éraillée, vous croyez que nous n'avons rien d'autre à faire que de pister un ivrogne qui fait des blagues au téléphone ?

— Je ne sais pas ce que vous avez de mieux à faire, dit Mary que la rogne commençait à gagner, mais ce que vous ne faites pas s'apparente très fort à ce qu'on appelle la non-assistance à personne en danger.

— Les grands mots tout de suite ! Vous pouvez répéter à madame Aubenard ce que je lui ai déjà dit : si elle ne veut pas écouter ces conneries, elle n'a qu'à raccrocher !

— Nerveusement, elle est au bout du rouleau, tenta de plaider Mary.

Cela n'impressionna pas le chef Lebœuf.

— Personne ne l'oblige à décrocher, si ? dit-il avec un petit ricanement déplaisant.

— Mais monsieur, elle tient un hôtel, elle a besoin du téléphone pour exercer son métier.

Le chef Leboeuf se lâcha :

— Il n'y a qu'à elle que ça arrive ces trucs-là ! Une chochette de Parigote... Allez donc, personne n'est jamais mort d'un coup de téléphone.

Il fit entendre de nouveau ce ricanement déplaisant :

— À moins qu'on lui ait brisé l'appareil sur le crâne. Mais rassurez-vous, cela n'arrive pas souvent. Personnellement je n'ai jamais rencontré le cas.

— Je vois que j'ai affaire à un homme d'expérience, ironisa Mary. Je transmettrai à madame Aubenard, elle en sera certainement grandement réconfortée.

Elle coupa la communication, folle de rage.

Chapitre VIII

Mary se dirigea vers la ruine où œuvraient Claire Aubenard et son homme toutes mains. La jeune femme remplissait un seau de mortier avec une pelle de terrassier, et elle le passait au bonhomme perché sur son échafaudage qui halait la charge avec une corde frappée sur une poulie.

Il appareillait la pierre, la retaillait au besoin à coups de marteau précis, étalait le mortier à la truelle avant de sceller le moellon pour reprendre le niveau là où l'ancienne maçonnerie s'était effondrée.

— Ce n'est pas trop dur ? demanda Mary.

Sur son perchoir, le bonhomme ne daigna pas l'honorer d'un regard.

— On s'y fait, dit Claire en retirant ses gants de cuir pour regarder ses mains.

C'était un gros mensonge, elle ne s'y faisait pas du tout. Sur l'échafaudage, à deux mètres du sol, le maçon vidait le seau dans une auge de tôle. Il renvoya le récipient vide en baragouinant quelque chose d'incompréhensible et Claire remit ses gants pour remplir le seau de nouveau.

— Je finis de monter cette gâchée et Joseph aura assez de mortier pour maçonner jusqu'à midi.

Mary voulut soulever le seau de mortier, mais elle fut surprise par le poids.

— C'est lourd comme un âne mort, ce truc-là !

Du haut de son échafaudage, le petit bonhomme enlevait pourtant ce seau à la corde, sans paraître peiner outre mesure.

Couché au pied de l'échelle, son chien ne le lâchait pas du regard. Mary eut un geste pour le caresser, mais l'animal recula la tête et découvrit des canines aussi jaunâtres qu'impressionnantes en grondant.

Mary fit vivement marche arrière.

— Eh bien, pépère, dit-elle, je ne te veux pas de mal !

Elle demanda à Claire Aubenard :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il n'a pas de nom, dit Claire.

Et pour cause, pensa Mary, avec un maître muet, comment pourrait-il avoir un nom.

— Nous on l'appelle Mimile, dit Claire, mais autant vous dire qu'il ne répond pas à ce nom. D'ailleurs, il ne répond qu'à son maître qui le dirige en sifflant. C'est une sorte de langage entre eux, le chien le comprend parfaitement.

Mimile savait qu'on parlait de lui. Son regard toujours sur le qui-vive allait de Claire, qu'il connaissait, à Mary qu'il ne connaissait pas et de qui il semblait se méfier.

Le seau redescendit, vide. Claire Aubenard racla ce qui restait de mortier à la truelle et envoya le dernier seau.

— Oui, c'est lourd, dit-elle enfin. Au début on est surpris, n'est-ce pas ?

— Et comment ! approuva Mary.

Claire Aubenard ôta ses gants et elles revinrent à pas lents vers la maison. Un soleil timide tentait de percer le couvercle de nuages gris. Une flamme bleue traversa le lac comme une flèche et se ficha dans la rive.

— Un martin-pêcheur, dit Claire. Il niche dans la berge, juste au-dessus de l'eau.

Quelques remous de surface indiquaient que des poissons étaient en chasse.

— Il y a beaucoup de poissons dans le lac ? demanda Mary.

— Oui, des brochets, des carpes, des sandres... J'en oublie sûrement, je ne suis pas une spécialiste, vous vous y connaissez sûrement mieux que moi !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous avez vu les mouvements de l'eau et déduit qu'il y avait du poisson là-dessous.

Mary plaisanta :

— Que voulez-vous qu'il y ait sous l'eau, sinon des poissons.

— Il y a aussi des loutres !

— Ah... Je croyais qu'elles avaient disparu.

— C'est vrai ! On les disait disparues, mais il semble qu'elles reviennent.

— C'est bon signe, dit Mary.

— Certains estiment que non.

— Les pêcheurs ?

— Entre autres, ils trouvent que les loutres mangent beaucoup trop de poissons.

— Faut bien qu'elles vivent, ces petites bêtes !

— Je suis de cet avis. Derrière la cabane, il y a une famille qui a fait son nid dans un creux de la berge. C'est amusant de les observer, surtout quand elles ont des petits. Ici elles sont à l'abri des braconniers.

— N'est-ce pas une espèce protégée ?

— Si, mais vous savez, les braconniers ne s'arrêtent pas à ça !

Claire Aubenard ôta ses bottes sur le seuil de la porte après les avoir débarrassées du plus gros de leur glaise contre le décrottoir, tandis que Mary essuyait vigoureusement ses semelles sur le paillason.

— On se fait un café ? proposa Claire Aubenard.

— Avec plaisir !

Mary s'assit dans la cuisine tandis que Claire se passait les mains sous le robinet. Puis elle brancha la cafetière et disposa les tasses.

— À propos de ces coups de téléphone, vous avez bien porté plainte ? demanda Mary.

— Oui, dit Claire d'un ton désabusé, mais à quoi bon ?

— Les gendarmes n'ont rien fait ?

— Ils sont passés pour m'interroger mais c'était vraiment sans conviction. M'ont-ils crue seulement ?

C'était en effet une question qui se posait.

— Savez-vous si ce cinglé a sévi ailleurs que chez vous ?

— Je ne sais pas. D'après les gendarmes, j'ai été la seule à me plaindre.

Elle frissonna soudainement et ramena les pans de sa veste contre son corps comme si elle avait froid.

— Qu'ai-je fait pour mériter ça ? demanda-t-elle en regardant Mary.

— Personne ne mérite ça, assura Mary. Mais vous savez, il y a toutes sortes de détraqués ! Certains vont s'exhiber à la sortie des écoles, d'autres guettent les joggeuses solitaires et les agressent, d'autres encore...

Elle haussa les épaules.

— Ce ne sont pas les variantes qui manquent. Il y en a presque

autant qu'il y a de fêlés ! Cependant, en général ceux qui téléphonent sont inoffensifs.

— Comment pouvez-vous en être sûre ? demanda Claire en la regardant avec curiosité.

— J'ai dit « en général ». Avec ces détraqués on n'est jamais sûr de rien.

Et elle ajouta avec un sourire :

— J'ai dû lire ça quelque part...

Réponse bateau, mais elle ne voulait toujours pas révéler ses véritables fonctions.

Le mal que faisait ce corbeau n'était pas physique. On ne pouvait pas, comme en cas d'agression, le faire évaluer par un médecin. Pour autant, il était tout aussi redoutable, sinon plus, que des violences directes.

— En tout cas, ajouta-t-elle, les gendarmes ne pourront plus dire que vous fabulez puisque maintenant nous sommes deux à avoir entendu ce triste sire.

Claire eut un sourire désabusé.

— Et vous pensez qu'ils vous croiront plus que moi ?

Elle paraissait vraiment sans illusions. Mary essaya de la regonfler un peu :

— Et comment ! Un dicton de la police affirme : « un témoin, pas de témoin ! » Je vous le répète, nous sommes deux à avoir entendu ces menaces, ça change tout.

Claire la coupa :

— Vous avez téléphoné à la gendarmerie ?

Soudain elle paraissait alarmée. Mary la regarda, surprise :

— Oui. Pourquoi, il ne fallait pas ?

Les doigts de Claire Aubenard griffaient convulsivement la nappe.

— Il va se déchaîner maintenant !

Mary était de plus en plus surprise.

— « Il » ? Qui ça « Il » ? Vous le connaissez ?

La jeune femme secoua la tête négativement :

— Hélas non. Ça serait trop facile...

— Que voulez-vous dire ?

— Si je savais qui c'est, j'irais le voir, je lui demanderais pourquoi il fait ça.

Mary fit la moue :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Claire Aubenard inspira profondément et expira longuement.

— Peut-être, mais chaque fois que je me suis plainte à la gendarmerie, ça a été pire ensuite.

— Vous voulez dire que les coups de téléphone ont été plus fréquents ?

— Oui, un moment c'était deux fois par jour.

— Et les gendarmes n'ont pas réussi à trouver d'où ils venaient ?

Claire hocha la tête négativement.

— Apparemment, non.

Puis elle ajouta, désabusée :

— Comme je vous l'ai dit, je ne crois pas qu'ils aient fait beaucoup de zèle...

Mary pensa que si c'était pire après une plainte de la gendarmerie, c'est que quelqu'un, à cette même gendarmerie, informait le corbeau. Elle se garda bien de formuler cette réflexion devant madame Aubenard. Elle se contenta de recommander :

— La prochaine fois que vous aurez un appel de cette nature, répondez !

— N'est-ce pas ce que je fais toujours ?

— Si, mais ne vous laissez pas démonter !

Elle savait que c'était plus facile à dire qu'à faire, Claire Aubenard perdait tous ses moyens lorsqu'elle entendait cette voix au téléphone.

— Parlez-lui...

— Que voulez-vous que je dise ?

— Ce qui vous passera par la tête, entretenez la conversation, chantez-lui la Marseillaise au besoin. Plus ce que vous lui direz sera incohérent et stupide, plus il sera déstabilisé. Faites-le parler. La seule chance de le retrouver, c'est de l'avoir au bout du fil. Lorsqu'il a raccroché, il devient aussi inaccessible que s'il était sur la planète Mars. Faites-le parler ! répéta-t-elle avec force. Ces gens-là téléphonent volontiers d'un lieu public, d'un bistrot, d'une cabine. Il faut que l'on situe cet endroit !

— Que pourrait-on faire pour le découvrir ?

— Relever ses empreintes, trouver un mégot, un chewing-gum lui appartenant, quelque chose enfin qui nous permette de l'identifier.

— On peut identifier quelqu'un par un chewing-gum ? demanda Claire sceptique.

— Et comment ! Vous n'avez jamais entendu parler d'empreinte génétique ?

Claire haussa les épaules :

— Comme tout le monde, dans les feuillets télé. Mais comment trouver la cabine ?

— Ça peut provenir d'un café, on pourrait reconnaître la musique, ou, qui sait, les voix des gens au comptoir. Si c'est dans une cabine publique, une sonnerie de cloche, par exemple... Les églises sonnent toujours l'heure ?

— Je ne sais pas... Mais je crois bien que si.

— Eh bien voilà, je suppose que chaque sonnerie est particulière...

Claire, qui avait semblé manifester de l'intérêt pour les suggestions de Mary, redevint morose :

— Si vous croyez que les gendarmes vont s'amuser à écouter les cloches...

« Ils ne font que ça toute la journée », se dit Mary *in petto*.

Claire Aubenard parut soudain réaliser quelque chose.

— Mais... Comment savez-vous tout ça ?

— Ça quoi ?

— Eh bien, pour les empreintes génétiques et tout le reste ?

Mary éluda :

— Comme vous, en regardant la télé...

Et elle ajouta sur le ton de la confiance :

— Je vous l'ai dit, c'est un peu mon secteur d'activité.

— Ah ! dit Claire Aubenard, comme si elle comprenait soudain bien des choses. Vous avez déjà eu à vous pencher sur des faits analogues ?

— À peu de chose près, oui. Dites-moi, Claire, est-ce toujours la même personne qui vous téléphone ?

Claire Aubenard hésita :

— J'en ai bien l'impression.

Et, après réflexion, elle ajouta :

— En tout cas, son discours ne varie pas. Il dit toujours à peu près la même chose. Il semble que son ambition c'est de nous faire partir d'ici. Vous l'avez entendu ? Il termine toujours par la même phrase : « Il vous suffira de mourir... »

— Tout beau ! dit Mary, chien qui aboie ne mord pas !

Puis, après réflexion :

— Vous ne reconnaissez vraiment pas sa voix ?

— Non...

Claire avait hésité avant de se prononcer, mais il est vrai que la charge émotionnelle était telle lorsqu'elle prenait ces communications, qu'elle avait quelque excuse à ne plus rien reconnaître.

— Attendez un instant, dit Mary.

Elle sortit et s'en fut prendre un petit appareil dans son bagage. Puis elle s'appliqua à le brancher sur le téléphoné.

Madame Aubenard la regardait faire sans comprendre.

— Qu'est ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un magnétophone, dit Mary. Lorsque ce type vous rappellera, vous n'aurez qu'à appuyer sur ce bouton, la conversation sera enregistrée.

— Ça pourra servir ?

— Et comment ! D'abord à prouver aux gendarmes que ces appels ne sont pas le fruit de votre imagination. J'ai déjà un enregistrement mais il est assez court. Si on pouvait en avoir d'autres, ce serait mieux.

— Et si, malgré ça ils ne veulent rien faire ?

— Ils ne s'y risqueront pas, dit Mary avec un sourire féroce, ils ne s'y risqueront pas car dans ce cas vous serez fondée à vous adresser directement au procureur de la République. Et, croyez-moi, flics ou gendarmes, personne n'aime qu'on s'adresse directement au procureur de la République. Là ils vont se remuer !

Et elle pensa avec jubilation : « Et pour moi, ce sera bien plus intéressant de mettre ces nuisibles hors service que de visiter des ruines de chapelles ou des vestiges de manoirs ! »

— Combien y a-t-il de bistrots à Saint-Gwénécan ?

Claire Aubenard fit la moue :

— Je ne sais pas. Mais ça ne devrait pas être difficile à trouver, avec l'annuaire.

— OK, pouvez-vous me rechercher ça ? Et combien de cabines

téléphoniques ?

Même mimique :

— Je ne sais pas non plus.

— On demandera à la poste.

Claire Aubenard, qui feuilletait l'annuaire, s'arrêta soudain :

— On n'y arrivera jamais !

— Pourquoi ? demanda Mary.

— Il y a dix patelins autour du lac, d'où les coups de téléphone auraient pu être donnés. Ça fait au minimum vingt cabines téléphoniques, et si on compte une moyenne de cinq bistrots par village, ça fait cinquante autres points... On n'y arrivera jamais, redit-elle découragée.

Mary Lester tapa du plat de la main sur la table.

— On n'y arrivera jamais si on n'essaye pas. Sinon, il y a au moins une chance. Une toute petite chance je vous l'accorde, mais une chance. C'est mieux que rien du tout, non ? Comment s'appelle ce bistrot d'où sortait ce type qui a percuté la voiture de Lilian ?

— *Le Saloon*, pourquoi ?

— Une idée comme ça... Depuis combien de temps n'aviez-vous pas reçu de coup de téléphone de ce genre ?

— Une bonne semaine...

Mary répéta lentement :

— Une bonne semaine...

Elle hocha la tête :

— Ça donne à penser !

Claire Aubenard la regardait avec inquiétude.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci : depuis une semaine vos persécuteurs vous laissaient en paix. Hier mon ami Lilian a un accrochage avec un type qui sortait de ce fameux *Saloon*.

— Oui, Frank Gaudu.

— Parce qu'en plus vous le connaissez ?

— Oui, la famille Gaudu et en particulier Frankie, qui était un des cohéritiers des Forges. C'est celui qui a été le premier à vendre sa part d'héritage à Olivier, pensant lui jouer un bon tour car il était alors admis que cette propriété n'avait aucune valeur. Maintenant c'est lui

qui voudrait revenir sur la transaction !

— Voilà qui éclaire bien des choses ! s'exclama Mary. Gaudu, avec la complicité du garde champêtre, n'est pas inquiet pour l'accident qu'il a provoqué. Personne ne veut témoigner, sauf vous. Et tout d'un coup, comme par hasard, vous recevez un coup de téléphone de menaces après huit jours de calme. Ça ne vous inspire rien ?

— Vous voulez dire que c'est Gaudu...

— Qui téléphone ?

Mary termina la phrase restée en suspension.

— Ça paraît être dans le domaine du possible ! Je crois que je vais aller voir ça de plus près !

Claire Aubenard parut épouvantée :

— Vous voulez dire que...

— Je vais aller au *Saloon*, oui.

— Mais...

Claire Aubenard en restait sans voix. Mary s'en étonna :

— Mais quoi ? C'est interdit ?

Claire secoua la tête négativement.

— C'est mal fréquenté ?

Cette fois Claire secoua la tête de haut en bas, avec énergie.

— C'est un endroit public, dit Mary, j'y vais en plein jour, ils ne vont pas m'égorger tout de même. Qui est-ce qui tient ce bistrot ?

Claire Aubenard retrouva un filet de voix pour dire :

— Emmanuel Conomor, dit Manu. Un individu peu recommandable, si vous voulez mon avis.

Mary se dirigea vers la porte :

— Je suis pressée de faire sa connaissance.

Claire tenta de s'interposer :

— Mais...

Mary commanda :

— Restez ici, Claire, et si votre tourmenteur vous rappelle, n'oubliez pas d'activer le magnétophone.

Claire paraissait paralysée. Elle hocha la tête affirmativement sans mot dire.

Chapitre IX

Le bourg de Saint-Gwénécan somnolait paisiblement à l'ombre de son clocher. En cette fin de matinée quelques personnes vaquaient, le panier à la main, passant de l'épicerie à la boucherie et de la boucherie à la supérette qui présentait sur son trottoir un étal de fruits et légumes sous une banne de toile verte et blanche.

On avait l'impression que le temps s'écoulait au ralenti. Même la cloche égrenait les heures avec une lenteur impensable. Le choc sonore du marteau sur le bronze vibrait longuement, dong... on pensait que la machine s'était arrêtée, mais un autre coup lui succédait, dong... et un autre coup encore, dong... On pouvait croire, tant il prenait son temps, que lorsque le vieux mécanisme aurait fini de sonner les douze coups de midi, il serait presque treize heures.

Dans la rue, les gens n'allaient pas plus vite. Ils flânaient, prenant le temps d'échanger des nouvelles et de se livrer à d'interminables palabres.

Au *Saloon*, qui se trouvait à la sortie du bourg, c'était l'heure de l'apéritif.

Devant la terrasse déserte, quelques deux-roues stationnaient. Deux scooters, un vélomoteur avec, sur son porte-bagages, un cageot de bois déroulé tenu par deux sangles de caoutchouc taillées dans une vieille chambre à air, et trois ou quatre petites motos tout terrain maculées de boue.

Lorsqu'on entrait, on apercevait derrière le bar un costaud au regard dur et froid qui officiait sans hâte, servant les bières pression et les apéros à la demande. C'était un quadragénaire à la barbe de trois jours, au crâne dégarni mais qui gardait le peu de cheveux qui lui restaient assez longs pour être noués en catogan, retenus par un élastique.

Ses mains épaisses poussaient les chopes et on apercevait, entre le pouce et l'index, le bleu d'un tatouage qui allait se perdre dans la forêt de poils noirs qui couvrait ses avant-bras musculeux.

Ce n'était pas un tatouage artistique plein de couleurs comme ceux qu'on réalise maintenant dans des officines équipées de véritables salles d'opérations, mais un dessin grossier tel qu'en faisaient les artistes de la Légion étrangère dans les cachots de Biribi au bon temps des colonies. Une œuvre d'art probablement exécutée par un artiste

maladroit avec une aiguille désinfectée à la flamme d'un briquet et une teinture sortie d'un encrier dans quelque cellule de Fresnes ou de la Santé. On ne pouvait pas lire, mais ça devait probablement clamer « Mort aux vaches » ou quelque gracieuseté de ce genre.

Contre le pignon de pierres apparentes, il y avait un magnifique juke-box box carrossé comme une bagnole américaine des années soixante, dont les cuivres et les nickels luisaient sous des néons anémiques qui clignotaient avec des tressauts d'agonie.

Au bar, une demi-douzaine de jeunes gens juchés sur des tabourets discutaient avec des mines de conspirateurs. Plusieurs d'entre eux portaient des combinaisons de travail vertes bardées de fermetures Éclair en plastique, souillées de boue ou de matières peu ragoûtantes, qui exhalaient cette redoutable odeur de lisier de porc qu'on ne peut plus oublier quand on l'a eue une fois dans les narines. Il y avait là un flandrin long et maigre qui répondait au nom surprenant d'Algéco et qui buvait bière sur bière en fumant un tronçon de cigarette baveux, un petit trapu au front bas, au visage rechigné, qui tenait sa chope comme s'il craignait qu'on la lui arrache, et trois adolescents attardés de petite taille, à peine aussi hauts que le comptoir, juchés sur de rustiques tabourets de bois, sirotant ce qui ressemblait à des diabolos menthe.

Depuis le seuil, Mary avait l'impression de voir triple tant ils se ressemblaient : même grosse tête aux cheveux rasés, même bouche lippue s'ouvrant sur des dents pointues, même yeux étirés, presque bridés, au regard jaune et malveillant.

Elle détourna les yeux car ces regards fixes et ces gros yeux exorbités qui ne cillaient pas la mettaient mal à l'aise.

La salle, en L, était sombre, basse de plafond. De grosses poutres à peine équarries et noircies par la fumée l'assombrissaient encore. Les murs, de pierre noire jointoyée de blanc sale, abritaient des appliques qui éclairaient vaguement les aîtres d'une lueur rougeâtre. Sur le linteau d'une vaste cheminée sans feu, était accrochée une cible de paille dans laquelle deux hommes s'exerçaient à planter des fléchettes à grand renfort d'exclamations de joie ou de dépit.

D'une autre salle, qu'on apercevait par une porte double maintenue ouverte, on devinait le tapis vert d'une table de billard et on entendait l'entrechoquement de billes d'ivoire.

Lorsque Mary Lester avait poussé la porte à double battant de l'entrée, toutes les conversations s'étaient tues comme par enchantement.

Après une hésitation, elle se dirigea vers le bar.

— Un café s'il vous plaît.

Le barman la toisa froidement et laissa tomber :

— Y'en a pas !

Elle s'étonna :

— Vous n'avez pas de café ?

— Pas à c't'heure-ci.

Lui non plus n'avait pas cillé un seul instant. « Il a un regard de serpent », pensa Mary.

Quelques ricanements se firent entendre dans le groupe qui se tenait devant le bar. Mais il en fallait plus pour désarçonner Mary Lester.

— Alors une bière je vous prie.

Après une hésitation, de mauvais gré, le barbu prit une chope et laissa couler le liquide qui produisit une mousse abondante. Sans mot dire, il poussa la chope toute dégoulinante devant Mary en laissant tomber du coin des lèvres :

— Un cinquante !

On aurait dit Jean Yanne dans son meilleur rôle d'affreux.

Elle jeta une pièce de deux euros sur le bar.

— Gardez tout...

Elle prit la chope et se dirigea vers une table en ajoutant :

— Pour le service...

Quelques rires étouffés jaillirent du groupe, vite éteints par le regard noir du barman.

Elle posa sa chope sur une table dont le plateau de bois massif était constellé de cercles produits par les verres qui y avaient été posés et marqué par des brûlures de cigarettes.

Les chaises elles aussi étaient en bois massif, lourdes, inconfortables. Mary sortit un calepin de sa poche et se mit à écrire, surveillée par une douzaine de paires d'yeux qui semblaient se demander : « Qu'est-ce qu'elle vient fiche ici, celle-là ? »

Puis les conciliabules reprirent mais elle n'entendait rien. Les types se tenaient serrés les uns contre les autres comme un pack de rugby qui s'apprête à entrer en mêlée.

Elle avait repéré le téléphone dans une anfractuosité de la muraille, tout au bout du bar. D'où elle était, elle pouvait voir qui s'approchait de l'appareil, mais pour le moment personne ne l'avait utilisé.

La porte à double battant vigoureusement poussée laissa le passage à un nouveau venu. À sa dégainée, à sa vêtue de cow-boy de western spaghetti, Mary reconnut immédiatement ce Frank Gaudu avec qui Lilian avait eu maille à partir le jour de son arrivée.

Il allait lancer une plaisanterie, mais un clin d'œil impérieux du barman le retint. Il jeta un regard circulaire sur la salle et repéra Mary dans son coin d'ombre.

Alors, mettant ses pouces dans sa ceinture, il s'avança l'air avantageux :

— On a de la visite à ce qu'on dirait !

Elle leva les yeux de son calepin et considéra froidement le bellâtre sans mot dire.

Le cow-boy, s'adressant à l'assistance, commenta d'une voix forte :

— Pas baisante, hein !

Il toisa Mary d'un regard de maquignon puis il se posa à califourchon sur une chaise lui faisant face, les bras appuyés sur le dossier et jeta à l'adresse des consommateurs :

— Pas baisante, mais baisable !

— Juste le contraire de vous, cher monsieur.

Le cow-boy ricana :

— Et en plus on a de l'esprit !

— Là encore nous différons, constata-t-elle.

Il fit entendre de nouveau son rire niais et déplaisant, puis un peu déstabilisé, il proposa d'un ton mielleux :

— Je peux vous offrir quelque chose, mademoiselle ?

— Oui, dit-elle, un café... Mais il paraît qu'on n'en sert pas à cette heure-ci !

Le cow-boy se retourna et s'enquit sur un ton théâtral :

— Comment ça Manu, ta machine est en panne ?

— Non, dit le barman d'une voix éraillée, elle marche très bien !

— Alors, pourquoi qu't'as pas servi un café à cette charmante demoiselle ?

— Parce que j'en avais pas envie !

— C'est la meilleure des raisons, dit Mary. Remarquez, je ne regrette rien. Si son café est du niveau de sa bière...

Elle fit la grimace.

— Je n'ai jamais goûté de pisse d'âne, mais je suppose que ce qu'il y a dans ce verre doit s'en approcher de très près.

Un silence de catacombe suivit ses paroles. Mary vit les muscles puissants des mâchoires du barman se contracter ; il posa son torchon et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Elle ne vous plaît pas, ma bière ? demanda-t-il d'une voix dangereusement douce.

— J'en ai déjà goûté de meilleures, fit-elle en repoussant son verre d'un air dégoûté.

Le barman regarda ses murs, son plafond, sa cheminée surmontée d'un crâne de bœuf aux cornes avantageuses.

— La déco non plus sans doute...

Le regard de Mary examina les murs puis elle fit la moue :

— Je ne la reproduirais pas chez moi.

— Et peut-être que la compagnie vous déplaît aussi ?

Il montrait de la main la bande regroupée devant le bar, avec au premier plan trois gnomes grimaçants, et qui assistaient avec grand intérêt à cet échange verbal.

— Vue de loin elle est supportable.

Le barman quitta son bar, s'approcha de la table de Mary et gronda :

— Vous voulez dire qu'ils puent ?

Elle protesta vigoureusement :

— Sûrement pas ! Je pensais simplement que vos toilettes étaient bouchées.

Elle plissa le nez :

— Mais maintenant que vous le dites... C'est assez surprenant comme eau de toilette mais comme je n'ai pas besoin de les approcher...

— Moi c'est des clientes comme vous dont je n'ai pas besoin dans mon bar !

Il prit le verre de Mary et alla le verser dans sa plonge.

Elle protesta :

— Doucement, l'ami...

Il s'approcha, posa ses gros poings sur la table et la fixa dans les yeux. Leurs deux visages n'étaient pas à vingt centimètres l'un de l'autre.

— Quelque chose qui ne va pas ?

Elle ne recula pas d'un millimètre.

— Je crois avoir payé cette bière...

— Et alors, puisque vous la trouvez dégueulasse...

— Vous allez donc me rembourser ?

Le barman émit un bref hennissement qui pouvait passer pour un rire.

— Quoi ? Vous rembourser ?

Il n'en croyait pas ses oreilles. Puis il abandonna soudain le « vous » pour le « tu » et gronda :

— Tu te crois où connasse ? Tu vas gicler d'ici ou je te sors par la peau du cul !

— Je voudrais bien voir ça, dit Mary en plantant ses coudes dans la table, dans l'attitude de quelqu'un qui n'entend pas céder un pouce de terrain.

Le barman retourna derrière son bar et ordonna :

— Frankie, fous-moi cette salope dehors !

Le cow-boy descendit de son tabouret de bar en roulant les mécaniques.

— T'as entendu, mignonne, dégage !

Il la prit par le bras et la fit se lever.

— Allez, ouste !

Elle le repoussa :

— Vous me faites mal !

Il lui lâcha le bras et la guida à petites tapes dans le dos en direction de la porte :

— Du balai... du balai...

Elle se retourna et le repoussa :

— Bas les pattes, gros naze !

Des rires éclatèrent dans le groupe agglutiné au bar. La clientèle semblait trouver l'intermède plaisant Frankie en conçut de l'humeur et il leva une main menaçante :

— Casse-toi ou je t'en colle une !

Mary comprit qu'il ne fallait pas aller trop loin, que cet abruti était tout à fait capable de la mettre en pièces. Cependant, Fortin lui avait

appris un tour à sa façon et elle ne l'avait jamais essayé qu'à la salle d'entraînement. N'était-ce pas le moment de passer aux travaux pratiques ?

Le grand lui avait dit : « Si quelqu'un veut te retourner une baffe, tu prends le bras qui frappe, tu le tires un peu sur le côté pour déséquilibrer l'agresseur et, de l'autre main, tu appuies sur l'articulation de l'épaule... ».

Après tout, ne serait-ce que pour lui avoir gâché sa semaine de navigation, ce Frankie méritait une leçon.

Elle lui tira la langue comme une gamine mal élevée et, aussitôt, la baffe partit. Elle esquiva d'un retrait de tête comme Fortin le lui avait fait répéter maintes fois à la salle de gym, prit le poignet du cow-boy de la main gauche et appuya sur l'articulation de l'épaule de la droite, ce qui ne lui demanda qu'un minimum d'effort. Frankie était de dos par rapport au bar, et le tout s'était passé si vite que les buveurs ne virent rien d'anormal, sauf que la baffe destinée à Mary ne claqua pas comme ils l'auraient espéré. À la place, il y eut un craquement et Frankie parut pétrifié. Son bras droit retomba inerte le long de son corps tandis qu'il regardait Mary d'un air incrédule. Il était soudain devenu tout pâle, de la sueur perlait sur son front, et tomba à genoux tandis que sa bouche s'ouvrait et se fermait spasmodiquement comme celle d'un poisson tiré au sec qui cherche de l'eau.

— La vache, souffla-t-il d'une voix d'agonie, elle m'a pété le bras !

Le temps parut s'arrêter ; visiblement, les copains de Frankie n'y croyaient pas tant le geste de défense de Mary avait paru anodin, tant cela s'était passé vite aussi.

— Moi ? Mais je ne t'ai pas touché, bout d'homme, dit-elle à l'adresse du blessé.

Elle se retourna vers le bar et s'adressa au patron :

— C'est ça votre videur ? Un type qui se fait mal en frappant une pauvre jeune fille sans défense ?

Elle sortit son téléphone portable et forma un numéro.

— Mais qu'est-ce qu'elle fout cette salope ? hurla le patron la bave aux lèvres.

— J'appelle les secours, pardi ! Les pompiers, le SAMU, il faut que cette pauvre victime puisse être soignée d'urgence !

— Nom de Dieu ! rugit le mal rasé, en se précipitant.

Il arracha l'appareil des mains de Mary et le projeta violemment contre le mur où... il explosa !

— C'est une habitude dans ce pays ? eut-elle le temps de demander.

Elle n'obtint pas de réponse, le barbu l'avait projetée contre le juke-box qui se mit en marche, diffusant une square dance tonitruante. C'était vraiment le western !

Elle sentit la tension monter et jugea opportun de prendre la tangente. Elle s'adossa à la double porte avec l'intention de sortir aussi dignement que possible, mais surtout très rapidement. Une chope de bière lancée avec vigueur vint s'écraser à quelques centimètres de sa tête, sonnant la retraite.

Avec un bel ensemble, la meute se rua alors sur elle. Mary, adossée à la porte à double battant, la repoussa pour sortir, mais une force contraire à laquelle elle ne put résister la propulsa à l'intérieur dans les bras de ses assaillants.

Elle ferma les yeux et tomba à terre. Un instant elle eut l'impression que Fortin et Gertrude Le Quintrec arrivaient à la rescousse, mais lorsqu'elle ouvrit les yeux elle comprit ce que Napoléon avait ressenti à Waterloo lorsqu'il espérait Grouchy.

Ce n'était pourtant pas Blucher, c'était Lilian.

— Manquait plus que lui ! grommela-t-elle en se tortillant à terre pour tenter d'échapper à la grêle de coups qui lui tombaient dessus. Deux corps vinrent s'écraser sur elle, le second étant celui d'Olivier Lanveaux.

La mêlée devint générale, les coups pleuvaient, généreusement distribués mais avec plus de rage que de précision.

— C'est la fin, se dit-elle, on va se faire massacrer !

Contre ces vigoureux gars de la campagne habitués aux rixes de fin de bals, ils ne faisaient pas le poids. Lilian et Olivier maintenus à terre étaient sur le point de recevoir la correction de leur vie. Mary voyait dans leurs yeux affolés qu'ils venaient d'un monde où de tels déferlements de violence n'avaient pas cours. En plus, la puanteur était terrible.

Heureusement, les assaillants étaient si nombreux que leurs coups se neutralisaient. Soudain, au milieu du chaos, Mary sentit que quelque chose de bizarre se passait : les assaillants paraissaient s'envoler les uns après les autres.

Elle se dit : « Ma pauvre fille, cette fois tu es sérieusement touchée ! »

Elle ouvrit les yeux et vit d'abord deux croquenots boueux, puis deux jambes énormes couvertes d'un vieux pantalon d'infanterie kaki. En regardant plus haut, elle s'aperçut que tout ça appartenait à une

espèce de gros type au visage inexpressif qui prenait les gars empilés les uns sur les autres par la peau du dos et qui les expédiait trois mètres derrière lui avec autant de facilité que s'il s'était agi de lapereaux de trois semaines.

Maintenant il ne restait plus à terre que Lilian, Olivier Lanveaux et elle. Le monstre prit chacun des hommes au col et les remit debout sans effort apparent, puis ce fut le tour de Mary qui eut l'impression d'être arrachée du sol par un palan hydraulique.

Derrière le bar, le patron tenait une batte de baseball à la main. Visiblement il brûlait de s'en servir et si ce gros type n'était pas intervenu, ça aurait fait du vilain. Pour Mary Lester et ses copains, s'entend.

La musique de square dance se poursuivait allègrement, couvrant de son tintamarre les geignements et les reniflements. Le nommé Algeco, accoté au bar, tenait une main pleine de sang contre son nez et roulait des yeux blancs.

Comme elle ne soupçonnait pas Lilian et encore moins Olivier Lanveaux d'avoir cogné un de leurs assaillants, elle en conclut qu'il avait pris un ramponneau au cœur de la mêlée, à moins que ce ne fut le gros mec qui l'ait éjecté un peu trop sèchement.

En un rien de temps, celui-ci avait totalement repris la situation en main. Il braqua un index gros comme une andouillette vers le barman en le regardant dans les yeux. L'autre dut comprendre le message. La batte de baseball disparut comme par enchantement.

Puis, montrant le juke-box et toujours sans dire un mot, il fit signe au barman de couper le son. Le barman, la tronche renfrognée obtempéra sans moufter. Il s'approcha du juke-box et arracha la prise de courant d'un geste brusque. Aussitôt, un silence assourdissant tomba sur l'assemblée.

« Ce qui s'appelle se faire obéir au doigt et à l'œil, pensa Mary admirative. Quel charisme ! »

— Eh bien, dit le colosse d'une voix placide, si on m'expliquait un peu ce qui se passe ici ?

Chapitre X

— C'est cette gonzesse, Lulu, glapit le barman en montrant Mary d'un doigt vengeur. On était peinards à prendre l'apéro, et elle est venue foutre le bordel !

Il regarda ses clients qui faisaient profil bas et les prit à témoin :

— Pas vrai les gars ?

Une rumeur d'approbation sortit du groupe.

Assis sur une chaise, le cow-boy geignait piteusement. Le nommé Lulu s'approcha de lui et demanda avec une fausse sollicitude :

— Eh bien qu'est-ce qui t'arrive, mon pauvre Frankie ?

— Elle m'a pété le bras ! dit Frankie d'une voix blanche.

La tête du gros clamait qu'il n'en croyait pas ses oreilles. Il regarda Mary Lester qui essayait de remettre de l'ordre dans ses vêtements, et qui n'avait pas l'air bien redoutable.

— La petite, là ? J'y crois pas ! Tu me charries, Frankie !

— J'te jure, Lulu, elle m'a fait un de ces coups en vache !

Toute superbe envolée, le cow-boy d'opérette tenta une nouvelle fois de prendre ses copains à témoin :

— Pas vrai les gars ?

Les gars en question se tenaient contre le bar, visiblement pas très fiers. On sentait qu'ils auraient fortement souhaité être ailleurs.

Au premier plan, il y avait maintenant trois gnomes au visage hargneux qui ricanaient sournoisement.

« C'est pas possible ! » se dit Mary. Elle se palpa prudemment la tête, craignant d'avoir été touchée plus sérieusement qu'elle le pensait. Un tout seul c'était déjà moche, à trois, c'était un cauchemar.

Personne ne répondit, chacun semblait regarder attentivement le bout de ses bottes. Le cow-boy s'énerva :

— Mais dites-lui, merde !

Nouveau silence pesant.

Le gros type regarda le bras inerte, le prit, et le fit bouger après l'avoir palpé. Le cow-boy laissa échapper un gémissement d'agonie.

— Tu m'fais mal !

— Pff, fit Lulu, t'as rien de cassé ! Arrête de faire ta chochette.

Il toucha précautionneusement l'épaule du cow-boy de son doigt épais, ce qui arracha un geignement de douleur au blessé, qui répéta hargneusement :

— Tu m'fais mal, merde !

— Quelle gonzesse ! cracha Lulu avec mépris. Puisque je te dis que tu n'as rien de cassé !

— T'en sais quelque chose, toi ? T'es pas médecin ! Je souffre l'martyre !

Le gros homme le singea, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles :

— L'martyre !

Il secoua la tête avec commisération :

— Voilà que tu parles comme un curé ! T'es trop douillet, mon pauvre Frankie.

Indigné de s'entendre traiter de la sorte, Frankie glapit :

— Douillet, moi ? J'Voudrais t'y voir !

Le gros eut une moue de mépris et en remit une couche :

— J'croisais qu't'étais un dur de dur, mais t'es pas mieux qu'une gonzesse.

Frankie répéta rageusement :

— J'voudrais t'y voir !

Lulu s'esclaffa :

— Parce que tu crois que j'aurais laissé une pisseuse qui pèse cinquante kilos toute mouillée me mettre dans cet état ? Tu rigoles ou quoi ?

Visiblement le cow-boy n'éprouvait pas la moindre envie de rigoler. Le gros voulut reprendre le bras qui pendait, mais Frankie l'en empêcha de sa main valide, et cracha hargneusement :

— Lâche-moi !

Lulu haussa les épaules.

— On dirait que c'est déboîté, dit-il. Comment qu'tu t'es débrouillé ?

Il le regarda sous le nez :

— T'as pourtant pas l'air plus bourré que d'habitude ?

De grosses gouttes de sueur coulaient sur le visage blême du cow-boy. Vexé d'être ainsi rabaisé devant Mary et ses compagnons, il

gronda :

— Ta gueule, Lulu !

De sa main valide, il montra Mary.

— C'est elle...

— Elle t'a sauté dessus ? ironisa Lulu.

— Mais non !

En désespoir de cause, le cow-boy s'adressa au patron qui se tenait tête basse derrière son bar, braquant un regard plus noir que noir sur Mary Lester.

In petto, elle ironisa: « Ça y est, ma vieille, tu t'es fait un nouveau copain ! »

— Dis-y, Manu !

Le patron prit un torchon douteux et le passa machinalement sur le bar en grommelant :

— Y'a rien à ajouter! Elle a foutu le bordel, point barre !

Point barre ! Encore un qui devait trop regarder les feuilletons télévisés car il n'avait pas une tête à bidouiller les ordinateurs pour user ainsi du vocabulaire informatique.

Lulu revint vers Mary :

— Peut-être pourrez-vous m'expliquer les raisons de cette agitation, mademoiselle.

Si ce n'était pas un euphémisme... Elle répondit, très à l'aise :

— Certainement, monsieur ! D'abord je voudrais vous remercier de nous avoir tirés des griffes de ces voyous. Ils nous auraient bien tués !

Le gros eut de la main, un geste lénifiant qui signifiait : « N'exagérons rien ! » et Mary lui répondit d'un hochement de tête qui affirmait qu'elle n'exagérait nullement. Puis, après cet échange muet, elle déclara :

— Voilà, je suis entrée pour boire un café, et ce monsieur - elle montrait le barman de la main - n'a pas voulu me servir.

— Pourquoi?

— J'ai d'abord cru que son percolateur était en panne, mais il a dit à ce monsieur - elle montrait maintenant Frankie du doigt - que c'était parce qu'il n'en avait pas envie.

Le gros répéta en regardant le barman :

— Il n'en avait pas envie...

Mary confirma :

— C'est cela.

Lulu toisa le barman d'un air soupçonneux :

— Vrai, Manu ?

Le barman hocha la tête affirmativement. Le gros bonhomme, qui, décidément, paraissait très économe de ses mots lâcha :

— Pourquoi ?

— J'ai senti qu'elle allait foutre la zone...

— T'as senti ça, toi ?

Le barman hocha la tête avec conviction :

— C'est toujours pareil avec les gonzesses, et celle-là, j'la sentais pas !

— Quel flair ! admira Mary. Il a senti, il n'a pas senti... Faudrait savoir !

Le garde champêtre ignora la réflexion :

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai commandé une bière, puisque, apparemment, ça posait moins de problèmes.

— Et cette fois vous avez été servie ?

Mary hocha la tête affirmativement :

— Oui, mais de mauvaise grâce. J'ai payé, et je suis allée m'asseoir là - elle montra la table à laquelle elle s'était installée et qui avait perdu deux pieds dans la bagarre - et j'ai pris quelques notes.

— Des notes pourquoi ?

— Je trouvais l'endroit pittoresque.

Lulu hocha la tête et répéta incrédule :

— Pittoresque...

— C'est ça, pittoresque, avec ce crâne de bœuf au-dessus de la cheminée, cette faune...

Elle montrait de la main les garçons de ferme penauds qui baissaient la tête.

— À ce moment, poursuivit Mary, ce monsieur est entré - elle remontra Frankie, toujours aussi piteux, le bras pendant sur sa chaise - et il m'a fait quelques réflexions désobligeantes.

— De quel genre ?

— Il me trouvait « baisable », ce sont ses paroles, alors il voulait m'offrir un verre. Je suppose que c'est la manière locale d'aborder les femmes ?

— Humph! fit Lulu.

Mary poursuivit :

— Je lui ai fait remarquer qu'on ne servait pas de café et que la bière était imbuvable, alors que je n'en voulais certainement pas une autre et que, par ailleurs, s'il me trouvait « baisable », je ne pouvais pas en dire autant en ce qui le concernait. Ce monsieur - elle remontra le patron - qui paraît être le tenancier de l'établissement a dû se sentir vexé. Il est venu prendre mon verre et l'a vidé dans la plonge. Je lui ai fait remarquer que ce verre était payé et que je ne l'avais pas terminé. Je lui ai donc demandé de me rembourser le prix de cette consommation. Alors il s'est fâché, il m'a traitée de salope, de connoise et de je ne sais plus quoi encore, et puis il a ordonné à ce monsieur - elle montrait de nouveau Frankie - de me mettre à la porte. Comme je n'étais pas d'accord, ce dernier a voulu employer la manière forte. Mal lui en a pris car, en voulant me donner une gifle, il a dû faire un faux mouvement et il s'est fait mal au bras.

Le cow-boy protesta :

— Que dalle, elle m'a frappé !

Mary croisa les bras, indignée :

— Ce culot ! Avec quoi vous aurais-je frappé ? Je vous signale que la batte de baseball, c'est le monsieur derrière le bar qui la détient !

Elle planta ses yeux candides dans les yeux de vieil éléphant du gros type :

— Regardez-moi! Comment voulez-vous qu'une pauvre fille comme moi casse un bras, à mains nues, à un tel costaud !

Le regard de Lulu courait alternativement du cow- boy à Mary Lester, se demandant si c'était du lard ou du cochon.

— Et ensuite ? demanda-t-il d'une voix lente.

— Ensuite, comme il paraissait souffrir terriblement, j'ai voulu appeler les secours, les pompiers, le SAMU, je ne sais pas, moi... La gendarmerie m'aurait sûrement renseignée.

Du doigt, elle montra le patron qui, en entendant le mot « gendarmerie » avait blêmi et qui serrait compulsivement ses gros poings :

— Ça ne lui a pas plu à lui, là... Il s'est précipité sur moi, a pris mon téléphone et l'a fracassé contre le mur, là !

Elle se déplaça et vint ramasser les débris de l'appareil qui jonchaient le sol et les montra :

— Il y a peu de chances qu'on puisse le réparer.

Lulu regarda les débris qu'elle tenait à la main et l'approuva en branlant du chef d'un air chagrin :

— Peu d'chances en effet

Puis il revint au barman qui baissait la tête :

— C est vrai tout ça, Manu ?

L'autre haussa les épaules sans répondre. Visiblement l'évolution de la situation lui échappait et il ne comprenait pas quand ni comment une affaire aussi simple avait dérapé.

— Après, dit Mary en montrant de la main la fine équipe regroupée près du bar, toute cette bande-là m'a sauté dessus ! J'ai pris peur et j'ai voulu me sauver, mais comme je poussais la porte, ces deux messieurs entraient...

Elle montrait Lilian et Olivier qui contemplaient la scène, avachis sur deux chaises qui tenaient encore à peu près sur leurs pieds, l'air complètement ahuris.

— Ce qui fait que j'ai été balancée à l'intérieur et que je suis tombée, le souffle coupé par le choc. Après je ne me souviens plus de rien. Heureusement que vous êtes arrivé !

— C'est comme ça que ça s'est passé? demanda d'un air menaçant Lulu au groupe qui n'en menait pas large.

Il en sortit une rumeur qui pouvait être interprétée de diverses manières.

— Bien, dit le gros en sortant un calepin. Je vous connais tous; si vous foutez encore la zone dans ce bistrot, vous allez apprendre comment je m'appelle !

Il les fixa d'un regard terrible :

— Vous avez entendu ? À la prochaine bagarre... Je ne vous aurai pas pris en traître. Maintenant, emmenez votre copain chez le rebouteux et dégagez !

Il rajouta une recommandation à l'intention des gnomes ricanants :

— Et vous les frangins, n'allez pas planter vos couteaux dans les pneus des voitures de ces messieurs- dames en sortant. Sans quoi vous aurez affaire à moi !

Cette recommandation n'empêcha pas les nabots de tirer la langue et de faire des grimaces abominables à l'adresse de Mary et de cracher

dans sa direction en sortant. Les autres ne se le firent pas répéter et disparurent, penauds. Le nommé Algéco et le petit râblé au front bas soutenaient le cow-boy qui marmonnait d'effroyables menaces à l'intention de Mary.

Restèrent dans le bar le patron, Mary, Lilian, Olivier Lanveaux et le gros type qui les examina de son étrange regard trop fixe, qui paraissait passer à travers les gens.

Une pétarade de motos parvint de l'extérieur; le gros homme ouvrit la porte et constata :

— À la bonne heure, les petits sont partis sans faire d'autres conneries.

Mary demanda :

— Vous parlez des nains ?

— Ce ne sont pas des nains, mademoiselle, corrigea sévèrement le garde champêtre.

— En effet, dit Mary, ils ont plutôt des têtes de gnomes.

Lulu précisa sévèrement :

— On dit « des hommes de petite taille » !

Puis il revint vers Lilian et Olivier :

— Et vous messieurs, comment avez-vous été mêlés à cette histoire ?

— On se le demande bien ! dit Lilian. Je suis entré pour prendre un verre avec monsieur Lanveaux et aussitôt nous avons été assaillis par une bande d'énergumènes. Comme l'a dit mademoiselle, heureusement que vous êtes intervenu !

Le gros homme le regarda d'un air soupçonneux :

— C'est bien vous qui avez eu un accrochage avec Frankie hier ?

Il plissait les yeux d'un air malin. Vous ne seriez pas revenu pour régler vos comptes, par hasard ?

Lilian le considéra, éberlué :

— Quels comptes ?

Venant d'un milieu où les différents ne se réglaient pas à coups de poing dans des bagarres de chiffonniers, il ne pouvait pas comprendre qu'on lui soupçonne une démarche qui ne lui serait jamais venue à l'esprit.

— Pour ce qui concerne ma voiture, précisa-t-il, je suis assuré... et je ne me souciais pas de me retrouver face à un individu aussi violent

que ce Frankie ! Croyez bien que si j'avais su qu'il était là, je n'aurai jamais poussé cette porte !

Le gros considéra un moment Lilian, semblant peser le pour et le contre dans ce qu'il avait dit, puis il revint vers Mary :

— Estimez-vous avoir subi un préjudice ?

— Et comment ! s'exclama-t-elle. Mon téléphone est fichu, je n'ai pas bu la bière que j'avais payée, et je ne vous parle pas du *pretium doloris*...

— Du quoi ?

L'air ahuri qu'arbora le visage du garde champêtre en entendant ces deux mots ne pouvait être feint. Mary traduisit :

— Le prix de la douleur ! J'ai reçu tant de coups que je ne vais plus pouvoir bouger pendant trois jours !

— Ah... Et à combien l'estimez-vous, ce » *pretium machin* » ?

— Je ne sais pas. Je devrais passer une visite médicale, un scanner peut-être. J'aurai bien quinze jours d'arrêt de travail...

Derrière son bar elle voyait le patron se décomposer.

— Quelle est votre profession ? poursuivit Lulu.

— Auxiliaire de justice. ..

Son front se plissa douloureusement. Il ressemblait de plus en plus à un vieil éléphant, d'autant qu'il se balançait imperceptiblement d'avant en arrière comme s'il était en constante recherche d'équilibre.

— Ah... fit-il, et cette fois c'était un « ah... » embarrassé.

Il répéta à deux reprises : « Auxiliaire de justice... »

— Euh... Vous envisagez de porter plainte ?

— Évidemment ! On ne peut pas laisser faire des choses comme ça ! À mon avis une fermeture administrative de cet établissement s'impose !

Derrière son bar le patron semblait se liquéfier.

— Attendez, coassa-t-il.

— Attendre quoi ? demanda Mary, que vous ayez estropié quelqu'un avec votre batte de baseball ? Quoique votre enseigne laisse à penser, on n'est pas au Far-West ici, monsieur !

Elle revint au gros type :

— Au fait, vous êtes le shérif ?

— Le garde champêtre seulement, dit Lulu modestement.

— Garde champêtre ? Je ne savais pas que la fonction existait encore.

— En ville on appelle ça ; « policier municipal ».

— Vous êtes donc mandaté par la mairie pour maintenir l'ordre ?

— Tout à fait!

Il souleva le revers de sa veste d'uniforme et fit voir la plaque de cuivre qu'il avait déjà présentée à Lilian.

— Il y a souvent des bagarres ici ?

— Non, c'est un bar bien tenu.

— J'aime vous l'entendre dire, mais j'ai du mal à le croire, quand je vois la massue que le patron dissimule derrière son bar...

Le garde champêtre s'approcha du bar et tendit la main sans un mot. Le barman se pencha pour saisir quelque chose et, avec un mouvement d'humeur que le regard du garde champêtre réprima immédiatement, tendit la batte de baseball.

Scène absolument muette mais si explicite qu'elle ne nécessitait pas de commentaires.

— À la bonne heure ! approuva Mary. Je suis pour le désarmement.

Quelques tics tordirent la bouche du garde champêtre. Quelque chose de difficile à exprimer, probablement.

— Alors, peut-être pourriez-vous reconsidérer...

Il s'arrêta et, comme il ne redémarrait pas, Mary risqua :

— Reconsidérer mon dépôt de plainte ?

Lulu hochai la tête lentement.

Elle parut réfléchir et laissa tomber :

— Faut voir... On peut tout envisager. Après tout, si ce monsieur - elle montrait Conomor - me propose une solution amiable satisfaisante, pourquoi pas ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Une compensation financière, par exemple, pour le préjudice subi...

Lulu se précipita dans l'ouverture:

— Combien ?

— Dites donc, admira Mary, on peut dire que vous allez droit au but, vous !

Le gros bredouilla :

— À quoi bon perdre son temps...

— Vous avez raison, ni vous ni moi n'avons de temps à perdre. Alors, il y a mon téléphone qui est démoli, ma bière partie à l'évier, et le *pretium doloris*... Le téléphone vaut dans les deux cents euros, la bière deux euros, quant au *pretium doloris*...

Elle fit la grimace :

— Je souffre beaucoup.

Puis elle fit un clin d'œil à Lilian et Olivier:

— Pas vous, messieurs ?

— Oh là là! fit Lilian d'une voix lamentable. Je crois bien qu'il vaudrait mieux prévenir la gendarmerie et aller aux urgences. Ensuite les tribunaux statueront.

Visiblement cette éventualité ne faisait pas l'affaire du gros, et encore moins celle du barman.

— Vous ne pourriez pas être plus accommodants ?

— On pourrait, dit Olivier en grimaçant à son tour, on pourrait...

Il ne finit pas sa phrase alors le gros homme revint vers Mary:

— Supposons, je dis bien supposons...

— Supposons donc...

— Si ce monsieur - il montrait le barman - vous verse le prix du téléphone plus disons cent euros pour le « *pretium*... » le « *pretium* machin... ».

— Le *pretium doloris* ?

— C'est cela...

Elle fit la moue:

— Cent euros de *pretium doloris* ? Ce n'est pas cher payé pour ce que nous avons enduré ! Cependant...

Elle ferma les yeux comme pour réfléchir, les rouvrit :

— Cependant vu l'engorgement des tribunaux, est-il raisonnable d'ajouter à l'encombrement de la justice quand on peut s'arranger autrement ?

Elle se tourna vers Lanveaux et Lilian :

— Je le demande, messieurs ! Comme je vous l'ai dit, je suis de la partie, je sais de quoi je parle. Peut-être est-il inutile de compliquer les choses ?

Elle paraissait hésiter sur la décision à prendre.

Le barman retrouvait peu à peu des couleurs mais on le sentait méfiant. Visiblement, il attendait la suite. Quant au gros, il parut soulagé. Il s'adressa à Lilian et à Lanveaux :

— Qu'en dites-vous ?

— Je ne peux pas faire moins que mademoiselle, dit Lilian en s'inclinant galamment en direction de Mary, ce qui lui arracha une grimace.

— Mes côtes, expliqua-t-il. J'espère qu'elles ne sont pas cassées !

— Mais non, mais non, fit benoîtement le garde champêtre.

Lilian lui glissa un regard en biais et ajouta :

— Cependant ce type qui vient de sortir soutenu par ses amis, non content d'avoir défoncé ma voiture hier, a également pulvérisé mon téléphone. Qui me dédommagera si je n'ai pas recours à la justice ?

— Je me charge personnellement de vous obtenir le même dédommagement que cette dame, dit le gros avec solennité. Ces messieurs n'ont évidemment pas une telle somme sous la main, mais je m'en porte garant, ils me la confieront et je veillerai à ce que vous la receviez dès demain.

— Dans ce cas... dit Lilian en se levant.

Olivier Lanveaux se leva à son tour :

— Et moi ? On m'oublie ?

— Vous aussi vous avez perdu votre téléphone ? demanda Lulu d'une voix suave.

— Non, mais...

Le naturel revint au galop chez le garde champêtre. Dans le fond, ce type était un sanguin qui étouffait d'avoir trop sacrifié à la diplomatie. Sa nature déferla avec l'impétuosité d'un tsunami. Il rugit :

— Non mais quoi ? Foutez-moi le camp ! nom de Dieu !

Et, comme s'il craignait de n'être pas compris il ajouta, féroce :

— Dégagez !

Si on avait pris sa tension à cet instant, il aurait certainement été en bonne position pour figurer dans le livre des records. Quant à son teint, il était passé du vermillon au violâtre.

Il inspira et expira profondément à trois reprises, ce qui parut dégonfler sa colère.

En s'efforçant de radoucir sa voix, l'index brandi dans sa direction, il

dit à Mary en étrécissant la fente de ses yeux d'un air entendu :

— Je sais où vous trouver...

Phrase à double sens, qui pouvait contenir une part de menaces. Sous son aspect pachydermique, ce lourdaud était plus futé que tous ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'alors dans ce fichu patelin.

Chapitre XI

Mary et ses compagnons choisirent d'opérer une retraite prudente, pas fâchés de quitter *Le Saloon* sinon avec les honneurs de la guerre, du moins à peu près en état de marcher.

Ancré sur les poteaux qui lui servaient de jambes, paraissant aussi inébranlable qu'un menhir, le garde champêtre ne les lâchait pas de l'œil. On avait vu de quoi était capable cette masse humaine lorsqu'elle se mettait en branle, il valait peut être mieux ne pas lui donner une nouvelle occasion de faire valoir ses talents de « pacificateur ».

Lilian, penaud, courbatu mais heureux de s'en tirer sans plus de dommages, remonta dans la Golf de Lanveaux. Celui-ci (qui n'était pas en meilleur état que lui) se mit au volant avec difficulté. Mary les suivit dans sa Twingo sans faire de commentaires.

Le gros homme ne quitta pas les deux voitures du regard avant qu'elles eussent disparu derrière une très vieille église assise sur un tertre herbeux planté d'arbres de haute futaie à l'orée du village. Ces géants avaient poussé entre de très vieilles tombes dont les stèles, soulevées par les grosses racines qui couraient à fleur de sol, gisaient ébréchées, verdâtres et de guingois, dans la désolation, oubliées des vivants.

Le village s'arrêtait là. Ensuite la route serpentait à travers les champs où paissaient paisiblement des vaches noires et blanches aux mamelles distendues. Sur les talus, quelques ajoncs qui s'étaient trompés de saison fleurissaient encore et des maisons de grand-mères, en d'autres temps vouées à la ronce et à l'ortie, renaissaient par la grâce du tourisme.

Leurs portes basses à petits carreaux portaient des pancartes : « gîte à louer », « chambres d'hôtes », « B and B » (à usage des Anglais) ou « Zimmer » pour que les germanisants s'y retrouvent...

Des potées de géranium s'accrochaient aux murs en pierres plates du pays soigneusement jointoyées.

Ici on attendait le voyageur de pied ferme.

Les voitures s'engagèrent sous la voûte des hêtres qui bordaient l'allée menant au motel. Le bruit des moteurs fit sortir de chez elle madame Aubenard qui se précipita, le visage tout chiffonné d'angoisse.

— Mon Dieu, vous voilà ! dit-elle en joignant ses mains sur sa poitrine.

« Manque plus que le chapelet et l'auréole pour qu'elle incarne Notre-Dame-des-Sept-Douleurs... » pensa irrévérencieusement Mary.

Descendue de sa voiture, elle essaya de plaisanter :

— Vous redoutiez donc tant que je parte sans payer ?

Mais la blague tomba à plat.

— J'ai eu si peur ! dit madame Aubenard d'une voix mourante.

Lilian sortit de la voiture d'Olivier Lanveaux aussi vite que le permettaient ses courbatures et prit Mary à parti :

— Es-tu folle ?

Elle croisa les bras et le toisa d'un air peu amène :

— Quelle mouche te pique ?

— Comment, quelle mouche me pique ?

Il en bafouillait d'indignation.

— Qu'est-ce que c'est que ce ton ? demanda-t-elle glaciale.

Lilian en perdit le souffle :

— Tu vas dans un... dans un...

Il n'en trouvait plus ses mots. Elle lui souffla fort calmement :

— Dans un boui-boui...

— C'est ça, dans un boui-boui où tu avais toutes les chances de te faire écharper...

— Je n'appelle pas ça une chance, fit-elle glaciale. Mais à qui la faute ?

Lilian en resta sans voix. Puis il finit par redire :

— La faute...

Alors elle répéta en articulant :

— À qui la faute si j'ai failli me faire écharper ? C'est vous qui m'avez repoussée dans le boui-boui juste au moment où je m'apprêtais à prendre congé.

Il répéta stupidement:

— À prendre congé ? Tu prenais congé ?

Il rit nerveusement en regardant alternativement madame Aubenard et Olivier Lanveaux.

— Elle prenait congé ! J'ignorais qu'on prenait congé dans ce genre d'établissement !

— Eh bien maintenant tu le sauras !

Lilian secoua la tête comme quelqu'un qui n'en croit pas ses oreilles :

— On lui balançait des chopes de bière à la tête et elle prenait congé !

Il se tourna vers Olivier Lanveaux qui ne pipait mot :

— Quant à nous, mon cher Olivier, nous sommes la cause du drame ! Nous volons au secours de Madame, et...

Il ne termina pas sa phrase, mais croisa les bras et rit lugubrement avec indignation :

— On ne s'attendait certes pas à recevoir la médaille de sauvetage, mais tout de même, je la trouve un peu saumâtre, celle-là !

Il ajouta, en secouant la tête :

— J'en rirais bien si ce n'était à pleurer !

Mary ne l'avait jamais vu aussi indigné. Elle prit le parti d'en rire :

— Ça va, mon beau chevalier ! dit-elle en le prenant par le cou. Arrête de dramatiser ! La médaille de sauvetage ? Pourquoi pas la Légion d'honneur tant que tu y es ? Enfin, l'intention était bonne, mais votre arrivée a été pour le moins inopportune. Pourquoi êtes-vous venus au *Saloon* !

Lilian n'avait pas encore évacué son émotion.

— Ça... Ça... Ça... bredouilla-t-il.

— C'est ma faute, dit madame Aubenard de sa voix rauque (une voix qui rappela soudain quelque chose à Mary, impression fugace, qu'elle ne put cerner), c'est moi qui leur ai dit que vous étiez là-bas.

— Et, poursuivit Olivier Lanveaux, comme cette boîte a une détestable réputation, nous avons couru vous récupérer.

— Et, malgré le danger, vous êtes venus à mon secours comme deux vaillants petits soldats. Ça, c'est gentil ! Vous méritez une récompense !

Elle prit une petite trousse dans la Twingo et en sortit des petits tubes verts.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Claire.

— De l'arnica, ma chère ! souverain contre les meurtrissures, hématomes et autres contusions. Ces braves garçons ne sont pas habitués aux bagarres de bistrot.

Claire Aubenard la regardait, effarée :

— Tandis que vous...

Elle n'acheva pas sa phrase et Mary fit la modeste :

— J'ai une petite expérience...

Elle ne précisa pas la nature de cette expérience. Gravement, elle distribua ses tubes aux deux hommes et prescrivit :

— Trois granules matin, midi et soir avant les repas. Avec ça, vous allez voir vos courbatures disparaître comme par enchantement. Demain vous pourrez recommencer.

Lilian se récria véhémentement :

— Ah, figure-toi que je n'en ai aucune envie !

Et Olivier Lanveaux l'approuva :

— Moi non plus!

Mary leva les mains ouvertes devant elle en signe de reddition :

— On est donc tous d'accord ! Mais dans ce diable de pays, j'ai comme l'impression qu'on peut s'attendre au pire.

Elle fit une grimace qui traduisait son impuissance et déclara :

— On verra bien! En attendant, j'ai faim ! Les émotions ça creuse.

Elle regarda Claire Aubenard :

— Sauriez-vous nous indiquer un lieu où l'on pourrait se sustenter sans courir le risque d'être égarés ?

Claire Aubenard ne put réprimer un mince sourire.

— Vous êtes incroyable !

— Vous trouvez ? Quand je vous dis que j'ai faim, vous pouvez pourtant me croire car je ne plaisante pas !

Claire Aubenard proposa :

— J'ai cuit un poulet au four avec un gratin de pommes de terre. Si le cœur vous en dit...

C'était vraiment l'heure de faire cette proposition à Mary qui avait l'estomac dans les talons.

— Un poulet ? Mais c'est tout ce qu'il me faut ! Et comment qu'il nous en dit, le cœur ! Et l'estomac bien plus encore !

Claire sourit plus largement, comme soulagée en ouvrant grand sa porte.

— Alors, entrez...

Il était près de quatorze heures lorsqu'ils se mirent à table. Le factotum demeurait invisible et on ne l'entendait plus marteler la pierre.

Mary se demanda où il était passé. Visiblement le bonhomme n'était pas très liant. Elle demanda d'un air détaché :

— Votre maçon a pris sa journée ?

— Joseph ? demanda Claire. Il va, il vient... Comme il est plutôt du matin, il est possible qu'il fasse la sieste à cette heure-ci.

Et Olivier ajouta :

— Il n'a pas tout à fait abandonné sa vie d'homme des bois. Parfois il disparaît pendant deux jours, puis il revient sans fournir d'explications.

Il eut un mouvement d'épaules :

— Après tout il est libre, n'est-ce pas ? Il nous donne de bons coups de main, on ne va pas, en plus, lui demander de pointer !

— Depuis le temps qu'il vit là, dit Mary, il doit connaître tout le monde.

— Je suppose, répondit Claire, mais comme il ne parle pas...

— Ça ne doit pas être commode pour communiquer, fit remarquer Lilian.

Claire dit avec un clin d'œil :

— Lorsqu'il veut se faire entendre il sait comment s'y prendre ! En revanche, s'il veut être muet, rien à faire. C'est un mur ! Vous avez vu comme il commande à son chien ? Rien que par sifflement entre ses dents il lui fait faire ce qu'il veut !

— C'est quoi ce chien ? demanda Mary.

— Pff... fit Lanveaux, il y a du griffon là-dedans, du korthal à poil dur aussi, du bouvier des Flandres probablement, plus quelques autres. C'est le plus bâtard de tous les bâtards... Mais il ne lâche pas son maître d'une semelle et si quelqu'un cherchait noise à Joseph, je crois bien qu'il le taillerait en pièces.

Mary se demanda qui serait assez fou pour chercher noise à un bonhomme d'aspect si inquiétant, qui semblait ne jamais se déplacer sans prendre sa canne-massue. Elle changea de sujet. Après tout, le bonhomme et son chien pouvaient bien faire ce qu'ils voulaient. Une chose était sûre, ce n'était pas Joseph, et pour cause, qui téléphonait à Claire Aubenard. Elle regarda la jeune femme :

— Pourquoi étiez-vous si alarmée lorsque je vous ai dit que j'allais

au *Saloon* ?

— Parce que c'est le point de chute de la famille Gaudu...

— Gaudu, n'est-ce pas ce type dont vous nous avez parlé, Olivier?

— Oui, c'est prétendument un cousin, dit Olivier d'un air dégoûté, comme s'il était mortifié de compter un tel individu dans sa parentèle.

— Son grand-père, poursuivit-il, était vaguement parent du mien, ce qui explique que nous ayons été cohéritiers ensemble.

— C'est lui qui vous en veut parce que vous avez repris *Les Forges* !

— Lui et toute la famille! Il faut vous dire que le chef de famille est la mère, une sorte de Ma Dalton dont personne à la ferme ne conteste l'autorité absolue.

— Et le père ?

— Il est mort depuis longtemps ! Il s'est noyé dans le lac où il braconait. On a raconté que sa femme l'aurait un peu aidé à passer par dessus le bord de la barque, mais elle n'a jamais été inquiétée officiellement. C'était un être faible, qui buvait... Vous connaissez son fils, c'est celui qui s'est fait mal en essayant de vous frapper.

Mary retint un mince sourire.

Claire s'alarma :

— Il a essayé de vous frapper ?

— Il a essayé, confirma Mary laconiquement.

— Mais pourquoi ?

— J'ai l'impression qu'il ne lui faut pas beaucoup de raisons pour cogner. Ce doit être son seul mode de communication.

Olivier Lanveaux émit une autre possibilité :

— Il devait être encore bourré...

— Pas impossible, acquiesça Mary.

Puis elle demanda :

— Vous m'avez dit qu'il avait des frères ?

— Oh là, oui ! Quatre frères et une sœur. Enfin je veux dire des demi-frères car Frankie est le seul qui soit de mon oncle, ils se ressemblaient assez. Les autres... Ils sont nés après que l'oncle ait disparu. Il y a une fille, Sophie, une beauté, mais qui est très retardée. À bientôt trente ans, elle joue toujours à la poupée; son père biologique doit être un de ces vagabonds qui traversent les bois à la belle saison; et puis les quatre frères, qui se ressemblent comme des gouttes d'eau.

— Les gnomes? demanda Mary.

Claire Aubenard reconnut :

— Ils ont tout du gnome, en effet. Ce qualificatif est très bien trouvé.

— Ils sont sûrement du même père ! remarqua Mary.

— Il est permis de le penser, mais comme il a omis d'aller les déclarer à la mairie, on ne le connaît pas.

— Ils portent le nom de la mère ?

— Pardon ?

Lanveaux qui n'avait pas saisi le sens de la question fronçait les sourcils.

— Je parlais de l'état civil.

— Ah oui ! Ils portent le nom de la mère, Legroin.

Mary leva les yeux au ciel. Jamais nom n'avait été mieux porté. « Ça ne s'invente pas ! », pensa-t-elle.

— De quoi vivent-ils ?

— Officiellement Frankie est ferrailleur.

— Ferrailleur ?

— Oui, si vous prenez la direction de Sainte-Geneviève, vous longerez une lande impénétrable qu'on appelle *la lande du Naous* et qui s'étend sur plusieurs dizaines d'hectares. Leur maison est bâtie au bord de cette route. Vous ne pourrez pas la manquer, il y a une vieille grille rouillée sur laquelle sont accrochées des dizaines de poupées de chiffon. C'est un endroit désolé et les tas de ferraille qui encombrent la cour ajoutent encore au lugubre des lieux. Je ne vous engage pas à vous arrêter pour photographier cette exposition morbide, les frères Legroin en ont fait une sorte d'industrie. Dès qu'une voiture s'arrête pour faire une photo, ils se précipitent et rançonnent les passagers.

Mary regarda Olivier, éberluée :

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? Qu'on trouve encore des coupeurs de route en centre Bretagne?

— Coupeurs de route est probablement un bien grand mot pour leurs petites rapines, mais c'est bien ainsi qu'ils procèdent.

— Personne ne s'est plaint ?

Lanveaux haussa les épaules.

— Le plus souvent ils se contentent de percevoir cinq ou dix euros. Qui va aller se plaindre pour cinq ou dix euros ? Surtout que les gens

qu'ils mettent à l'amende n'ont pas demandé la permission de photographier leur propriété.

— Et ceux qui refusent ce racket ?

— Ils voient leur voiture arrosée au lisier, et ça c'est beaucoup moins drôle que de donner dix euros, vous pouvez m'en croire !

Elle se souvint des effluves puissants émanant des combinaisons de travail des clients du *Saloon* et cette seule évocation lui fit plisser le nez.

— Je vous crois ! assura-t-elle.

— La gendarmerie est au courant ?

— Tout le monde est au courant ! C'est une famille de cas sociaux. Les frères Legroin n'ont jamais été alphabétisés. Quant à la sœur, n'en parlons pas, elle n'a pas cinq ans d'âge mental ! Il n'y a que Frankie qui sache à peu près lire et écrire.

— Incroyable ! s'exclama Mary. Au vingt-et-unième siècle...

— C'est pourtant ainsi ! Lorsqu'ils font une descente à la mairie pour réclamer leurs allocations - car ils ont des aides ! - il ne fait pas bon les faire attendre. La mère Legroin parle haut et fort et passe devant tout le monde en bousculant ceux qui se risquent à essayer de garder leur tour. Quant aux gnomes, comme vous les appelez, ils agressent les employés, pissent dans les plantes vertes, jouent avec les ordinateurs, les photocopieuses et ne s'en vont pas sans avoir fait plus de dégâts qu'un cyclone tropical. Les employés n'ont qu'une hâte: accéder au plus vite à leurs *desiderata* pour en être débarrassés au plus tôt.

— Et on les laisse faire !

— Le maire a bien porté plainte, mais ensuite ça a été pire. Ils ont commencé par tuer son chien, puis par casser les carreaux de sa maison à coups de lance-pierres pendant la nuit. Par la suite, sa voiture a été régulièrement vandalisée, sa femme injuriée dans la rue, ses enfants agressés à la sortie de l'école... Le pauvre homme en était au point où il n'osait plus faire les cinq cents mètres qui séparent son domicile de la mairie pour aller présider le conseil municipal. Il a même dû mettre ses enfants en pension à Saint-Brieuc car il avait peur qu'ils soient agressés.

— Par les Legroin ?

— Par les Legroin, bien sûr !

— Les gendarmes ne sont pas intervenus ?

Landeaux haussa les épaules :

— Les gendarmes les ont parfois bouclés mais je crois bien qu'ils

n'ont jamais réussi à avoir les quatre ensemble sous les verrous. Et celui ou ceux qui restent dehors se déchaînent tant que les autres ne sont pas libérés Autant vous dire que leur incarcération ne dure jamais bien longtemps. Et lorsqu'ils retrouvent la liberté, ils sont littéralement enragés. Ils vandalisent les équipements publics... Inutile d'essayer d'avoir des parterres ou des ronds-points fleuris comme ça se fait ailleurs, ils sont systématiquement saccagés par les frères Legroin !

— Personne ne peut donc en venir à bout ?

— Le seul être qu'ils craignent est Lulu, le garde champêtre.

— Je comprends maintenant pourquoi les gendarmes ne sont pas pressés d'intervenir sur les bords du lac, dit Mary. Mais... vous avez dit que ce soi-disant cousin était ferrailleur, et vous avez précisé : officiellement. Se livrerait-il à quelques trafics occultes ?

— Ce n'est un secret pour personne, dit Olivier Lanveaux, Frankie braconne.

Mary, qui s'était attendue à tout sauf à ça, répéta stupidement:

— Il braconne...

— Oui.

Lanveaux la regardait en souriant:

— Vous n'avez pas l'air de me croire.

— Ma foi, c'est à peine croyable ! On commence par les Dalton, on continue avec des coupeurs de routes et voilà Raboliot qui surgit. Avouez qu'on serait surpris à moins ! Et que braconne-t-il, ce cher cousin ? Il pose des collets pour attraper des lapins, afin de nourrir sa fratrie affamée ?

— Si ce n'était que ça ! Il lui faut plus gros : du cerf, du sanglier, du chevreuil...

— Mais ça ne s'attrape pas au collet, ces bêtes-là !

— Non, chère amie, ça se tire au fusil, la nuit.

— Ça doit faire un bruit d'enfer !

— Pas tant que ça. Il utilise des armes de guerre, équipées de lunettes de vision nocturne et de silencieux.

— Et ça lui rapporte ?

— Probablement plus que la ferraille et c'est une activité qui lui plaît mieux que le recyclage des métaux non ferreux.

Après un instant de silence - Mary digérait ces informations - elle demanda :

— Ils doivent avoir tous les gardes-chasse du coin sur le dos !

— Ça, les gardes se démènent, assura Olivier, mais le territoire est immense. Immense et très accidenté. Une demi-douzaine d'hommes sur des milliers d'hectares de forêts, de landes impénétrables, de tourbières et de marais, c'est bien peu.

— Ils ne sont pas plus nombreux que ça ?

— Non, et il y en a deux qui ont disparu.

— Deux garde-chasse ?

— Oui. Perdus corps et biens voici deux ans. Nous ne nous étions pas encore installés ici mais ça a fait causer dans le pays !

— Vous pensez...

— Je pense comme tout le monde, dit Olivier Lanveaux, ils ont fait une mauvaise rencontre la nuit dans les bois et ils sont enterrés dans quelque combe ou au fond d'une tourbière où personne n'ira les dénicher. Quant à leur voiture, elle a été retrouvée brûlée dans un quartier chaud de Saint-Brieuc.

— Et vous pensez que Frankie pourrait être mêlé à cette disparition ?

— Je n'en serais pas autrement étonné, mais ce n'est pas le tout de dire des choses comme ça, en l'air. Encore faudrait-il avoir des preuves. Ces types sont illettrés, in-intelligents au sens que nous donnons à ce mot, mais lorsqu'ils chassent en meute, ils sont redoutables. Parfaitement adaptés à leur terroir, ils connaissent les landes, les marais, les bois et le lac mieux que personne et ils ont des instincts de primitifs.

Mary pensait, incrédule, en se remémorant son périple australien : « En quelque sorte, ce sont des bushmen bretons. »

Olivier Lanveaux poursuivit :

— C'est pour cela que, lorsque Claire m'a dit que vous étiez allée au *Saloon*, j'ai craint le pire. C'est là que se réunit la fine fleur du braconnage de la région... Tous ces types qui nous sont tombés dessus - entre parenthèses, outre Frankie, il y avait trois des quatre frères Legroin - sont des commis d'élevage qui s'occupent des porcs ou des dindes le jour, et des cerfs et des bécasses la nuit.

Rétrospectivement Mary sentit une sueur froide lui couler le long de l'échine. Elle s'était posée dans un repaire de brigands et elle avait sorti un carnet pour prendre des notes. Pas étonnant que le taulier ait fait la gueule, comme aurait dit Fortin, c'était vraiment de la provocation.

— Bah, fit-elle avec désinvolture, on s'en est bien tirés, non ?

Un ange passa en se bouchant les oreilles et Lilian regarda Mary, outré par cette inconscience. Son regard revint vers Olivier et Claire en silence, semblant dire : « Excusez-la, je ne sais vraiment pas ce qu'elle a aujourd'hui... ».

Mary rompit le silence et l'ange s'envola.

— Votre poulet est délicieux, chère Claire, dit-elle sur un ton très mondain.

Si Lilian paraissait avoir perdu l'appétit, il n'en était pas de même pour Olivier Lanveaux qui avait débouché une bouteille de Bordeaux pour se redonner du cœur au ventre.

— Finalement, dit-il en terminant son troisième verre de vin, finalement on s'est éclatés !

Le vin lui faisait voir la vie en rose. Il s'adressa à sa compagne :

— Ah, cette scène, ma chère Claire...

Ses mains voletaient, s'agitaient dans l'espace comme s'il était en train de cadrer ses visions.

— Une bagarre digne de John Ford ! Pas moins... Avec Lulu dans le rôle de John Wayne.

— Et cette conversation entre Lulu le garde champêtre et Mary... Savoureuse, ma chère, tout simplement savoureuse ! J'aurais dû prendre des notes !

Claire Aubenard se fâcha :

— Et pendant ce temps-là, moi je me faisais un sang d'encre !

Elle regarda Mary, s'adressant à elle sous le coup de la colère :

— Franchement, vous êtes complètement inconséquente !

Mary savait quand il convient de filer doux :

— Excusez-moi ma chère Claire, dit-elle avec contrition. Tout ce qui est arrivé est de ma faute. Bien entendu si j'avais su ce qu'Olivier vient de raconter, je ne serais jamais allée me jeter dans la gueule du loup.

Lilian intervint dans la conversation :

— Oh, ça ce n'est pas sûr !

Mary essaya de lui décocher un coup de pied sous la table, mais elle tapa dans le vide. Elle revint à Claire Aubenard :

— J'ai oublié de vous le demander, avez-vous eu un coup de téléphone en mon absence ?

Claire fit non de la tête.

— Ça confirme donc ce que je pensais : c'est bien du *Saloon* que proviennent ces coup de fil !

Mary se leva de table.

— On progresse mes enfants, on progresse.

Elle rassembla les os laissés sur les assiettes et dit à Claire :

— Je vais vous aider à desservir.

Chapitre XII

Lorsque Mary et Lilian se retrouvèrent dans leur petit appartement, Lilian se laissa tomber dans le canapé avec un gros soupir :

— Pff... Quelle journée !

Mary se planta devant lui, les poings aux hanches :

— Plains-toi, tu as eu tout le temps de visiter ton fichu chantier en long, en large et en travers !

Lilian, pensant qu'il allait subir un nouvel assaut de mauvaise humeur, s'empessa d'assurer :

— Bon, bon... demain, à la première heure, on décolle. Là, tu es contente ?

Mary le considéra froidement :

— Non !

Lilian, décontenancé, bredouilla :

— Comment ?

Elle répéta avec force :

— Non, je ne suis pas contente, non je ne pars plus !

Cette fois il perdait pied. Il continua de bredouiller :

— Mais je croyais...

— Tu croyais que je brûlais d'aller naviguer et tu avais raison. Mais ça, c'était hier.

— Qu'est-ce que ça change ? On aura perdu un jour, c'est tout !

— C'est tout, ironisa-t-elle, c'est tout ! Ce que tu es mignon, tout de même !

— Je ne comprends pas, fit Lilian en secouant la tête.

— Tu ne comprends pas que je ne peux pas laisser Claire se faire agresser par des imbéciles dangereux ?

— Bof, fit-il en minimisant le problème, si tu te préoccupes de tous les tarés qui s'amusent au téléphone...

Elle le considéra avec mépris :

— Voilà que tu raisonnes comme un gendarme !

Puis elle ajouta :

— On voit bien que tu n'as pas entendu ce qui se disait au téléphone, sinon j'aime à croire que tu n'en parlerais pas aussi légèrement.

Ce qu'elle était énervante lorsqu'elle était dans ces dispositions d'esprit ! Et quand elle était énervante, il était agacé et ça se sentait au ton de sa voix.

— Bon, et alors, on reste ou on part ?

Elle le considéra froidement :

— Tu fais ce que tu veux, moi, je reste !

Lilian leva théâtralement les bras au ciel en s'exclamant :

— Je vois, Don Quichotte est de retour !

Mary haussa les épaules sans répondre. Il insista :

— Que crois-tu pouvoir y faire ?

— Je n'en sais rien, mais je sais que s'il devait arriver malheur à Claire, je ne pourrais jamais plus me regarder dans une glace.

— Pff ! fit-il dépité.

Elle le fixa à son tour :

— Tu sais que ça a un nom, ça ?

— Ça quoi ?

— Ce que tu me demandes de faire.

— Qu'est-ce que je te demande de faire ?

— Tu me demandes de fuir, alors qu'une personne vulnérable est menacée. Tu sais comment ça s'appelle ?

Il ne répondit pas, subjugué par cette véhémence.

— Ça s'appelle non-assistance à personne en danger, mon petit bonhomme.

De son index tendu elle lui martelait la poitrine en décomposant les syllabes :

— Non-assistance à personne en danger ! Indépendamment du remords que j'en éprouverais, c'est très sévèrement réprimé par l'article 223-6 du code pénal.

— Et en plus elle connaît le numéro de l'article, gémit Lilian.

Les coudes sur les genoux, il prit sa tête entre ses mains dans la position de l'homme accablé :

— Je rêve, dit-il, je rêve... Je vais me réveiller...

— Drôle de rêve, dit Mary. Ce que subit Claire Aubenard quasi journallement tient plutôt du cauchemar !

Lilian continuait de parler tout seul.

— Et dire que c'est moi qui ai déclenché tout cela !

— C'est ça, ironisa-t-elle, bats ta coulpe. Si tu m'avais écoutée ce matin, à cette heure nous serions à La Trinité. Mais maintenant, je ne peux pas. Je ne peux plus !

— Alors, quel est le programme ? demanda-t-il désespéré.

— Je ne sais pas encore. Je vais rester là, et je vais voir comment évoluent les choses.

— Mais... Et moi ?

— Toi ? Oh, mais tu ne t'ennuieras pas ! Tu vas pouvoir passer tout le temps qu'il faudra sur le chantier de tes rêves. Mesure, sonde, crayonne, imagine...

Il resta un moment songeur, sur le canapé, pendant que Mary occupait la salle de bains.

Enfin, il la rejoignit sous la couette, et tout son ressentiment s'envola comme par enchantement.



Lorsqu'ils se réveillèrent le soleil brillait et une très belle journée s'annonçait. Mary, qui était plus matinale que Lilian, fit le café. Comme la veille, elle trouva des croissants, une baguette fraîche et le journal sur la table de la cuisine.

Ils finissaient leur petit déjeuner lorsqu'une voiture s'arrêta devant le motel. Mary écarta le rideau pour regarder l'arrivant et elle vit une vieille Lada blanche, haute sur ses quatre roues motrices, maculée de boue.

Une silhouette massive en sortit et Mary reconnut le garde champêtre. Après un instant d'hésitation, il s'en fut frapper à la porte du motel et Claire Aubenard vint lui ouvrir. Ils échangèrent quelques mots, et Mary vit Claire qui montrait du doigt la maison où logeaient Mary et Lilian. Alors elle ouvrit la porte et vint au devant du garde champêtre.

— Bonjour monsieur. C'est moi que vous cherchez ?

— En effet, madame Lester.

Mary remarqua que le bonhomme ne paraissait pas très à son aise.

— Vous m’apportez mon argent ?

— Euh... oui !

Il sortit deux enveloppes de sa poche et les tendit à Mary.

— Il y en a une pour votre ami.

— Je vous remercie, dit Mary en empochant les enveloppes.

Il s’étonna :

— Vous ne recomptez pas ?

— Non.

Le garde champêtre ne savait plus quoi dire, il se dandinait d’une jambe sur l’autre, comme un plantigrade à la fête foraine. Elle le rassura :

— Je suis sûre que je peux vous faire confiance. Il hocha la tête :

— Merci...

Et, comme il ne faisait pas mine de s’en aller, Mary lui demanda :

— Autre chose, monsieur ?

— Euh... oui !

Il y eut un temps de silence, puis il demanda, sur le ton de la confidence :

— Je pourrais vous parler en particulier ?

— En particulier ?

— Oui...

— Mon ami est là et je n’ai pas de secret pour lui. Voyant l’embarras du bonhomme, elle ajouta :

— Cependant, si vous préférez...

— Je préfère !

— Bien, d’ailleurs, je crois qu’il allait sortir.

Elle se pencha dans la maison et dit à haute voix :

— N’est-ce pas, Lilian, que tu allais sortir.

Lilian, surpris, répondit :

— Sortir ? Moi, je heu...

— Si si, tu allais sortir, assura-t-elle avec un bel aplomb en lui adressant un clin d’œil complice. D’ailleurs, je crois que madame

Aubenard t'attend...

Lilian, tout soudain, fit mine d'être extrêmement pressé.

— Dans ce cas...

Au passage elle lui tendit l'enveloppe :

— Monsieur le garde champêtre a eu la gentillesse de nous apporter ce qui était convenu.

Lilian salua le garde champêtre :

— Je vous remercie, monsieur...

L'autre lui rendit son salut en hochant imperceptiblement la tête sans mot dire. En matière de politesse, c'était vraiment le service minimum. Mary rentra dans le gîte et le gros homme la suivit.

Elle l'invita à s'asseoir, après avoir fermé la porte et proposa :

— Voulez-vous un café, monsieur Miliner ?

Il parut surpris :

— Vous connaissez mon nom ?

— Ce n'est pas un exploit, dit-elle, il semble que vous soyez connu comme le loup blanc dans toute la région.

— Je circule pas mal, en effet, reconnut Miliner.

Elle prit deux tasses, fit le service et s'assit face à lui à la table de la cuisine.

— Pour faire respecter la loi...

— C'est ma fonction, en effet.

Il leva la main :

— Mais je ne me substitue pas aux gendarmes ! Je fais juste un petit peu peur aux jeunes lorsqu'ils sont trop turbulents.

Il ajouta, fataliste :

— Vous savez ce que c'est, l'âge bête...

— Si ce n'était que ça, dit Mary. Il semble durer longtemps ici, l'âge bête. Vos vieux adolescents me semblent particulièrement violents !

Miliner éluda :

— Humpf... c'est bien pire dans les banlieues !

Mary dut convenir qu'en effet, c'était bien pire.

— Mais dites donc, ces jeunes gens m'ont paru bien familiers. Ça ne nuit pas à votre mission ?

— Tout le monde m'appelle Lulu, en effet. Certains, dans mon dos, m'appellent « le meunier » parce que...

— Parce que Miliner signifie meunier en breton, compléta Mary.

Le gros parut stupéfié :

— Vous parlez le breton ?

— Celui du Sud-Finistère, oui.

— C'est rare chez une jeune femme !

— Pas tant que cela, éluda-t-elle. Je suppose que vos ancêtres étaient meuniers ?

— Oui, mais ça remonte à loin, avant qu'on ait fait le barrage, quand le canal était encore navigable sur toute sa longueur.

Il eut un geste résigné :

— Maintenant le moulin est sous les eaux de la retenue. J'en vois les murs une fois tous les dix ans, lorsqu'on vide le lac pour la maintenance des installations électriques.

— Nostalgique ?

— Même pas. C'est une vision de cauchemar, toutes ces maisons pétrifiées sous la vase, ces squelettes d'arbres, ces lieux où mes ancêtres ont passé leur vie... C'est une vision de mort !

Et il répéta, les yeux dans le vague : « de mort... »

Mary lui laissa le temps de ravalier sa nostalgie et demanda :

— Pourquoi souhaitiez-vous me voir, monsieur Miliner ? Pas pour me donner des nouvelles du cow-boy, je suppose.

Miliner revint au temps présent :

— Et si, justement !

Il paraissait de plus en plus embarrassé. Soudain il planta ses petits yeux de pachyderme dans ceux de Mary :

— Celui que vous appelez le cow-boy s'appelle en réalité...

— Frank Gaudu, compléta de nouveau Mary.

— Ah, fit le gros décontenancé, vous savez ça aussi ?

— Eh oui, c'est un lointain cousin d'Olivier Lanveaux.

Miliner, un peu surpris, acquiesça :

— En effet...

Puis, après un silence, avec un air de reproche :

— Que lui avez-vous fait, madame Lester ?

Mary feignit la surprise :

— Ce que je lui ai fait ? Vous inversez les rôles, il me semble ! Vous savez bien qu'il s'est démolì l'épaule tout seul !

Miliner secoua sa grosse tête de droite à gauche sans mot dire. Puis il finit par lâcher :

— Non.

— Non quoi ?

— Vous m'avez bien compris : non, il ne s'est pas fait cela tout seul madame Lester.

Mary eut une moue dubitative :

— C'est vous qui le dites.

— Oui, et j'ai de bonnes raisons de le dire.

— Reste à le prouver...

Le garde champêtre eut un geste d'impuissance.

— Ça...

— Où est-il ? demanda Mary.

— Frankie ?

— Oui, à l'hôpital ?

— Sûrement pas ! Je suppose qu'il est chez lui. Pourquoi me demandez-vous ça ? Si c'est pour aller le visiter, je vous en dissuade.

Elle le rassura :

— Loin de moi cette intention ! J'ai bien autre chose à faire qu'à me soucier de ce voyou ! Je voulais simplement savoir s'il avait été hospitalisé.

— Non. À moins d'une grosse fracture, ici on ne se fait pas hospitaliser. On l'a conduit chez le rebouteux comme on le fait toujours. Nous en avons un assez bon par ici, qu'on vient consulter de partout.

— Ah... Et qu'a diagnostiqué cet éminent praticien ?

Le garde champêtre dut entendre, dans les propos légers de Mary Lester, comme une intention méprisante qui le fit réagir :

— Ne vous moquez pas des médecines traditionnelles, madame Lester, cet homme reboute les foulures, entorses, luxations et déboîtements de membres mieux que personne.

Mary avait d'excellentes raisons pour ne pas douter de l'efficacité de ces guérisseurs de campagne, mais elle n'en fit pas état.

— Je n'avais aucune intention de me moquer de votre guérisseur, monsieur.

— Rebouteux, précisa Miliner visiblement satisfait qu'on ne mette pas en doute les compétences d'un homme qu'on venait consulter du fond des cinq départements bretons.

Et il ajouta :

— J'ai parlé de déboîtement de membres car c'est exactement ce qui est arrivé à Frankie !

Il s'arrêta comme s'il cherchait ses mots et poursuivit d'une voix lente :

— Vous savez, Frankie est un bagarreux redouté, une terreur des bals du samedi soir, on le craint dans tout le canton.

— Mon Dieu, je l'ai échappé belle, fit Mary en feignant d'être rétrospectivement effrayée. Heureusement que vous êtes arrivé !

Miliner secoua sa grosse tête :

— Il était déjà hors de combat lorsque je suis intervenu.

Elle demanda naïvement :

— Vous croyez ?

— Non, j'en suis sûr. Et il n'a rien compris à ce qui lui est arrivé.

— Ben moi non plus, dit-elle en prenant son air le plus candide. J'ai esquivé le coup qu'il me destinait, et puis il est tombé. Si je comprends bien, j'ai eu de la chance.

De nouveau le gros secouait la tête négativement. Il dit, de sa voix lente :

— Vous pourriez faire croire cela à la plupart des gens, madame Lester, mais pas à moi.

— Vous pensez que si je n'avais pas esquivé, et que si j'avais pris sa main en pleine poire, il ne se serait pas démolé l'épaule ?

— Il n'est pas question de ça !

Un certain agacement commençait à fissurer la belle impassibilité du garde champêtre.

— Ah bon, vous me rassurez ! Mais je préfère tout de même ne pas avoir pris cette baffe. Je préfère que votre Frankie ait l'épaule dans le sac que de me voir avec la moitié de la figure arrachée. Je suis terriblement vulnérable, et si je supporte parfaitement les maux d'autrui, il n'en est pas de même pour ceux qui m'affectent.

— Ça va ! gronda Miliner.

Mary s'inclina en une sorte de salut et le garde champêtre poursuivit :

— Voyez-vous, j'ai été longtemps dans l'armée et j'ai même été chef de patrouille dans la police militaire de la Légion étrangère.

Entre ses dents, Mary émit un sifflement admiratif qui n'interrompit pas le gros homme.

— Ce qu'a subi Frankie, je l'ai infligé des dizaines de fois à des gaillards violents, des guerriers, des baroudeurs, des durs de durs impossibles à contenir autrement. C'était le moyen ultime : on pare le coup main ouverte, on tire sur le bras et, de la main opposée, on appuie au défaut de l'épaule. C'est terriblement efficace : la tête de l'humérus sort de son logement et l'individu est immédiatement paralysé par la douleur qui est intense. La blessure en soi n'est pas grave, mais totalement invalidante. Il suffit de replacer la tête de l'os dans son logement, de garder le membre immobilisé pendant quelque temps et il n'y paraît bientôt plus.

— Ce que votre rebouteux fait admirablement !

— Tout à fait !

Mary hocha la tête admirativement :

— Vous en savez des choses !

Miliner s'agaça une nouvelle fois :

— Vous avez tort de prendre ceci à la légère, madame Lester, s'attaquer à Frankie est très imprudent !

Cette fois, ce fut Mary qui réagit :

— Je m'en garderai bien, je ne suis pas ici pour m'attaquer à qui que ce soit, mais je vous le répète, et il ne manquera pas de témoins pour le confirmer, c'est lui qui s'est attaqué à moi et non l'inverse !

Miliner eut un mouvement de main, comme pour chasser une mouche importune.

— Si vous croyez que les types qui étaient au bar vont témoigner en votre faveur, vous vous mettez le doigt dans l'œil ! Je vous signale qu'il y avait là trois de ses demi-frères et deux fois autant de ses amis.

Elle ironisa :

— Les nabots ?

— Méfiez-vous des nabots, recommanda Miliner, vous auriez tort de les sous-estimer, ils sont plus dangereux qu'il n'y paraît.

— Je veux bien vous croire, mais ils ont vu Frankie essayer de me frapper, rater sa cible et se faire mal. Ils ne pourront pas m'imputer

quelque mauvais coup !

— Si vous croyez que c'est un avantage... Frankie a perdu la face devant ses copains, et ça, il ne vous le pardonnera pas. Quant aux nabots, ils vouent une grande admiration à Frankie. C'est lui qui fait vivre toute la maisonnée, ils ne seront jamais contre lui.

Il répéta avec conviction :

— Jamais !

Elle fit mine de s'inquiéter :

— Il va me faire un procès ? Les nabots vont témoigner ?

Miliner eut un sourire sans joie :

— Pas le genre ! À mon avis, il va plutôt essayer de régler l'affaire lui-même.

— Ah... À quoi dois-je m'attendre ? À une balle dans la tête comme Kennedy ?

À nouveau Miliner secoua la tête, visiblement il frôlait l'exaspération :

— Madame Lester, comment vous faire comprendre que vous avez tort de prendre cette affaire à la légère ? Tant que vous serez dans le périmètre de Frankie et de sa famille, vous êtes en danger et vous pouvez vous attendre à tout. Et quand je dis à tout, c'est à tout !

— Y compris la balle dans la tête ?

— Allez savoir...

— Pff ! fit-elle, vous me donnez à réfléchir !

— C'est justement pour cela que je suis venu, madame, pour vous donner à réfléchir.

Il se pencha vers elle :

— Frankie n'est pas seul.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Ah, c'est un chef de gang ?

— Ne blaguez pas, madame Lester. Je ne sais pas qui vous êtes je ne sais pas comment vous avez appris à désarticuler l'épaule d'un homme vigoureux, mais je serais désolé d'apprendre que vous avez mystérieusement disparu.

— Comme les gardes-chasse, dit-elle, provocante.

Miliner se leva, et resta un instant contempler Mary les yeux dans les yeux. Ses gros poings étaient appuyés sur la table...

— Comme les gardes-chasse, exactement.

— Que me conseillez-vous, alors ?

— Partez ! Vous n'êtes que de passage, Frankie et ses frères ne sortent pas de leur territoire ; ils n'iront pas vous chercher dans le Finistère, mais ils considèrent tout le tour du lac et les bois qui l'entourent comme leur domaine. Ils ont le sens de la propriété aussi développé que ces jeunes des banlieues qui refusent l'intrusion des forces de police, des pompiers et de tout ce qui porte uniforme dans leur territoire. À l'occasion ils sont capables de devenir féroces.

Comme Mary ne disait rien, il répéta avec conviction :

— Partez !

Puis il se redressa et soupira :

— Merci pour le café.

Mary ouvrit la porte et lui tendit la main.

— Merci aussi pour vos sages avis, monsieur Miliner.

Il lui serra la main longuement, en la regardant avec gravité comme s'il présentait ses condoléances à la sortie d'un cimetière, et gagna sa voiture sans se retourner.

La main sur la portière, il s'arrêta un instant et dit, sans sembler croire un instant que son conseil serait suivi :

— J'espère m'être bien fait comprendre !

Il s'installa dans sa voiture qui tressaillit sous la charge et fit ronfler le moteur. Après un dernier regard vers Mary, il haussa imperceptiblement les épaules d'un air de dire : « J'ai fait ce que j'ai pu. »

Puis il démarra.

Chapitre XIII

Lorsque la voiture de Miliner eut disparu, Mary entra au motel où Lilian, Claire et Olivier attendaient, perplexes.

Lilian se chargea de poser la question qui leur brûlait la langue à tous :

— Que te voulait-il, ce bonhomme ?

— Me donner l'argent qu'il s'était engagé à obtenir de Conomor et de Frankie.

— C'est tout ?

— Non, il m'a également donné un conseil...

— On peut savoir ?

— Oui. Il m'a conseillé de ficher le camp.

— Tiens, comme à nous, dit Lanveaux.

Mary le regarda :

— Miliner vous a conseillé de partir ?

— Pas lui, non, mais vous avez entendu, au téléphone...

— C'est vrai, dit-elle songeuse, c'est un peu le même discours. « Il vous suffira de mourir... »

Claire faillit s'étrangler :

— Il ne vous a tout de même pas menacée de mort ?

— Miliner ? Oh non ! Cependant, il m'a sérieusement fait comprendre que ma vie serait en danger si je restais dans le périmètre du lac de Guerlédan, Et je vous jure qu'il ne plaisantait pas. Il semble qu'il ait eu à connaître de fâcheux précédents.

— Les deux gardes-chasse ? hasarda Claire.

— Exactement. Voilà un homme qui semble en savoir plus long qu'il ne veut bien le dire.

Claire Aubenard demanda dans un souffle :

— Qu'allez-vous faire ?

Lilian, mal à l'aise, ne pipait mot. On sentait qu'il ne voulait pas laisser percer les signes de panique qui le gagnaient, mais qu'il aurait donné cher pour se trouver à vingt, voire à cent lieues de ce maudit

lac.

— Faut voir... dit Mary les yeux dans le vague faut voir...

— Voir quoi ? demanda Lilian d'une voix étranglée.

— Voir... reedit Mary évasive. La tanière des gnomes, par exemple.

— *Kerlouet* ? demanda Lanveaux.

— Si c'est ainsi que ça s'appelle, oui.

Claire Aubenard se leva brusquement et s'en fut à la cuisine préparer les cafés.

— À votre avis, reprit Mary, d'où peut-on regarder le dépôt de ferraille de votre cousin sans être vu ?

Lanveaux parut agacé. Il jeta d'un air dégoûté :

— S'il vous plaît, ne dites pas « mon cousin » lorsque vous parlez de cet individu !

— Ne vous fâchez pas ! fit Mary conciliante, je repose la question : puisqu'il est, paraît-il, dangereux de s'approcher du gîte de la famille Gaudu, d'où peut-on le voir de loin ?

Lilian, alarmé, posa sa main sur le poignet de Mary :

— Tu vas encore te jeter dans une nouvelle embûche !

Elle le rassura :

— Mais non !

— Tu ne penses pas...

Elle dégagea sa main sans brusquerie mais avec détermination :

— J'ai dit que j'allais voir « de loin ». Pas de panique. Je n'ai aucune intention de foncer tête baissée dans ce guépier.

Lilian s'essaya à l'ironie mais on sentait que le cœur n'y était pas.

— Tu me rassures !

Olivier Lanveaux réfléchit et dit :

— Un instant !

Il sortit et revint en dépliant une carte qu'il étala sur la table sans lâcher le cigarillo puant qu'il venait d'allumer et il promena son index sur la carte :

— Comme vous le voyez, le lac s'étire en longueur sur une douzaine de kilomètres tout au long de la vallée. Il y a des parties larges, et d'autres sont plus étroites *Les landes du Naous* sont là, à flanc de colline, longées par le lac dans son secteur le plus étroit. De l'autre

côte du lac, ça remonte abruptement jusqu'à un point culminant, *la croix de Saint-Hervé*, qui domine toute la vallée. De là, avec une bonne paire de jumelles, vous devez apercevoir la ferme de *Kerlouet*.

Elle répéta pensivement, comme si elle voulait graver ce nom dans sa mémoire :

— *Kerlouet...*

— Oui. Vous devriez être à quinze cents mètres, peut-être moins, de la ferme. Mais je vous préviens, il n'y a rien de bien intéressant à regarder. Tout tombe en botte là-dedans, personne ne se soucie de planter un clou ou de donner un coup de peinture. C'est un taudis de chez taudis !

— Ça doit être jouable, dit Mary. Je vais y aller tout de suite. Mais ne vous inquiétez pas, je ne m'attends pas à avoir une vision de *Maisons et Jardins* !

— Vaut mieux pas, vous seriez déçue.

Lilian proposa :

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Mary le regarda, surprise :

— Je te remercie ! Mais je suppose que tu as encore des mesures à prendre pour ce chantier, et je peux y aller toute seule.

Elle leva une main pour réfuter l'objection qu'elle sentait venir :

— Je ne fais qu'une rapide reconnaissance. Cette tribu m'intrigue de plus en plus.

— Méfiez-vous tout de même, recommanda Olivier, s'ils savent que vous les épiez...

— Je serai à quinze cents mètres, dit Mary, et il y aura une étendue d'eau entre nous. De plus, si la vue est si belle depuis cet endroit, il est fréquent, je pense, que des visiteurs s'y attardent.

— Sois prudente, rajouta Lilian, ne va pas te mettre dans de nouvelles embrouilles.

Décidément, il paraissait réellement inquiet. Mary le rassura :

— Ta sollicitude me réconforte ! lui dit-elle en lui passant affectueusement la main dans les cheveux ; ne t'en fais pas, je me ferai discrète.

Elle replia et emporta la carte qu'Olivier avait laissée sur la table, puis monta dans la TWingo sous le regard circonspect des deux hommes.

Au sortir de l'allée de hêtres, elle emprunta une route étroite qui longeait le lac que l'on apercevait entre de sombres couverts plantés de résineux. Il n'y avait pas une âme car le plus gros du flux touristique était passé et les gros camping-cars n'avaient plus de difficultés à se croiser sur ces routes étroites.

Çà et là, des chemins de terre menaient à des fermes, des maisons isolées où Mary n'aurait pas aimé habiter.

Les sapins disparurent, laissant place à de larges espaces broussailleux où quelques pins rachitiques avaient poussé au hasard des vents. Elle arriva enfin à une sorte de belvédère qui dominait le lac.

Trois camping-cars y étaient stationnés sous des pins de haute taille, mais leurs occupants avaient dû partir en randonnée car les rideaux étaient tirés et il n'en sortait pas un son.

Elle s'orienta d'après la carte et aperçut entre les branches la grande *lande du Naous*, vaste étendue de rocailles où seuls l'ajonc, le genêt et des prunelliers aux redoutables épines noires prospéraient.

Au bord de la pente qui descendait abruptement vers l'eau, il y avait un squelette d'arbre. On pouvait parler de squelette tant ses branches dépouillées de toute écorce avaient pris la couleur de l'os. C'était probablement ce qui restait d'un chêne qui avait été touché par la foudre.

Mary entreprit de l'escalader. En s'accrochant aux basses branches, c'était relativement facile. D'ailleurs elle ne devait pas être la première à avoir utilisé l'arbre mort comme poste d'observation. D'autres pieds avaient laissé de la terre sur le bois nu.

Elle arriva à l'enfourchement de deux branches charpentières, à cinq ou six mètres du sol et, de cette hauteur, la vue sur *la lande du Naous* était totalement dégagée.

Elle s'installa confortablement et prit ses jumelles pour examiner les lieux.

L'endroit était sauvage et magnifique.

La ferme de *Kerlouet* bordait un chemin vicinal qui ne paraissait guère fréquenté.

La propriété était composée de plusieurs petites bâtisses qui paraissaient en mauvais état, certaines avaient même perdu leurs ardoises et les voliges blanchies et creusées devaient laisser passer la pluie depuis bien des années. La maison d'habitation principale avait un étage et trois lucarnes étroites dans le toit.

Sa façade avait dû être blanchie à la chaux en des temps déjà

lointains car maintenant elle était d'un gris sale, avec des coulées noirâtres là où les gouttières bouchées avaient débordé.

Des vestiges de volets à demi disloqués, sans couleur, pendaient lamentablement sur leurs gonds rouillés.

Visiblement, les occupants n'étaient guère préoccupés par l'entretien des lieux.

Des monticules d'immondices s'accumulaient dans la cour et, à y regarder mieux, Mary s'aperçut que c'étaient là des tas de ferrailles hauts comme des meules de foin.

Une sorte de haie d'arbustes naturels qui n'avaient jamais été taillés prospérait à hue et à dia, séparant la maison de la route. Dans cette haie, une ouverture close par une grille de fer rouillé à deux battants.

C'est sur cette grille qu'étaient accrochées, comme des cadavres d'enfants, des dizaines de poupées de chiffon qui pendaient lamentablement. Une vision de cauchemar ! Quel cerveau malade avait pu mettre en scène ce spectacle morbide ?

Apparemment, il n'y avait personne. Quelques poules rousses grattaient le sol de la cour devant la maison où était garé le gros pick-up qui avait heurté l'Audi de Lilian.

Le cow-boy devait reposer son épaule endolorie quelque part à l'intérieur de la maison. Une femme apparut, poussant une brouette sur laquelle était posée une panier d'osier. Elle s'arrêta au pignon de la maison et entreprit d'étendre le linge qui se trouvait dans la panier sur un fil que Mary, à cette distance, ne pouvait voir.

Cette personne devait donc être Janine Legroin, la maîtresse des lieux qu'Olivier n'avait pas hésité à comparer à la tristement célèbre Ma Dalton.

Quant aux Dalton, si on pouvait appeler les frères Legroin de la sorte, ils étaient invisibles. Probablement occupés dans quelque élevage des environs. En tout cas, ils n'apparaissaient pas dans le champ de vision de Mary qui concentra son attention sur madame Legroin.

C'était, lui sembla-t-il, une vieille femme au visage acrimonieux, aux cheveux gris dépassant d'un fichu noué sous le menton.

Probablement âgée d'une bonne cinquantaine d'années, son aspect négligé lui faisait paraître aisément vingt ans de plus.

Le linge étendu au soleil, la femme reprit sa brouette et disparut derrière un bâtiment.

Un éclat de soleil attira le regard de Mary. Il émanait d'une des

lucarnes de la maison. Elle concentra son regard et fut soudain couverte de sueur froide. Cet éclat, qui avait attiré son attention, provenait d'une lunette de tir installée sur le canon d'un fusil. Ce canon était braqué sur elle mais elle ne discerna pas qui se tenait derrière l'arme.

Elle lâcha les jumelles et dégringola de branche en branche au risque de se casser le cou. Puis elle s'empressa de regagner sa voiture, l'échine courbée, comme si elle redoutait de recevoir un pruneau. À cette distance et sur une cible mobile, le risque était restreint mais elle n'avait aucune envie d'entendre une balle siffler à ses oreilles.

Elle n'entendit pas de détonation et, sans attendre, elle démarra en faisant crisser le gravier sous ses pneus.



Ayant rejoint la grand-route, elle consulta sa carte. La première chose à faire était de se procurer un nouveau téléphone portable et elle choisit d'aller jusqu'à Rostrenen où elle trouverait une agence des Télécoms.

Lorsqu'elle revint, elle était pourvue d'un téléphone tout ce qu'il y a de chic, qui était même muni d'un GPS.

Heureusement, elle avait eu le réflexe de ramasser les débris de l'appareil démolé par le patron du *Saloon*, cela lui avait permis de récupérer sa carte SIM, avec toutes les adresses et numéros contenus dans sa mémoire.

En rentrant, comme elle traversait le bourg de Gouarec, elle s'arrêta devant la gendarmerie.

Chapitre XIV

Lorsque Mary pénétra dans le hall d'accueil, le gendarme de permanence s'entretenait avec un autre gendarme qu'elle ne voyait que de dos.

Lorsque celui-ci se retourna, Mary vit qu'elle avait affaire à un quadragénaire aux yeux durs, à la bouche mince, aux cheveux roux coupés ras qui la regardait s'avancer vers eux d'un air soupçonneux.

— Bonjour messieurs ! dit-elle, enjouée.

— Bonjour...

C'était le jeune gendarme qui avait répondu. L'autre, le visage granitique, la toisait sans vergogne.

Mary se fit tout aimable pour s'adresser à lui :

— Seriez-vous le chef Leboeuf ?

Le regard du rouquin la fouilla avec une insistance déplaisante.

— En effet madame, mais je ne crois pas...

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés en effet, mais je vous ai parlé au téléphone. Mary Lester...

Elle sentit la méfiance du gendarme redoubler, puis son visage s'éclaira d'un sourire étriqué.

— Madame Lester, répéta-t-il lentement, madame Lester. Je vois...

Elle s'enquit poliment :

— Vous voyez quoi, chef ?

Une lueur rusée passa dans le regard dur de Leboeuf.

— Ne devrais-je pas plutôt dire « capitaine » Lester ?

Elle réussit à cacher sa surprise et répondit d'un ton léger :

— Vous pouvez laisser tomber le grade, chef je suis en vacances.

— En vacances ?

Le gendarme émit un petit rire dubitatif accompagné d'un mouvement de menton qui semblait dire : « À d'autres... »

— En vacances, confirma Mary. Chez vous on dit « en permission », je crois.

Le gendarme ne semblait pas vouloir entamer une discussion

sémantique. Il montra une porte ouverte sur un couloir :

— Venez donc par là !

Sans mot dire, elle le suivit dans un bureau dont il ferma soigneusement la porte après avoir beuglé à l'intention du jeune gendarme :

— Pinson, je n'y suis pour personne !

Montrant une chaise d'un geste désinvolte, il commanda :

— Asseyez-vous !

Elle obtempéra docilement tandis qu'il s'installait derrière une table métallique sur laquelle étaient éparpillés divers documents et des classeurs ouverts.

Il rangea nerveusement quelques papiers, les repoussa dans un coin et demanda à brûle-pourpoint :

— Ainsi vous êtes en vacances ?

— Oui monsieur.

— En vacances au *motel des Forges* !

Il ne semblait vraiment pas y croire et Mary se demandait où il voulait en venir.

— Ça paraît vous surprendre...

Le chef Leboeuf renifla et haussa les épaules sans répondre.

— Serais-je la seule à prendre des vacances au *motel des Forges* !

— En cette saison, oui !

Il ajouta d'un air malin :

— Vous y avez vu quelqu'un d'autre ?

Elle dut convenir que non et demanda :

— Donc vous ne me croyez pas !

Il balança mollement la tête de droite et de gauche.

— Pas tellement, non.

— Bon... Dans ce cas, que croyez-vous que je fasse ici ?

Il la goguenardait :

— Vous voulez le fond de ma pensée ?

— Je vous le demande.

Le gendarme réfléchit, cherchant sans doute à la meilleure façon de formuler sa réponse, puis il plissa le nez, respira d'un coup, comme on

prend son souffle avant de plonger, et se lança :

— Je pense que, selon une fâcheuse habitude qui vous est propre, vous venez empiéter sur un territoire où vous n'avez rien à faire !

— Empiéter ?

— J'aurais dû dire « enquêter », excusez-moi. Je ne sais si vous êtes mandatée...

La conversation prenait un tour qui déplaisait souverainement à Mary.

— Mandatée ? Vous parlez comme un facteur.

— Je me comprends !

— C'est déjà pas mal, ironisa-t-elle. Mais moi, je ne comprends pas les raisons de votre agressivité. Aurais-je contrevenu à quelque règlement ?

Le chef Lebœuf ne répondit pas. Il continuait de la fixer avec une insistance déplaisante.

Mary poursuivit :

— Je suppose que vous voulez savoir si ma hiérarchie m'a expédiée ici pour éclaircir une affaire que la gendarmerie n'arrive pas à débrouiller ?

Lebœuf finit par lâcher :

— En quelque sorte, oui.

— Vous vous trompez complètement, chef !

— Alors, pourquoi vous êtes-vous mêlée de cette histoire d'appels téléphoniques ?

— Parce que je me suis trouvée là lorsque madame Aubenard a été victime d'un de ces appels. Je croyais avoir été claire au téléphone, elle en a été cruellement affectée et elle m'a avoué que ces appels se multipliaient et que vos services, alertés, n'arrivaient pas à trouver le mauvais plaisant.

— Elle en a été cruellement affectée ! répéta le gendarme avec une intention ironique.

Il se leva en repoussant bruyamment sa chaise et fit deux pas vers la fenêtre en levant les bras :

— Et là, s'exclama-t-il triomphalement comme s'il venait de faire une découverte capitale, le capitaine Lester, de la police de Quimper, s'est dit : « Puisque ces couillons de gendarmes ne sont pas foutus d'arrêter le corbeau qui tourmente ma copine, je vais m'en occuper ! »

Il s'arrêta brusquement devant Mary :

— Eh bien, je vous souhaite bien du bonheur, capitaine Lester !

Mary le remercia d'un sourire ironique :

— Trop aimable, chef !

Ceci dit, le ton et l'attitude du gendarme Lebœuf commençaient à l'irriter sérieusement.

— Mais, puisque vous en êtes aux vœux, poursuivit-elle, quelle démarche conseilleriez-vous à madame Aubenard pour qu'on cesse de la persécuter ?

— D'aller habiter ailleurs ! jeta brutalement Lebœuf.

Mary s'esclaffa :

— Tiens, vous aussi ?

Le chef Lebœuf fronçant les sourcils se rassit.

— Moi aussi quoi ?

— Vous aussi tout ce que vous trouvez à conseiller à une citoyenne qui attend de vos services justice et protection, c'est d'aller habiter ailleurs ? Savez-vous que votre garde champêtre m'a fait la même recommandation ?

— Ce n'est pas « mon » garde champêtre...

— Il n'empêche qu'il vous renseigne...

— N'est-ce pas normal ? Miliner n'est pas habilité à porter une arme. Lorsqu'il y a trouble à l'ordre public, il doit faire appel à la gendarmerie qui a autorité en milieu rural.

— Ça ne doit pas se produire souvent.

Lebœuf leva sur Mary un regard étonné :

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Je l'ai vu à l'œuvre. Cet homme n'a pas besoin d'être armé pour maintenir l'ordre.

Lebœuf eut un signe évasif de la main :

— Puisque vous le dites... Enfin, ce n'est pas notre problème. Tant que personne ne se plaint...

— Et Miliner fait en sorte que personne ne se plaigne, non ?

Le gendarme écarta les mains en signe d'ignorance :

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Évidemment... Mais moi je peux vous dire qu'il a tout fait pour

que mon ami renonce à appeler vos services lorsqu'il a eu un accrochage en voiture avec un type en état d'ivresse, et qu'il a tout fait ensuite pour nous dissuader de porter plainte lorsque nous avons été agressés au *Saloon* :

Nouveau mouvement de la main de Lebœuf signifiant qu'il n'était au courant de rien et qu'il s'en fichait complètement.

— Ensuite, poursuivit Mary, il m'a conseillé, comme vous venez de le faire pour madame Aubenard, de retourner chez moi.

Le chef Lebœuf hocha la tête avec conviction :

— Sage conseil !

Mary croisa les bras :

— J'aimerais assez que vous me répétiez cela devant quelque gradé de votre hiérarchie.

Lebœuf émit un petit rire grinçant qui signifiait : « Tu peux toujours courir ! »

— Mon conseil est sage : si madame Aubenard ne peut pas s'habituer aux manières du pays, mieux vaut qu'elle s'en aille, non ? Et vous aussi d'ailleurs.

— Rassurez-vous, je n'ai jamais eu l'intention d'acheter une propriété dans le coin !

Lebœuf arbora un sourire satisfait que Mary Lester effaça en quelques mots :

— Ce n'est pas pour autant que je vais me défiler devant une poignée de voyous ! Il y a la loi !

Une lueur d'inquiétude passa dans les petits yeux durs du gendarme :

— Quelle loi ?

— La loi qui reconnaît à chaque citoyen français le droit de vivre paisiblement là où il lui plaît sur le territoire national... La loi que doit faire respecter le gendarme ou le policier. Vous, moi quand je suis en service, sommes donc les garants de la tranquillité publique... Ne me dites pas que vous vous en fichez !

Le chef Lebœuf tapa des deux poings sur la table :

— Je ne m'en fiche pas ! Et je n'ai que faire de vos leçons. Contrairement à ce que vous semblez penser, je fais mon travail, mes hommes font leur travail. Et ce n'est pas toujours facile.

— Rien n'est facile dans ce bas monde ! Si vous recherchiez un boulot pépère, il fallait vous faire documentaliste dans une institution

religieuse, pas gendarme !

Il la regardait sans mot dire, le front plissé comme pour mieux saisir ce qu'elle disait. Elle poursuivit d'un ton déterminé :

— Agressée, désespérée, madame Aubenard s'est tournée vers vous, espérant du secours, et vous n'avez rien fait ! Je vais donc l'orienter vers une autre voie.

Le gendarme ricana :

— Une autre voie !

— Vous m'avez bien comprise ! Dans un premier temps, je lui conseillerai de prendre un avocat et de porter sa plainte auprès du procureur de la République par son intermédiaire.

Le sang parut soudain se retirer du visage du chef Leboëuf.

— Et dans un deuxième temps, ajouta Mary, il me semble opportun d'avertir la presse, les radios, la télé régionale. Je suis certaine qu'ils seront ravis de faire un papier sur le sujet.

Le chef Leboëuf se leva soudain, le muflle mauvais :

— Vous me menacez ?

Mary se rencogna sur sa chaise, les bras toujours croisés, et le défia d'un sourire ironique :

— Où voyez-vous une menace dans mes propos ? Je vous avise tout à fait loyalement de ce que nous allons faire, c'est très différent.

Le gendarme parut décontenancé, puis il sembla avoir trouvé un argument :

— Et vous allez aussi leur raconter qu'une capitaine de police de Quimper passe ses vacances à faire le coup-de-poing dans les bistrots du centre Bretagne ?

— Vous avez une façon toute personnelle de présenter les choses, chef. Ils pourraient aussi écrire qu'un hôtelier et deux estivants ont été molestés dans un établissement de votre juridiction sans que vous bougiez le petit doigt.

— Pour que je bouge le petit doigt, comme vous dites, il aurait fallu que je sois avisé de cette prétendue agression.

Elle se mit à rire :

— Avisé ? Mais vous l'êtes, puisque vous venez de m'en parler !

— Avisé officiellement, fit Leboëuf, embarrassé.

— Vous n'auriez pas manqué de l'être si votre garde champêtre ne m'avait pas demandé de procéder à l'amiable.

— Je vous ai déjà dit que ce n'était pas « mon » garde champêtre.

— Cessons de ratiociner, je vous prie !

Le front du gendarme se plissa :

— De quoi ?

— De couper les cheveux en quatre, si vous préférez. Il nous a proposé une transaction.

— Une transaction ?

— Tout à fait. Et je dois dire que monsieur Conomor, que vous devez sûrement connaître, en a été grandement soulagé. Mais maintenant, si vous préférez que je porte plainte, il n'est pas trop tard.

— Si vous avez accepté la transaction je ne vois pas pourquoi vous voulez revenir là-dessus.

— Je ne veux pas revenir là-dessus. C'est vous qui venez de me reprocher de ne pas avoir porté plainte !

Enfermé dans ses contradictions, le gendarme cherchait désespérément des arguments pour s'en sortir. Visiblement, il était pris de court.

Mary se leva :

— Au fait, j'ai tout lieu de penser que le corbeau qui persécute madame Aubenard opère depuis *Le Saloon*.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ceci, dit-elle en sortant de sa poche une minicassette qu'elle tint entre deux doigts.

— C'est quoi ? demanda le gendarme.

— Une cassette sur laquelle est enregistré le dernier message du corbeau.

— Ça ne prouve rien !

— Si monsieur ! En bruit de fond on entend des boules de billard s'entrechoquer...

— Il n'y a pas qu'au *Saloon* qu'il y a un billard !

— Certes, mais on y entend aussi de la musique country, vous savez, cette musique de l'Ouest américain que l'on semble particulièrement apprécier dans ce bistrot. D'ailleurs, vous pourrez vérifier, il y a là-bas un superbe juke-box qui ne contient pratiquement que des disques de cette musique. Deux éléments qui prouvent de façon irréfutable que c'est bien du *Saloon* que ces coups de téléphone anonymes ont été adressés à madame Aubenard.

Elle se dirigea vers la porte :

— Je ne vous dis pas ce qu'un laboratoire de police scientifique pourra tirer de cette cassette. Mais je suis sûre que monsieur Conomor se fera un plaisir de vous épeler le nom du type qui vient régulièrement téléphoner dans son établissement. Si vous le lui demandez, évidemment. Au besoin, et pour le décider s'il lui prenait la fantaisie de faire de la rétention d'information, dites-lui que madame Aubenard a soigneusement relevé les dates et heures auxquelles elle a été appelée et qu'un examen de son relevé téléphonique dira avec certitude si ces communications émanent de son établissement.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Après tout, c'est peut-être lui le corbeau. Qu'en pensez-vous, chef ?

Il ne répondit pas à la question mais gronda :

— Ça sera tout ?

— Oui chef !

Elle se ravisa :

— Euh... non. L'ami avec qui j'étais, et qui s'est fait tabasser au *Saloon* s'appelle Lilian Rimbermin.

— Que voulez-vous que ça me foute ?

— C'est un nom qui ne vous dit rien ? demanda suavement Mary en ignorant la grossièreté du gendarme.

— Ça devrait ?

La façon dont avaient été prononcés ces deux mots celait une parcelle d'inquiétude.

Mary eut un geste d'indifférence :

— Je ne sais pas. Son père, maître Rimbermin, est un avocat assez connu. Il est même bâtonnier du barreau de Rennes.

La mâchoire du chef Lebœuf parut se décrocher.

— Au revoir, chef, dit Mary aimablement en refermant la porte.

En passant devant l'accueil, elle salua gracieusement le jeune gendarme qui avait pris place derrière le guichet.

— Bonne journée, monsieur Pinson.

Le gendarme Pinson la regarda sortir, éberlué. Puis, entendant un bruit, il regarda vers le couloir où le chef Lebœuf se tenait, les lèvres pincées, les poings serrés.

Il hésita un instant, puis il osa poser la question :

— C'est qui, chef ?

— Une chieuse ! gronda Lebœuf.

Il se retourna, fonça vers son bureau et tira la porte derrière lui avec une vigueur telle que les vitres en tremblèrent.

— Ben dis donc... dit Pinson pour lui-même, je ne l'ai jamais vu comme ça !

Il parlait de son chef, bien entendu.

Chapitre XV

Lorsque Mary arriva au motel, elle entendit d'abord le bruit du marteau sur la pierre ; elle en déduisit que le père Joseph, le maçon épisodique, était revenu à ses œuvres réparatrices.

La journée s'achevait, une douce sérénité tombait sur le domaine. Dans les grands hêtres d'invisibles pigeons roucoulaient et, quelque part sur la berge, des couples de grèbes égrenaient mélancoliquement leurs longs trilles dans le soir qui tombait.

Et puis des notes de piano passant par une fenêtre ouverte se mêlèrent au chant des oiseaux. C'était lent, nostalgique et si beau que Mary s'arrêta, interdite.

Elle regarda à travers les petits carreaux de la porte et aperçut le dos de Claire Aubenard, assise devant l'instrument de musique.

Une lumière se fit dans l'esprit de Mary Lester : Aube Claire !

« Ce que je peux être bête ! » dit-elle en tapant de son poing droit dans sa main gauche.

Elle poussa la porte en s'efforçant de ne pas faire de bruit, mais un gravier pris dans le bois grinça sur le carrelage et Claire se releva brusquement, comme si on l'avait prise en défaut.

— Continuez ! Continuez ! supplia Mary. C'est si beau ! J'avais reconnu votre timbre de voix, mais je n'arrivai pas à la situer. Aube Claire ! C'est donc vous ? Que je suis contente !

— Vous me connaissez ? s'étonna Claire Aubenard.

— Qui ne vous connaît pas ? J'ai tous vos disques et je les adore !

Claire plaqua trois accords et, laissant ses bras pendre le long de son corps, se redressa :

— Lorsque je vous ai entendue jouer du piano hier, ça m'a donné envie. J'ai attendu d'être seule...

On avait l'impression qu'elle s'excusait, qu'elle avait été prise en faute en s'accordant cette pause musicale.

— C'est un comble ! s'exclama Mary, comme si vous aviez à vous justifier ! La faute que vous commettez, c'est de ne pas jouer assez !

Claire Aubenard, mieux connue dans les milieux de la chanson sous le pseudonyme d'Aube Claire, était une chanteuse québécoise qui

avait connu une grande notoriété quelques années auparavant. Puis elle avait soudain disparu de la scène au grand dam de ses fans, dont Mary Lester.

— Vous ne chantez plus ?

— Non...

— Quel dommage !

Mary était sincère.

— Vous êtes gentille, dit Claire avec un sourire empreint de tristesse.

— Pourquoi avez-vous arrêté ?

Claire hésita, puis finit par dire, un peu désabusée :

— Les aléas de la vie... Une séparation douloureuse, puis un enchaînement de circonstances m'ont fait prendre conscience de la vacuité, du factice de cette existence qui consiste à courir de gala en gala, à passer d'un hôtel à un autre... J'avais besoin de stabilité. Je croyais vraiment l'avoir trouvée ici avec l'homme que j'aime, et voila

Soudain Mary vit deux grosses larmes couler sur ses joues.

Elle s'approcha de Claire et lui prit les mains :

— Claire, ne pleurez pas !

Claire Aubenard se dégagea doucement.

— Vous êtes gentille, dit-elle.

Puis elle s'essuya les yeux avec un mouchoir de papier et s'efforça de sourire.

— C'est bête, hein ? Je ne sais plus où j'en suis.

— Allons, allons, ce n'est qu'un passage à vide comme nous en connaissons tous.

— Mes passages à vide, comme vous dites, sont de plus en plus fréquents !

— Allons, allons, reedit Mary en lui tapotant le dos de la main, souriez-moi !

Elle se sentait à court d'arguments. Claire Aubenard secouait la tête de droite à gauche, lentement :

— Trouvez-moi matière à sourire...

Mary leva l'index de la main droite comme le font les enfants à l'école pour attirer l'attention du maître :

— Je vous prends au mot, j'ai une bonne nouvelle pour vous !

— Une bonne nouvelle ? Ça m'étonnerait !

Elle s'efforçait toujours de sourire et se tamponnait les yeux à petits coups de son mouchoir de papier roulé en boule.

— Ça serait aussi la première depuis longtemps !

— Si je vous disais que c'en est fini des persécutions téléphoniques ?

Claire renifla :

— Je ne vous croirais pas. Ça ne finira jamais !

— Allons donc ! Tout finit par finir ! Même les saloperies qui vous sont imposées.

— Comme je voudrais vous croire !

Elle n'était pas encore convaincue. Mary assura :

— Votre persécuteur va cesser son petit jeu.

Soudain, le regard de Claire laissa transparaître de l'espoir.

— Vous l'avez identifié ?

— Pas encore formellement, mais ça ne saurait tarder.

— Comment avez-vous fait ?

Mary lui fit un sourire complice :

— Vous voulez connaître mon secret ?

Claire hocha la tête affirmativement. Son abattement avait fait place à la curiosité. Mary tira une chaise vers elle et s'assit près du piano.

— Question de métier, ma chère. Je vous ai dit que j'étais auxiliaire de justice, ce n'est pas tout à fait faux, mais en réalité je suis officier de police.

— Officier de police ? répéta Claire, stupéfaite.

— Oui, capitaine, pour tout vous dire.

— Capitaine ?

— Eh oui ! Savez-vous d'où je viens ?

— De Quimper ?

— Certes, mais là, maintenant.

Claire secoua la tête négativement.

— De la gendarmerie de Gouarec.

L'espoir qui s'affichait sur le visage de Claire Aubenard s'effaça comme s'efface le soleil quand passe un gros nuage noir. S'était-elle attendue à autre chose ?

— La gendarmerie de Gouarec, répéta-t-elle avec accablement, vous espérez du secours de la gendarmerie de Gouarec ? Comme d'habitude, ils ne bougeront pas le petit doigt !

— Détrompez-vous ! Avec les éléments que je lui ai fournis, le chef Lebœuf ne peut pas rester inerte. Et ceci grâce à vous, ma chère Claire.

— Comment, grâce à moi ?

— Grâce à votre présence d'esprit lorsque vous avez noté les dates et heures de ces appels.

— Et vous croyez que ça suffira ?

— Largement, ma chère, largement. J'ai comme l'impression que quelqu'un ne va pas tarder à se sentir à l'étroit dans ses petits souliers...

— Qui donc ?

— Le sieur Conomor.

— Conomor ? Il ne parlera jamais ! Ce type est un repris de justice, un dur, on pourra le couper en morceaux, il ne lâchera pas un mot.

— Je ne pense pas qu'on ait besoin d'aller jusque-là, dit Mary. La gendarmerie a en main tous les éléments pour prouver que ces coups de fil anonymes proviennent de son établissement.

Claire haussa les épaules :

— Il dira qu'il ignore qui les a passés !

— Probablement. Mais, croyez-moi, c'est une position qu'il aura du mal à tenir. La fréquence de ces appels est telle qu'il ne peut ignorer qui en est l'auteur. D'autant que ce téléphone n'est pas une machine à pièces. Il faut payer la communication à chaque fois. Et à qui paye-t-on ? À monsieur Conomor ! À moins évidemment que ce ne soit lui le corbeau.

Claire l'interrogea du regard, puis de la voix :

— Vous y croyez ?

Mary fit la moue :

— Pas vraiment ! Ce n'est pas son genre. Et puis, quel intérêt aurait-il à agir de la sorte ?

— Je ne vois pas. Je ne le connais même pas...

— Pour moi, c'est Frankie qui est à l'origine de ces persécutions, dit Mary. Cependant, c'est Conomor qui est dans la nasse : ou il dénonce son copain, ou c'est lui qui sera accusé de harcèlement. S'il a un casier

judiciaire, il n'y coupera pas du maximum...

— C'est-à-dire ?

— Un an de prison ferme et 15000 euros d'amende si mes souvenirs sont bons. Peut-être même plus, si ses antécédents sont défavorables.

— Question antécédents, je crois qu'il ne craint personne, fit Claire Aubenard.

— Alors il y a de quoi lui donner à réfléchir.

Claire Aubenard siffla entre ses dents :

— Il ne va pas aimer ça du tout !

— Pas du tout ! répéta Mary en plaquant deux accords sur le piano. S'il vous plaît, Claire, chantez-moi quelque chose !

Après une hésitation, Claire se remit au piano et joua une introduction avec un doigté qui révélait sa maîtrise de l'instrument. Puis sa voix s'éleva, chaude, sensuelle, telle que Mary l'avait conservée en mémoire. Elle parlait de la belle province, de l'été indien sur les forêts immenses, de ses champs de neige, des maisons de bois dans lesquelles on était si bien assis sur une peau d'ours, devant le feu avec un compagnon aimé.

Bizarrement, elle avait retrouvé, pour interpréter ce texte, la parlure et l'accent québécois.

Elle poursuivit avec *Le doux chagrin*, une chanson de Gilles Vigneault que Mary adorait et qu'elle fredonna avec elle :

J'ai fait de la peine à ma mie (bis)

Elle qui ne m'en a point fait

Qu'il est difficile...

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile

Elle qui ne m'en a point fait (bis)

Et moi qui tant en méritais

Qu'il est difficile...

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile,

Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile...

La chanson s'égrena jusqu'à son terme merveilleusement servie par la voix un peu rauque, si particulière de Claire Aubenard. Quand le

dernier accord fut plaqué, Claire resta immobile au dessus du clavier, les yeux fermés. Elle était passée dans un autre monde, de l'autre côte de l'Atlantique, dans sa belle province. Deux larmes coulèrent sur ses joues lorsque Mary la tira de sa nostalgie en applaudissant.

— Que c'est beau s'exclama-t-elle encore sous le charme, que c'est beau !

Claire, sans répondre, rabaisa doucement le couvre davier du piano avec un sourire triste et doux. À quoi pouvait elle songer en cet instant Aux concerts triomphaux d'autrefois ? Aux foules de fans qui l'acclamaient ? Aux remises de prix sous les sunlights ? À ce passé si brillant ou à ce présent bien difficile a vivre ?

Le bruit d'une voiture se fit entendre, les ramenant aux préoccupations immédiates.

Chapitre XVI

Claire, le front plissé, repoussa le tabouret du piano, se dirigea vers la fenêtre et écarta le rideau.

— Qui peut venir à cette heure ?

L'inquiétude perçait de nouveau dans sa voix.

Mary se pencha et vit une Peugeot grise d'où sortait un homme d'une quarantaine d'années qui regardait autour de lui, cherchant visiblement à savoir s'il y avait quelqu'un au motel. Comme les lumières n'étaient pas encore allumées, on pouvait se poser la question.

Claire actionna un commutateur et la lumière jaillit.

— Qu'est-ce que c'est encore ? soliloqua-t-elle d'une voix ou perçaient l'inquiétude et l'agacement en se dirigeant vers la porte.

Mary se tint en retrait tandis que le nouvel arrivant saluait Claire fort civilement.

— Bonsoir madame. J'aurais souhaité rencontrer madame Lester, si c'est possible.

Mary s'avança.

— Monsieur ?

L'homme l'examina des pieds à la tête.

— Vous êtes madame Lester ?

— Elle-même. Bonsoir monsieur.

L'homme s'inclina pour répondre à son salut.

— Bonsoir...

Il était vêtu d'un jean délavé, d'un pull ras le cou et d'un blouson de cuir. Un large sourire découvrit de belles dents blanches bien alignées. Son regard, clair et direct, et son visage ouvert inspiraient la sympathie. Il tendit la main à Mary et se présenta :

— Jean-Marc Hanson...

Mary répondit à sa poignée de main ferme et sèche.

— Enchantée, monsieur Hanson...

Après un court silence et comme son interlocuteur ne disait rien, elle demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

L'homme parut un peu embarrassé. Il regarda Claire et se gratta la gorge :

— Humm... Ce que j'ai à vous dire est confidentiel.

Il regarda Claire d'un air gêné :

— Excusez-moi, madame...

Claire comprit qu'elle était de trop.

— Je vous laisse, dit-elle.

Elle semblait un peu vexée d'être tenue en dehors de la confidence. Mary la rassura d'un clignement de l'œil qui signifiait : « On en reparlera plus tard ! » Puis elle indiqua la direction de sa petite maison à son visiteur.

— Si vous voulez venir par là...

Sans mot dire, l'homme la suivit. Elle poussa la porte, alluma les lumières, et, montrant le canapé, l'invita à s'installer.

Il remercia en s'asseyant.

— Que diriez-vous d'une tasse de thé, adjudant-chef ?

Le visiteur tressaillit et considéra Mary avec attention. Ses yeux étaient pleins de points d'interrogation mais sa bouche se détendit dans un sourire.

— Touché ! reconnut-il. Comment m'avez-vous identifié ?

Elle sourit à son tour, un peu ironique et, de l'index, se toucha le nez :

— Bien qu'en vacances, je suis de la police, tout de même ! Comme le chef Leboeuf, j'ai mes petits réseaux de renseignement. Vous m'avez bien trouvée...

— Ce n'était pas difficile. Contrairement à la mienne, votre célébrité dépasse, et de loin, les limites de Quimper-Corentin...

Elle continua d'ironiser, feignant l'admiration :

— Oh là ! De la basse flagornerie à présent ? Il n'y a pas à dire, les méthodes de la gendarmerie sont en pleine évolution !

Le gendarme se mit à rire de bon cœur et, soudain, il parut avoir dix ans de moins.

— Si vous aviez offert du thé au chef Leboeuf, il aurait été capable de vous verbaliser pour outrage...

— Oh, si je lui avais offert de la bière, il m'aurait accusée de

tentative de corruption. Je tends à penser, et ça me fait vraiment plaisir, que vous n'êtes pas, à mon égard, dans les mêmes dispositions d'esprit que le chef Lebœuf !

— Dieu m'en garde ! fit l'adjudant-chef Hanson en affectant une mine horrifiée tandis que Mary versait de l'eau bouillante dans la théière en faïence de Quimper.

Elle attendit quelques instants que le thé infuse, puis elle demanda :

— Du sucre ? Du citron ? Du lait ?

— Nature, ça ira très bien.

Mary versa le thé après s'être assurée qu'il avait la couleur qui convenait.

— J'ai demandé à vous parler personnellement mais le chef Lebœuf a prétendu que vous étiez absent.

— Ce qui était vrai !

— Ah !

— Il m'arrive de partir en permission, capitaine...

Elle le considéra :

— Je vois, on se balade en civil !

Il rit :

— Je ne vais tout de même pas partir en vacances en uniforme ! Mais dès demain...

— Dès demain on reprend le collier ?

— Eh oui, les meilleures choses ayant une fin, mon congé se termine aujourd'hui...

Mary se mit à rire :

— On fait un drôle de métier, non ? En vacances ou pas, on est toujours plus ou moins sur la brèche. Qu'est-ce qui vous amène, adjudant-chef ?

Le gendarme fit tourner sa tasse en poussant l'anse du bout de l'index. Le thé était encore trop chaud pour être bu.

— Vous devez bien vous en douter.

— Oui, mais je préférerais en être sûre. Si vous aviez la bonté de le préciser, en toute simplicité...

— Humm ! fit l'adjudant-chef comme s'il avait un chat dans la gorge, je suis rentré ce midi à la brigade, dit-il, et le chef Lebœuf qui me remplaçait m'a aussitôt signalé qu'on risquait de très gros ennuis.

Elle ironisa :

— Si gros que ça ?

Hanson eut un mouvement d'épaules évasif.

— C'est ce qu'il a dit.

Hanson eut un petit sourire contraint :

— Vous avez semé le trouble dans l'âme simple du chef Lebœuf.

Mary fit mine de s'alarmer :

— À ce point-là ?

Hanson hocha la tête affirmativement.

— Hon hon... Sous ses airs de va-t-en guerre, c'est un grand émotif, ce chef Lebœuf !

Elle braqua son index vers l'adjudant-chef :

— Laissez-moi deviner ! Il aura ajouté que ces ennuis seraient causés par une certaine Mary Lester, capitaine en jupons comme on dit dans les mauvais romans. Je me trompe ?

— Pas du tout ! Alors j'ai trouvé préférable de venir vous voir pour apprendre, de votre bouche, la nature des ennuis que vous nous promettez.

— Voilà une démarche qui me plaît, adjudant-chef ! Hors le fait que je n'ai rien promis de tel au chef Lebœuf.

Elle regarda attentivement Hanson :

— J'espère que vous ne pensez pas que j'ai menacé le chef Lebœuf qui, entre nous soit dit, m'a paru être de taille à se défendre tout seul.

— On croit ça, dit l'adjudant-chef, on croit ça... Et puis on s'aperçoit que le chef Lebœuf qui irait sans ciller maîtriser à mains nues un forcené armé d'une *kalachnikov*, est fort dépourvu devant les embarras administratifs. Les avocats lui donnent de l'urticaire, quant aux journalistes, il les craint plus que la peste. Quand il a un rapport à faire, il souffre le martyre. Alors, comme vous avez évoqué le nom d'un avocat bien connu, comme vous avez évoqué d'éventuelles révélations à la presse, à la télévision, vous avez mis mon pauvre Lebœuf dans tous ses états.

— Vos sentiments à son endroit me semblent mitigés, fit remarquer Mary.

— Chacun d'entre nous a ses faiblesses et ses points forts, éluda Hanson. Lebœuf est un homme de terrain. Il n'y a même pas mieux comme homme de terrain. Mais ne lui demandez pas un rapport

circonstancié, et encore moins une synthèse...

— Je vois, dit Mary en souriant. Et il ne fait pas la différence entre « avertir » et « menacer ». Ah, le sens des nuances n'est pas donné à tout le monde !

— Donc vous ne l'avez pas menacé ?

Elle protesta avec force :

— Pas le moins du monde ! Je lui ai expliqué que je me trouvais en compagnie de madame Aubenard lorsqu'elle a reçu un de ces coups de téléphone inquiétants dont elle s'est plainte à plusieurs reprises. Cette fois, ça s'est très mal passé : madame Aubenard a fait un malaise et j'ai compris pourquoi en prenant l'appareil qui lui avait échappé des mains. C'était tellement bas, tellement ignoble...

— Ne me dites pas que vous vous attendiez à quelque chose de plus relevé venant de quelqu'un qui s'adonne à ce genre de plaisanterie.

— Je ne m'attendais à rien, je n'étais au courant de rien.

Son visage s'assombrit et elle considéra l'adjudant-chef avec gravité :

— D'ailleurs, à ce stade on ne parle plus de plaisanterie, adjudant-chef, mais de cruauté mentale, de harcèlement et, vous savez comme moi à quoi peut mener ce petit jeu, à la mise en danger de la vie d'autrui. Pour appeler les choses par leur nom, il s'agit ni plus ni moins d'un comportement criminel, et je pèse mes mots. Le chef Lebœuf refusant d'envisager l'affaire sous cet angle, je lui ai donc téléphoné mais je n'ai pas été davantage prise au sérieux. Alors, je suis passée le voir, sans plus de succès. Je suppose que c'est à cette rencontre qu'il a fait allusion.

— En effet.

— Vous trouvez normal qu'on puisse harceler des gens de la sorte ?

— Non ! assura fermement Hanson. Cependant, comme je vous l'ai dit, le chef Lebœuf tend à minimiser ces menaces. Pour lui on commence à être menacé lorsqu'on a un fusil braqué sur le ventre ou un pistolet sur la tempe. Les menaces téléphoniques ont sur le chef Lebœuf autant d'effet que des piqûres de moustique sur le cuir d'un rhinocéros.

— Le chef Lebœuf n'est pas une faible femme, dit Mary sarcastique.

Hanson sourit sans répondre.

— Cependant, poursuivit Mary, c'est une faible femme, moi en l'occurrence, qui l'inquiète au point qu'il vous fait prévenir alors que vous êtes encore en permission.

— J'étais tout de même rentré à la brigade, il était normal que Lebœuf m'avertisse que vous aviez fait état de vos relations pour nous faire des ennuis. Enfin, ajouta-t-il après un silence, je ne classe pas le capitaine Lester dans la catégorie des faibles femmes.

Mary s'inclina :

— Trop aimable ! Cependant c'est une façon de présenter les choses et elle ne correspond pas à la réalité.

— En tout cas, c'est ainsi qu'il a ressenti votre intervention.

Mary eut un geste de la main signifiant qu'elle n'y pouvait rien. Hanson précisa :

— Je suis venu vous demander quelle était votre version des faits.

— J'ai voulu rendre service en fournissant à vos services les moyens de découvrir le coupable de ces coups de téléphone. Lebœuf aurait-il oublié de vous le dire ?

— Non, il m'en a parlé.

— Alors ?

— Vous l'avez fort impressionné.

— Je n'ai pas eu ce sentiment.

— Croyez-m'en, fit Hanson d'un air entendu. Je connais assez mon Lebœuf pour savoir quand quelque chose va de travers. Il m'a parlé de cet enregistrement, de ces bruits caractéristiques qu'on entendrait en fond... Du moins est-ce ce que vous lui auriez dit.

Mary acquiesça :

— Tout à fait !

— N'est-ce pas un peu léger pour accuser quelqu'un ?

— Pour le moment, je n'accuse personne nommément. Je pense avoir identifié le lieu d'où proviennent ces coups de téléphone. Je n'ai rien dit d'autre au chef Lebœuf.

— Mais Lebœuf ne l'a pas entendue, cette cassette ?

— Non, et je dois dire que vu son attitude, je n'ai pas eu la moindre envie de la lui confier.

— Que craignez-vous ?

— Je n'aimerais pas que, par un malencontreux hasard, cet enregistrement soit perdu ou effacé.

L'adjudant-chef se redressa, indigné :

— Vous ne sous-entendez tout de même pas que Lebœuf...

— Tsss ! fit Mary agacée, j'ai parlé de malencontreux hasard ! M'avez-vous entendue citer le nom du chef Lebœuf ?

Sous l'effet de la contrariété, le visage de l'adjudant-chef Hanson se plissa. Sans faire mine de s'en apercevoir, Mary poursuivit :

— Lorsque la cassette aura été examinée par le laboratoire de police scientifique, je suis même certaine que d'autres éléments apparaîtront.

Elle sortit la cassette de sa poche et la tendit à Hanson :

— Tenez, je vous la remets.

Hanson prit la cassette :

— Qui vous dit que je suis plus fiable que le chef Lebœuf ?

Poing ferme, elle tendit son auriculaire en souriant :

— Mon petit doigt !

Elle lui sourit :

— Et mon intime conviction.

— Rien que ça ! ironisa Hanson.

— La confiance, adjudant-chef, la confiance... Tout est dans la confiance...

Puis elle lui tendit un feuillet plié en quatre :

— Voilà les dates et les heures auxquelles madame Aubenard a été harcelée par téléphone.

— Oui, dit Hanson songeur en dépliant le feuillet, les dates...

Il regarda Mary dans les yeux :

— Peut-on savoir quelles sont vos intentions ?

— Mes intentions ? Vous devriez plutôt dire mon but. Ce qui m'importe c'est que madame Aubenard ne soit plus persécutée de la sorte. Qu'on empêche le salopard qui la harcèle de sévir et je serai satisfaite.

Elle montra la cassette, le papier :

— Vous avez tous les éléments en main, je vous refile le bébé, à vous de mettre ce corbeau en cage.

Comme Hanson, songeur, ne disait rien, elle lança :

— Un problème, adjudant-chef ?

Hanson prit le temps d'avaler une gorgée de thé, puis il laissa tomber :

— Oui.

Il soupira :

— Et s'il n'y en avait qu'un...

— Expliquez-moi ça, demanda Mary, intriguée.

Hanson but une nouvelle gorgée de thé, puis il reposa sa tasse avec un luxe de précautions qui ne s'imposait pas.

— Je suppose qu'on vous a éclairée sur les agissements de la famille Gaudu...

Il paraissait peser ses mots.

— Gaudu et ses frères, précisa Mary, ou plutôt ses demi-frères qui s'appellent Legroin, si mes renseignements sont bons.

— Ils le sont ! C'est une famille de marginaux qui pourrit la vie de toute la région. À ce jour, nous n'avons jamais réussi à les faire rentrer dans le rang. Ils ne craignent ni Dieu ni Diable car, malgré leurs exactions, ils arrivent à susciter la pitié chez les âmes sensibles.

— C'est fatal, ce sont des déshérités...

Le gendarme eut un geste d'agacement et il répondit vivement :

— Parce qu'ils le veulent bien. Ils ont eu accès à l'école, comme tout un chacun, mais ils ont réussi à faire tourner en bourrique les instituteurs les plus expérimentés.

— Ils ont donc été scolarisés ?

— Naturellement, sans cela la mère n'aurait pas touché les allocations familiales, mais non seulement ils n'ont rien appris, mais mieux, ils ont empêché les autres d'apprendre. Le père Botmel a failli devenir chèvre avec eux. Et pourtant, le père Botmel c'était un vieux de la vieille à qui on ne la faisait pas !

— De qui parlez-vous ? D'un prêtre ?

L'adjudant se mit à rire.

— Non, d'un instituteur qui a appris à lire et à écrire à tous les enfants du canton. Dans son dos les enfants l'appelaient le père Botmel, mais c'était un laïc pur et dur, digne descendant de ces instituteurs qu'on appelait autrefois les hussards noirs de la République.

— Il vit toujours ?

— Oui, il habite à Caurel, une petite maison au bord de l'eau.

— Vous semblez bien le connaître... A-t-il été votre maître ?

— Non, mais il a frotté les oreilles à votre ami Lebœuf qui, lui, est un gars du coin. Lebœuf ne lui en a pas gardé rancune. Chaque fois

qu'on passe en patrouille à Caurel, il regarde si son vieux maître est dans son jardin et va le saluer fort poliment.

— Vous m'épatez, adjudant-chef, dit Mary, admirative. Ce Lebœuf tout de même... N'aurait-il pas été le condisciple de Frank Gaudu ?

— Je crois bien que si...

Il se mit à rire :

— Mais Frankie, lui, n'est pas entré dans la gendarmerie.

Il fit la moue :

— Il n'aurait pas, je le crains, passé les tests d'admission. Certes, il a suivi une scolarité relativement normale jusqu'à ses quatorze ans. Après...

L'adjudant-chef eut un geste évasif du bras.

— Après...

Chapitre XVII

— Après quoi ? demanda Mary.

— Après il n'a plus paru à l'école semble-t-il.

— Vous en connaissez long sur lui, finalement.

— Bien obligé ! À force de le voir mêlé à toutes sortes de combines plus ou moins louches...

— Comme quoi ?

— Pff ! fit le gendarme, toutes les arnaques minables dont sont capables les gens de son acabit pour se faire un peu d'argent : vols de matériaux sur les chantiers, de sapins dans les pépinières à l'époque de Noël, vols dans les supermarchés, chez les marchands de matériel agricole... Je pourrais, si vous le désirez, vous dresser une longue liste.

— Inutile, dit Mary. Cependant, comment se fait-il que ces chenapans soient toujours en liberté ?

— Il faudrait les prendre sur le fait, et ça, ce n'est pas évident ! Ils sont incultes, mais rusés. Le produit de leurs vols est planqué dans des caches connues d'eux seuls. Dans les bois se trouvent des terriers aménagés en refuges. On en connaît quelques-uns, mais la plupart sont indécelables, seulement connus de quelques initiés.

— Les frères Legroin, par exemple.

— En effet. Ces caches, qui datent pour certaines de la Révolution, avaient été faites pour soustraire les prêtres réfractaires aux foudres des révolutionnaires. Sous l'Empire, elles ont servi aux paysans à échapper à la conscription et enfin, pendant la guerre, la Résistance les a utilisées pour dissimuler les armes parachutées à l'intention des maquis.

— Et maintenant ce sont les frères Legroin qui en usent, dit Mary.

— Nous le supposons car, lorsqu'il y a un vol, on a beau boucler les routes, on ne trouve jamais trace du matériel volé.

— Et ils connaissent ces cachettes ?

— Mieux que leur poche, dit le gendarme.

— Les anciens doivent les connaître également.

Le gendarme leva les épaules :

— Évidemment !

— Je suppose que vous les avez interrogés ?

— C'est bien sûr la première chose que nous avons faite.

— Et alors ?

— Rien, nada ! Des murs...

— Et Miliner ?

— Un super mur. Mais Miliner ne connaît certainement pas les bois aussi bien que les frères Legroin ni que Frankie.

Il émit une sorte de petit rire sans joie :

— Vous savez, les nazis n'ont jamais pu trouver ces caches. Et pourtant eux n'étaient pas limités dans les interrogatoires.

Mary hocha la tête pensivement :

— Vous pensez que c'est Frankie leur chef ?

— Ça m'en a tout l'air. C'est le seul qui sait à peu près lire, écrire et compter, chose que les quatre autres, les petits frères, ignorent totalement.

— Il sait même téléphoner, ironisa Mary.

Hanson fronça les sourcils :

— Vous pensez que c'est lui le corbeau ?

Mary haussa les épaules :

— Qui voulez-vous que ce soit ? En plus, il a un motif.

— Quel motif ?

— Il fait partie des héritiers des *Forges* mais il a vendu sa part hâtivement et inconsidérément à Olivier Lanveaux qui a également racheté les parts des autres ayant droit. Maintenant que Lanveaux est propriétaire à part entière et qu'il a entrepris des travaux, Frankie s'est aperçu du potentiel que représente cette propriété. Il a voulu racheter sa part, ce que Lanveaux a refusé, bien évidemment. Cette cession ayant été faite le plus légalement du monde par-devant notaire, il enrage de ne pouvoir remettre la main sur ce que son esprit fruste considère toujours comme sa propriété. Alors il a recours à la menace et aux voies de fait.

— Aux voies de fait ? Monsieur Lanveaux n'a jamais porté plainte, que je sache.

— Non. Mais compte tenu de l'accueil qui a été fait à sa compagne, je le comprends.

— Vous pouvez préciser ?

— Pardon ?

— Pouvez-vous préciser la nature de ces violences ?

— Ce n'est pas à moi de le faire. Lanveaux est assez grand pour savoir quelle conduite il doit tenir.

Elle pensait au retour peu glorieux de l'ex-metteur en scène, couvert de crottes de poules, appuyé sur l'épaule de Joseph Poher.

— Je verrai monsieur Lanveaux à ce propos, promet l'adjudant-chef.

Mary opina :

— Ce sera mieux ainsi. Enfin, maintenant vous avez de quoi mettre son ou ses persécuteurs hors d'état de nuire !

Hanson soupira de nouveau :

— Puissiez-vous dire vrai, c'est le rêve de toute ma brigade !

Mary pencha sa tête pour regarder son interlocuteur :

— Vraiment ?

Hanson parut fâché de voir sa parole mise en doute :

— Vous auriez tort d'en douter, depuis le temps que cette tribu nous empoisonne la vie !

Elle ne répondit pas et continua de sourire, l'air moqueur. Hanson s'en agaça :

— Vous n'avez pas l'air de me croire !

— Si, je vous crois. Maintenant je ne crois pas que TOUTE votre brigade partage votre aversion pour la tribu des Gaudu / Legroin. Il y a quelqu'un chez vous qui les renseigne.

Hanson se redressa, le visage soudain sévère :

— Je ne vous permets pas, je réponds de mes hommes !

Elle glissa :

— Même de Leboeuf ?

Le visage de l'adjudant-chef marqua une forte contrariété :

— Qu'essayez-vous d'insinuer ?

Elle se rendit :

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Hanson ! Leboeuf et Frankie ont usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs d'école, il est donc naturel de penser qu'ils ont pu conserver une certaine amitié...

— Vous vous trompez ! Ils ont toujours été d'irréductibles ennemis. Vous n'aurez qu'à demander au père Botmel !

— Je n'y manquerai pas !

— Vous voyez, dit-il soupçonneux, vous êtes prête à enquêter dans notre dos !

Elle le reprit avec une indignation amusée :

— Dites donc, adjudant-chef, vous ne manquez pas d'air ! Vous me conseillez d'aller voir le père Botmel et quand je m'apprête à suivre vos conseils, vous m'accusez d'intriguer dans votre dos ! Ça n'est pas cohérent, mon vieux !

Hanson ne releva pas la familiarité du propos.

— Humph ! fit-il de mauvaise grâce, après tout, si vous avez du temps à perdre...

Elle laissa tomber de son ton le plus suave :

— Et comment ! Je suis en vacances comme vous le savez ! Ce n'est pas le temps qui me manque...

L'adjudant-chef haussa les épaules en la regardant d'un air rancunier. Mary poursuivit :

— Vous allez peut-être me dire encore une fois que c'est un peu léger, mais à chaque fois que madame Aubenard a téléphoné à la gendarmerie pour se plaindre il y a eu d'autres persécutions en retour. Dites-moi, qui pouvait savoir que madame Aubenard avait téléphoné sinon quelqu'un de chez vous ?

L'adjudant-chef parut soudain très préoccupé :

— C'est une accusation très grave, capitaine Lester.

Elle remit les choses en place :

— Encore une fois je n'accuse personne, je vous fais part de mes observations. À vous d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Et je vous redis qu'il n'y a pas ici de capitaine Lester, il y a la citoyenne Mary Lester, en vacances avec un ami. EN VACANCES ! Point barre, comme dirait monsieur Conomor.

Et elle ajouta :

— Encore un joli coco, celui-là, si vous voulez mon avis.

— Je sais parfaitement à quoi m'en tenir en ce qui concerne Conomor, dit Hanson très sec. Nous l'avons à l'œil et, croyez-moi, il ne se risquera pas à faire un pas de travers.

— Je vous trouve bien optimiste.

— Pour ce qui concerne Conomor, j'ai quelques raisons de l'être.

— Puisque vous le dites...

Hanson réfléchit avant d'énoncer lentement :

— Même s'il y avait une taupe à la gendarmerie, attention, je n'y crois pas, comment ferait-elle pour prévenir Frank Gaudu ?

— Rien de plus simple, un coup de téléphone !

— La ferme de *Kerlouet* où habite la tribu n'a pas le téléphone, dit triomphalement l'adjudant-chef. À peine ont-ils l'électricité. Ce n'est pas moderne-moderne là-bas, savez-vous ?

— Frankie pourrait avoir un téléphone portable.

— Il pourrait, mais rien n'est moins sûr.

Mary réfléchit :

— Alors il doit prendre ses messages au *Saloon*. Il semble y passer tous les jours.

— C'est une éventualité, reconnut Hanson sans conviction.

Il se leva :

— Je vais vérifier ces appels depuis la brigade.

— Vous ferez bien. À propos, pourquoi Lebœuf m'en veut-il tant ?

L'adjudant-chef, qui s'apprêtait à sortir, revint et reprit sa place sur le canapé.

— Le chef Lebœuf est terriblement conformiste, capitaine. Il a, plus que tout autre gendarme de ma connaissance, l'esprit de corps. C'est pourquoi, s'il y a une taupe comme vous le dites, à la gendarmerie, ça ne peut pas être Lebœuf. Ceci dit, il vous soupçonne d'être venue empiéter sur le territoire de la gendarmerie et, toujours en vertu de ce fameux esprit de corps, il est très jaloux de nos prérogatives. Il pense que vous auriez dû venir vous présenter et...

— Je l'aurais certainement fait si j'avais été en mission, adjudant-chef, mais comment faut-il vous le dire : je suis en vacances !

Elle répéta plus fort :

— EN VACANCES !

— Soit ! concéda Hanson avec un geste d'apaisement, soit. Cependant il y a eu cette bagarre dans le bistrot.

Mary tapa du poing sur la table :

— C'est trop fort ! J'ai été agressée, je me suis protégée et, en essayant de me frapper, mon agresseur s'est fait mal. C'est

répréhensible ? Aurais-je dû me laisser massacrer par cette bande de voyous ?

— Non, ce qui est interdit, c'est de casser des membres aux gens !

Elle le fixa dans les yeux :

— De quoi parlez-vous ?

— De Frank Gaudu, et vous le savez !

— Frank Gaudu n'a rien de cassé, et vous le savez aussi.

— Ne jouez pas sur les mots ! Vous voyez très bien ce que je veux dire.

— Non, adjudant-chef, dit-elle fermement, je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire, et surtout, je ne vois pas où vous voulez en venir.

L'adjudant-chef, le front plissé par la réflexion, chercha longuement ses mots :

— Permettez-moi d'être surpris d'apprendre que vous fréquentez des bistrots comme celui de Conomor.

— Je ne les fréquente pas. Je m'y suis trouvée par accident.

— En recherchant qui téléphonait à Claire Aubenard ?

— Exactement.

— Donc, en enquêtant.

— Là c'est vous qui jouez sur les mots, dit-elle exaspérée. Une amie est harcelée par un corbeau au téléphone. La gendarmerie étant apparemment impuissante à faire cesser ces persécutions, il n'est pas anormal que je cherche à l'aider. D'ailleurs, lorsque j'ai relevé des indices propres à faire avancer l'enquête, je suis aussitôt allée les communiquer au chef Leboeuf. Comme il ne paraissait pas intéressé, je viens de vous les donner. Vous devriez plutôt me remercier, vous allez pouvoir faire cesser ce harcèlement.

— Si c'était aussi simple, soupira Hanson.

— Mais c'est très simple ! affirma-t-elle. Simple comme un coup de fil.

Hanson soupira une nouvelle fois, ce qui agaça Mary Lester.

— Il se trouve, dit-elle, que je suis en vacances avec mon ami Lilian Rimbermin. Je cite les témoins de l'altercation. Il y avait aussi...

— Monsieur Lanveaux, coupa Hanson, je sais !

— Vous pourrez les interroger à l'occasion.

— Pas la peine, dit l'adjudant-chef.

Après un temps de silence, il ajouta :

— Je ne suis pas ignorant de votre implication dans l'enquête sur le *Renard des Grèves*, à Kerlaouen ; à cette occasion vous avez donné un sérieux coup de main à la gendarmerie. Et dernièrement encore, à Trébeurnou...

Elle admira :

— Vous voilà bien renseigné !

Il se pencha et la regarda en clignant de l'œil d'un air complice :

— Encore mieux que vous ne pensez, je suis un camarade de promotion de l'adjudant-chef Lucas, mais c'est surtout Miliner qui m'a mis la puce à l'oreille.

— Miliner... répéta-t-elle surprise, mais comment ?

— Il a été stupéfait d'apprendre que vous avez pu démolir cet abruti de Frank Gaudu. Et il a fait part à Leboeuf de sa stupéfaction.

— Encore ? fit-elle agacée. Je vous répète que ce maladroît de Frankie s'est fait mal tout seul en essayant de me frapper !

L'adjudant-chef posa son index gauche sous son œil droit en disant d'un air entendu :

— Ouais...

Le front de Mary se plissa :

— Vous n'avez pas l'air de me croire !

Le sourire de l'adjudant-chef en disait long sur son scepticisme.

— Ça, c'est la version officielle !

— Et comment ! approuva Mary la main sur le cœur. Au besoin vous pourrez interroger les témoins, il n'en manquait pas !

— Ouais, reedit l'adjudant-chef.

Il sortit une feuille de papier de sa poche, la déplia :

— J'ai justement la liste de vos témoins... Outre votre ami et Lanveaux...

Mary le coupa :

— C'est toujours Miliner qui vous l'a fournie ?

— Oui. Miliner est un précieux auxiliaire de police, bien que les voyous du lac n'en sachent rien. Donc, outre les deux susnommés, Emmanuel Conomor, braqueur notoire, reconverti dans la limonade...

Mary sourit : « susnommés » sentait fort le rapport de gendarmerie.

L'adjudant-chef s'en étonna :

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Oh, rien, assura-t-elle. Ça me prend comme ça de temps en temps, n'y prenez pas garde.

Hanson la regarda avec attention, se demandant si elle se payait sa fiole. Enfin il secoua la tête et parut renoncer à approfondir ce mystère.

Elle demanda :

— Il a un casier ?

— Un casier, Conomor ? s'esclaffa Hanson, on peut appeler ça comme ça ! Mais c'est plus qu'un casier, c'est une anthologie, que dis-je, un florilège de tout ce qu'un bon citoyen ne doit pas faire. Hors le meurtre...

— Ah, il n'a tué personne ?

L'adjudant-chef nuança :

— Du moins ne s'est-il pas fait prendre ! Depuis sa majorité, il a fait vingt ans de placard. C'est bien simple, il a passé plus de temps dedans que dehors.

— Ah, c'est pour cela qu'il est sorti de ses gonds lorsque j'ai parlé d'appeler la police ?

L'adjudant-chef se mit à rire :

— Vous avez de ces termes !

Elle s'étonna :

— J'ai dit quelque chose de drôle ?

— Il y a longtemps que je n'ai pas entendu dire de quelqu'un qu'il était « sorti de ses gonds ».

Elle fronça les sourcils :

— Vous ne m'avez pas comprise ?

— Si, mais de nos jours on dit plus volontiers que quelqu'un a « pété un câble », ou « un plomb » pour indiquer qu'il est sorti de ses gonds, comme vous le dites.

— Je ne parle pas assez moderne pour vous ?

— Mais si, protesta l'adjudant-chef qui s'empressa d'ajouter : appeler la police chez Manu Conomor, c'est vraiment agiter le chiffon rouge sous le nez du taureau !

— J'ai vu ça, dit Mary, et de près !

— Puisque vous l'avez vu de près, pensez-vous qu'il soit homme à s'épancher auprès des gendarmes ?

— Peut-être pas, mais il y avait d'autres personnes !

— Ouais... Trois des frères Legroin et quatre autres membres de leur sinistre bande.

— Personne ne pourra dire que j'ai frappé Frankie.

— Non, mais ils ne diront pas le contraire non plus.

— Mais encore ?

— Ils n'assureront pas que vous ne l'avez pas frappé. En fait, ils ne lâcheront rien de plus que ce que Frankie permettra.

Mary hocha la tête d'un air entendu :

— C'est-à-dire rien ! Du moins si j'en crois Miliner. Il n'y a donc pas lieu de craindre des poursuites.

— Assurément, vous traîner devant la justice n'est pas dans leur culture. Ce qui m'inquiète, c'est qu'ils feront comme d'habitude, ils essayeront de régler ça à leur manière.

— Et, à ce que m'a dit Miliner, leur manière c'est la manière forte.

— Exactement.

Le gendarme se leva.

— Méfiez-vous, capitaine !

Elle sourit :

— Un homme averti en vaut deux, une femme aussi d'ailleurs, surtout lorsqu'elle l'est doublement.

— Doublement quoi ?

— Avertie !

Et comme elle lisait une incompréhension totale dans le regard du gendarme, elle précisa :

— Avertie par Miliner et par vous.

Chapitre XVIII

Le village de Caurel s'étendait autour de son église surmontée d'une flèche ardoisée. La place, autour de l'édifice, était dallée de larges pierres, des hortensias bleus et roses ornaient les parterres cernant les murs de grosses pierres grises et, ainsi ceinturée, la petite église semblait jaillir d'un gigantesque bouquet de fleurs. Tout autour de cette place, de jolies petites maisons admirablement restaurées et fort pimpantes. Tout était propre, net, paisible, harmonieux, un vrai village de poupées ou de contes de fées. Dans le bas du bourg on apercevait une étendue d'eau turbide. Mary Lester, qui avait garé la Twingo sur un parking à l'entrée du village, descendit vers cette retenue d'eau.

Une vieille femme paraissant sortie d'une affiche d'Halloween, et qui binait ses plates-bandes dans l'air frais du matin, indiqua à Mary la maison de monsieur Botmel, l'ancien instituteur, qu'elle n'eut aucune peine à trouver.

Monsieur Botmel, lui aussi, s'activait dans son jardin. C'était un vigoureux septuagénaire, un peu bedonnant, aux cheveux blancs, au visage rose et plein, barré d'une grosse moustache, blanche elle aussi. Tel qu'il était, avec son bon sourire et un chapeau de paille, il aurait pu poser pour la couverture de *Rustica* devant une brouette de bois pleine de légumes appétissants.

Elle pensa que, décidément, tout le monde avait des têtes à figurer sur des affiches dans ce bourg.

Lorsque le vieil homme aperçut Mary, il se redressa en grimaçant et en portant une main sur ses reins.

Elle le salua :

— Bonjour monsieur Botmel.

Le vieil homme la regarda d'un air perplexe tout en continuant de se masser les reins.

— Bonjour mademoiselle...

— Lester. Mary Lester...

Il répéta d'un air intrigué :

— Mademoiselle Lester ? On se connaît ?

— Pas encore, dit-elle en souriant. Mais ça peut s'arranger très vite.

Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ? C'est l'adjudant-chef Hanson qui m'a indiqué où vous habitez.

— Hanson ? Le gendarme ? Ah...

Il s'approcha et tira vers lui une barrière de bois peinte en bleu passé.

— Entrez donc !

Mary pénétra dans le jardin et regarda autour d'elle, admirative.

— Vous avez un bien beau jardin, monsieur Botmel.

Les plates-bandes de légumes s'alignaient, impeccables, soigneusement désherbées, séparées les unes des autres par des alignements de rosiers qui portaient leurs dernières fleurs.

— Oui, dit le vieil homme avec un éclair de satisfaction dans le regard. C'est beaucoup de travail, mais c'est aussi beaucoup de plaisir.

Elle se pencha et prit, entre le pouce et l'index, une tige sur laquelle il restait une belle rose crème. Elle la sentit et se redressa, déçue.

Monsieur Botmel lui fit remarquer que le temps des parfums était passé.

— Qu'importe, dit-elle, une rose d'automne est plus qu'une autre, belle...

Le vieil homme parut apprécier :

— Poète avec ça...

Elle lui sourit :

— Personne n'est parfait.

Un banc de bois soigneusement repeint en vert s'abritait sous une charmille croulant sous un chèvrefeuille luxuriant orphelin de ses fleurs.

— On peut s'asseoir, si vous le désirez.

— Merci, dit Mary, ravie de cet accueil.

— Qu'est-ce qui me vaut une aussi charmante visite ?

Le bonhomme avait sorti une courte pipe de la poche de son pantalon de velours côtelé et d'une autre poche, une blague à tabac en caoutchouc rouge. Il entreprit de bourrer la bouffarde d'un index jauni par la nicotine.

— La fumée ne vous dérange pas ?

— Pas en plein air !

Il devait avoir des poches de grande capacité car il y puisa

également une boîte d'allumettes grand format. Il alluma consciencieusement son calumet, en tira une profonde bouffée, s'adossa au banc, donnant une impression de béatitude absolue et souffla la fumée devant lui.

Dix coups tombèrent du clocher du village, le dernier vibra longuement dans la paix du matin.

— Vous êtes arrivée juste à l'heure où je m'octroie la pause tabac.

Il tira de nouveau, voluptueusement, quelques bouffées de son brûle-gueule, les rejeta en soufflant longuement et demanda :

— Alors ?

Mary le sentait intrigué.

— On m'a dit que vous aviez eu les frères Legroin en classe.

Le vieil homme parut décontenancé. Il ne s'était visiblement pas attendu à ce qu'on le questionne à propos des frères Legroin. Il prit sa pipe en main et la regarda gravement :

— Ah... Les frères Legroin ! Si je les ai eus, mais oui, comme tous les autres enfants des hameaux voisins.

Il resta un instant songeur, les yeux dans le vague, puis revint à Mary :

— Pourquoi vous intéressez-vous à eux ? Seriez-vous la nouvelle assistante sociale ?

— Pas du tout ! Il se trouve que je suis descendue pour quelques jours de vacances au *motel des Forges*, et que je me suis aperçue que la propriétaire des lieux était harcelée par des coups de téléphone fréquents et malveillants. Comme la gendarmerie ne semble pas prendre ce harcèlement au sérieux, j'ai cherché à savoir d'où venaient les coups de téléphone.

— Et votre quête vous a menée aux frères Legroin ?

— Plus précisément, elle m'a menée dans un bar qui s'appelle *Le Saloon*, où les frères Legroin ont leurs habitudes.

— Je vous arrête tout de suite, dit monsieur Botmel avec une tranquille assurance. Ça ne peut pas être eux !

Mary le regarda, interloquée :

— Pas être eux quoi ?

Le bonhomme répéta posément :

— Ce ne sont pas eux qui téléphonent !

Ce fut au tour de Mary d'être décontenancée.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Pour une simple et bonne raison, mademoiselle : les frères Legroin ne parlent pas !

Mary en resta interdite.

— Comment ça ils ne parlent pas ? Ils sont muets ?

Le vieil homme secoua la tête négativement :

— Je ne crois pas. Cependant, les avez-vous entendus parler ?

Mary réfléchit et finit par reconnaître :

— À vrai dire, non. Mais je n'ai fait que les entrevoir. Ils m'ont fait des grimaces, ils ont craché dans ma direction, mais maintenant que vous me le faites remarquer, je ne les ai pas entendus parler.

— Ça, fit Botmel, pour ce qui est de cracher et de faire des grimaces, ils ne craignent personne. Mais pour leur tirer deux mots, c'est une autre affaire...

— Mais alois, comment communiquent-ils entre eux ?

— Ils sifflent.

— Ils sifflent ?

Mary allait de stupéfaction en stupéfaction.

— Oui, entre leurs dents et, croyez-moi, ils se comprennent parfaitement !

— Ils comprennent tout de même les conversations menées autour d'eux ?

— Pour ça oui !

Le vieil homme soupira :

— Ils ne sont pas aussi couillons qu'ils essayent de le faire croire !

Il réfléchit un instant et précisa :

— J'ai derrière moi plus de trente années d'enseignement, mademoiselle. Je crois avoir accompli ma tâche avec conscience et, j'ose le dire, avec compétence. Les frères Legroin restent l'échec de ma vie d'enseignant. Un échec total, irrémédiable.

Elle sentit une forme de tristesse dans la voix du vieil instituteur. Il tenait à la main une baguette avec laquelle il dessinait des figures géométriques dans le sable de l'allée, les yeux dans le vague.

Faisait-il l'inventaire de ce qu'il avait fait, de ce qu'il n'avait pas fait, de ce qu'il aurait dû faire pour réussir à intéresser les frères Legroin ? Il secoua la tête une nouvelle fois. Visiblement, il n'avait

toujours pas réussi à résoudre le mystère de cette famille.

Il poursuivit d'une voix morne :

— Ils n'en faisaient qu'à leur tête, venaient en classe, ou n'y venaient pas au gré de leur fantaisie, ou alors il n'en venait qu'un, ou deux...

— Vous deviez tout de même demander aux présents les raisons de l'absence de leurs frères ?

— Bien évidemment, surtout au début, mais ils ne répondaient pas, se bornant à ricaner stupidement puis un curieux sifflement modulé venait de la rue. Aussitôt, ils ramassaient leurs affaires et hop, ils fichaient le camp !

— Comme ça... Et vous ne les reteniez pas ?

— Comment aurais-je pu faire ? Quand j'en tenais un, l'autre me poussait par derrière... Dès que j'essayais de le saisir, celui que je tenais se libérait. Car, en dépit de leur petite taille, ils étaient incroyablement forts et agiles. Alors je laissais filer... Au début, je m'en suis alarmé, puis, au bout d'un moment, voyant quelle perturbation ils amenaient dans la classe, je me suis réjoui de leur absence.

Il secoua la tête :

— J'ai tout essayé, la gentillesse, la compréhension, la sévérité et même les taloches... Rien à faire... Quand je posais une question à l'un d'entre eux, il me faisait une abominable grimace. Ou alors il sifflait et les trois autres se tordaient de rire, entraînant toute la classe. Croyez-moi, c'était extrêmement pénible et j'ai été soulagé lorsqu'ils ont quitté l'école définitivement.

Puis il tourna la tête et regarda Mary plus attentivement.

— Mais dites-moi, à quel titre vous intéressez-vous aux frères Legroin ?

— Je vous l'ai dit, ma logeuse, madame Aubenard, est harcelée par des coups de téléphone...

— Certes, mais est-ce votre problème ? Il me semble qu'il y a la gendarmerie pour régler ce genre d'affaires.

— Monsieur Botmel, dit-elle en le regardant à son tour, cette femme est en danger... Je ne vais pas vous raconter d'histoires, je suis capitaine dans la police nationale...

Elle vit le vieil homme sursauter et la considérer avec attention, comme s'il ne croyait pas ce qu'elle venait de lui dire.

— Vraiment ? finit-il par demander.

— Vraiment. Je ne vous montrerai pas ma carte car, lorsque je suis en vacances, je la laisse au commissariat de Quimper où je suis basée. Autant vous dire que je n'enquête pas officiellement. Cependant, j'ai découvert d'où venaient ces coups de téléphone et, par la voie hiérarchique, la cassette est probablement entre les mains d'un de vos anciens élèves...

— Lebœuf ? demanda monsieur Botmel.

— Lebœuf, exactement. Je lui ai proposé des éléments qui devraient lui permettre de mettre le corbeau sous les verrous. Seulement le chef Lebœuf a fort mal pris la chose. Il semble penser, comme les gendarmes de feuilletons télévisés, que les flics ne sont là que pour empiéter sur leur territoire et les faire passer pour des imbéciles.

— Ah, Lebœuf ! Fût de nouveau monsieur Botmel d'un air pensif, Lebœuf...

— Comme vous dites son nom ! Vous semblez bien vous souvenir de lui.

Monsieur Botmel soupira, avec un drôle de sourire :

— C'était un cas, ce Lebœuf, tout l'inverse de ses copains.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Les garçons ici ne sont évidemment pas plus bêtes qu'ailleurs, mais comme en général les études ne les emballent pas, ils préfèrent reprendre la ferme, le commerce ou l'activité artisanale des parents. Lebœuf, lui, n'avait aucune facilité et comme il était le fils d'un ouvrier agricole et d'une serveuse de bar, il n'avait pas de ferme à reprendre. Ses parents lui avaient seriné qu'il ne pourrait s'en sortir que par les études. Les études...

Le vieil homme leva les yeux au ciel et Mary lui demanda :

— Tout le monde s'accorde à le reconnaître, non ?

— C'est évident ! reconnut monsieur Botmel. Cependant, pour faire un minimum d'études, il faut un minimum d'aptitudes.

— Et Lebœuf en manquait ?

— On peut le dire. Il s'en donnait du mal, pourtant ! Il me faisait pitié, voyant sa bonne volonté, je le retenais parfois après la fin de la classe pour lui expliquer un problème, essayer de lui faire écrire trois phrases de rang dans un français acceptable. Il en suait sang et eau, le pauvre, sa bonne volonté était évidente, mais il était d'une telle nullité qu'il m'est arrivé une fois, exaspéré par la vanité de mes efforts, d'écrire sur son bulletin : « Travaille comme un cheval, réussit comme un âne ». À la réflexion ça m'a paru trop cruel.

Surtout pour un type qui s'appelle Lebœuf, pensa Mary en se retenant de sourire. Monsieur Botmel, lui, ne devait pas avoir fait ce genre de rapprochement. Il suivait son idée.

— Car Lebœuf manquait de tout, sauf de bonne volonté. J'ai donc déchiré le bulletin et porté une appréciation plus encourageante. Finalement, il a réussi à entrer dans la gendarmerie...

Il soupira longuement et ajouta :

— Au final, il fait un gendarme très honorable.

— Assurément, reconnut Mary, son chef m'a même avoué que c'était un type très courageux...

— Et comment ! Avant d'entrer dans la gendarmerie il s'est engagé dans une unité parachutiste où il a été fort bien noté C'est même son excellent livret militaire qui lui a permis d'intégrer la gendarmerie.

— Vous semblez avoir suivi sa carrière de près ?

— Oh non, dit monsieur Botmel, mais Erwan Lebœuf n'est pas un ingrat. Il se plaît à clamer *urbi et orbi* tout le bien qu'il pense de moi, et il s'arrête souvent ici, lorsqu'il est de patrouille, pour me saluer et me donner des nouvelles de son avancement, de sa petite famille... Un gars étonnant, ce Lebœuf. Après les frères Legroin, je vous assure que ça fait du bien de rencontrer un type comme ça !

— Je vous crois sans peine. Il paraît qu'il avait un copain d'école qui s'appelait Frank Gaudu...

L'œil bleu de monsieur Botmel s'éclaira d'une lueur malicieuse.

— Ah, nous voilà revenus à la famille Legroin... Mais vous auriez tort de croire que Frankie Gaudu copinait avec Lebœuf. C'étaient même des ennemis jurés. Combien de fois ai-je dû intervenir dans la cour de récréation pour éviter qu'ils ne s'entretuent ? Je ne saurais le dire, mais ils se retrouvaient à la sortie de l'école pour s'écharper.

— Quelle est la raison de cette inimitié ?

— Contrairement à Lebœuf, Gaudu avait certaines facilités pour apprendre. Seulement, il ne fichait rien. Alors, quand il voyait que je m'occupais de Lebœuf, il se moquait de lui, le traitait de chouchou, de lèche-cul et autres gracieusetés... Vous savez, les gamins n'aiment pas être ainsi montrés du doigt et Lebœuf avait le sang chaud. Comme Frankie Gaudu ne rechignait pas à la bagarre, il s'en est suivi des mêlées homériques dans la cour de récréation. Mais à quatorze ans Frankie a disparu définitivement du système scolaire.

Monsieur Botmel soupira :

— J'ai quand même réussi à lui apprendre à lire, à écrire, à

compter.

Ces déclarations confirmaient ce qu'avait dit l'adjudant chef Hanson. Le vieil instituteur poursuivi :

— Avec ses aptitudes, si Frankie avait travaillé la moitié autant que Lebœuf, il aurait fait quelque chose dans la vie.

— Tandis que maintenant...

— Maintenant, reprit Botmel en levant des épaules qui paraissaient porter tout le poids du monde, il vit d'expédients plus ou moins avouables. Son commerce de ferraille...

Il leva les yeux au ciel et fit : « Pff ! »

— Vous le voyez parfois ?

— Non, il n'est pas comme Lebœuf, il m'évite. Vous ne savez pas ce que Lebœuf se plaît à dire à ses jeunes collègues lorsqu'il passe par là ?

— Non...

— Il dit au gendarme qui l'accompagne : « Tu vois, si je n'avais pas eu un maître comme monsieur Botmel, à cette heure je serais commis dans une porcherie industrielle. » Il faut le faire, quand même !

— Oui, dit Mary. Ça c'est de la reconnaissance ou je ne m'y connais pas !

— C'est un bon gars ce Lebœuf, fit Botmel.

On le sentait touché par ces témoignages naïfs et affectueux de son ancien élève. Mary poursuivit son interrogatoire :

— Je suppose que Frank Gaudu était déjà sorti du système scolaire lorsque ses demi-frères y sont entrés ?

— Oui. Heureusement ! Les cinq ensembles ? Je n'aurais plus eu qu'à aller me jeter dans le lac avec une pierre au cou.

Mary sourit :

— À ce point-là ?

— À ce point-là ! assura monsieur Botmel. On dit la banlieue, la banlieue, mais nous aussi nous avons nos énergumènes !

— Les frères Legroin travaillent dans des élevages, m'a-t-on dit.

— En effet. Ce sont les seuls emplois auxquels ils peuvent prétendre. Et comme il n'y a guère de candidats pour occuper ces postes, ils s'y tiennent à peu près.

— Connaissez-vous la sœur ?

— Non, j'en ai entendu parler, mais elle n'est jamais venue en classe.

— Elle n'a jamais été scolarisée ?

Le vieil homme secoua la tête négativement.

— Jamais. À ce qu'on m'a dit, elle est trop gravement handicapée.

Il hocha la tête d'un air attristé et ajouta :

— L'assistante sociale vous en parlerait mieux que moi.

— Vous la connaissez ?

— Oui... enfin, je veux dire l'ancienne, celle que j'ai connue lorsque j'étais en activité. La nouvelle...

Il eut une moue évasive qu'il prolongea en rejetant de petits nuages de fumée.

— C'est bien sûr l'ancienne qui m'intéresse.

— Alors vous n'aurez pas de mal à la trouver. Elle est deux maisons plus haut, à cette heure elle doit être comme moi, dans son jardin.

— Si ça se trouve, c'est à elle que j'ai demandé où vous trouver, dit Mary.

Monsieur Botmel se leva :

— C'est probable. Elle s'appelle madame Trebel et elle a également souffert d'avoir cette famille à gérer.

Il se leva :

— Je vais aller avec vous, si vous le voulez bien.

— Oh, ce n'est pas la peine de vous déranger, dit Mary, je trouverai bien.

— C'est probable, dit monsieur Botmel, mais marcher un peu ne me fera pas de mal.

Il adressa un clin d'œil complice vers Mary et ajouta :

— Et comme ça je pourrai voir si elle a ramassé ses dernières pommes de terre.

Chapitre XIX

Madame Trebel aurait dû porter son nom comme une croix, un peu comme un monsieur Legrand qui aurait mesuré un mètre quarante, mais cette inadéquation entre son patronyme et son aspect physique ne paraissait pas l'affecter outre mesure.

En réalité, elle avait tout de la fée Carabosse. Ne lui manquait même pas le nez de sorcière, qu'elle avait fort et crochu, avec, au menton qui s'avavançait en bénitier, la verrue ornementée de trois poils plus raides que des moustaches de chat.

Vue de plus près, elle confirmait l'impression première que Mary avait eue lorsqu'elle lui avait demandé où habitait monsieur Botmel : à cheval sur un balai, coiffée du feutre noir et pointu, elle aurait été épatante pour faire peur aux petits enfants sur les affiches d'Halloween.

Cette personne longue et maigre portait un sarrau de nylon bleu clair orné de grosses fleurs orange à tendance exotique par-dessus lequel elle avait enfilé un gilet de laine dépenaillé, tricoté à la main probablement au temps de sa jeunesse si on en jugeait par les trous qui l'aéraient là où ça s'use et les effilochures qui pendaient au bout des manches. Elle n'avait pas de chapeau noir et pointu, mais un fichu lie de vin noué sur le haut du crâne et dont les coins pendaient comme deux grandes oreilles molles. Elle avait dû récupérer ses bottes brunes au caoutchouc craquelé, rafistolées par ces larges rustines qu'on destinait autrefois aux chambres à air de camion, chez la veuve d'un égoutier.

Ainsi attifée, madame Trebel n'aurait pas eu d'autre effort à faire qu'à se figer dans une immobilité parfaite au milieu de son jardin pour se déguiser en épouvantail.

Mais l'immobilité parfaite ne semblait pas convenir au tempérament hyperactif de madame Trebel, la si mal nommée. Elle binait une plate-bande avec une détermination qui laissait croire que chaque brin d'herbe qu'elle n'avait pas semé était un ennemi personnel qu'il convenait d'éradiquer sans pitié.

Monsieur Botmel s'arrêta à la barrière et héla ce curieux personnage :

— Eh bien Emma, vous êtes déjà levée ?

La jardinière s'immobilisa et fixa, à travers les culs de bouteille qui

lui servaient de lunettes, un regard ardent et inquiet. Ayant reconnu son voisin, elle s'esclaffa :

— Levée ? À cette heure ? Mon pauvre Emile, j'étais à mon sillon avant le chant du coq !

Le vieil instituteur glissa à Mary :

— Elle se lève tôt, c'est vrai, mais là je crois qu'elle exagère.

Le regard soupçonneux de la vieille dame s'arrêta sur Mary :

— Qui c'est celle-là ?

— Une visiteuse, dit Botmel, une visiteuse qui voudrait vous parler.

— Me parler à moi ?

La vieille femme s'appuya sur le manche de son outil de la main gauche et se massa les reins de la droite en scrutant Mary, la tête légèrement de travers.

— C'est pour quoi ?

Sans qu'on l'y eût invité, Botmel poussa la barrière qui couina et entra dans le jardin. Le regard réprobateur de la vieille le figea sur place. Il tenta une explication :

— On ne peut pas causer comme ça, sur la rue !

— Moi, je n'ai rien à cacher, dit la vieille d'un air de défi.

Mary fit remarquer :

— Ce que je veux vous demander requiert tout de même un minimum de discrétion !

— Ah bon !

Madame Trebel appuya le manche de la binette contre un arbre, regarda autour d'elle et ricana :

— C'est pas pour le monde qui passe !

En effet, la rue était vide, hors un bâtard court sur pattes qui reniflait le bas des haies, probablement en quête d'un endroit où lever la patte.

Madame Trebel frotta ses mains terreuses contre son tablier, les considéra avec désapprobation et, comme à regret, finit par inviter ses visiteurs :

— V'nez donc par là, il y a du café sur l'feu.

Ils firent quelques pas sur une allée gravillonnée bordée de poteaux de ciment portant des fils d'étendage garnis d'épingles à linge alignées comme des hirondelles à la veille du grand départ, et ils pénétrèrent à

la suite de madame Trebel dans une cuisine fort bien chauffée.

Sur le fourneau à l'ancienne, en émail bleu, une cafetière, bleue également, pourvue d'un haut col ornementé de carreaux rouges et blancs, fumait.

— Asseyez-vous donc par là, commanda la vieille femme en montrant un banc poli par des fonds de culottes rustiques.

Elle se passa les mains sous le robinet, et les essuya avec soin. Puis, d'une armoire vitrée elle sortit trois verres en Pyrex qu'elle essuya avec un torchon encore dans ses plis, les mira pour chercher, en transparence, quelque poussière oubliée et, enfin satisfaite, elle posa les verres sur la table. Suivit une boîte de métal contenant un paquet d'un kilo de sucre en morceaux.

Ses lèvres minces pincées par la concentration, elle sacrifia à la cérémonie du remplissage des verres avec une sorte de solennité dérisoire et comique. Puis elle ouvrit un tiroir dont elle sortit trois petites cuillers qu'elle ponça, elles aussi, avec un soin extrême.

Enfin, elle tira une chaise paillée et s'assit face à ses deux visiteurs :

— Eh bien, qu'est-ce donc qui vous amène ?

— Cette dame, dit monsieur Botmel en désignant Mary d'un mouvement du menton, est très intéressée par la famille Legroin.

Le regard de la vieille femme évalua de nouveau Mary avec surprise par-dessus ses lunettes, puis il revint se poser sur monsieur Botmel.

— Je me demande bien quel intérêt cette bande de tarés peut bien présenter pour une jeune fille de la ville.

Elle revint vers Mary :

— À moins que vous recrutiez pour un cirque et que vous vouliez exposer les quatre phénomènes à la ménagerie ?

Mary réprima un sourire.

— Tout de même pas !

Le café répandait une bonne odeur dans la petite cuisine. Certes, ce n'était qu'un simple café de ménage, mais auprès de celui de madame Kerlorc'h il exhalait un arôme de moka d'Arabie. Madame Trebel fronça les sourcils :

— Car vous êtes bien de la ville ?

— De Quimper, oui madame.

— Ah, Quimper ! fit madame Trebel d'un air entendu.

Quelques décennies auparavant un marchand de la rue Kéréon lui

avait peut-être vendu un pantalon ou une chemise qui « allait à l'eau » et elle en gardait visiblement une rancune et une méfiance inextinguibles, qui embrassaient tous les Quimpérois, même ceux qui n'étaient pas nés à l'époque du délit.

— Humph, fit-elle, ils sont bien fiers, ceux de Quimper !

Mary la flatta :

— Ah, vous vous en êtes aperçue ?

Madame Trebel apprécia le compliment en dodelinant du chef. Voyant qu'elle était sensible à la flatterie, Mary en remit une couche :

— Et on peut dire que vous ne mâchez pas vos mots !

Madame Trebel se rengorgea :

— Jamais !

— Voilà qui est bien, assura Mary. Comme je l'ai dit à monsieur Botmel, je me suis trouvée bien malgré moi au cœur d'une querelle qui ne me concerne pas.

Et elle raconta, une nouvelle fois, comment elle était arrivée au *motel des Forges*, et comment elle avait été amenée à entendre le coup de téléphone menaçant madame Aubenard. Puis elle raconta ses avatars avec le gendarme Lebœuf et l'agression dont elle avait été la victime de la part de Frankie Gaudu au *Saloon*.

La vieille femme secoua la tête en regardant devant elle. Elle avait dénoué son foulard, dévoilant d'épais cheveux gris.

— Quelle engeance ! soupira-t-elle enfin. Ils n'en feront jamais d'autres.

— Monsieur Botmel m'a raconté les exploits des frères Legroin, ajouta Mary, et je suis même allée jeter un coup d'œil sur leur ferme, mais de loin. On m'a recommandé de ne pas trop m'en approcher.

Madame Trebel approuva :

— Vous avez bien fait !

Elle prit un air dégoûté :

— Pour ce qu'il y a à y voir...

— J'ai aperçu la mère, poursuivit Mary, et comme je connais les nabots, comme je connais Frankie, j'ai une vue d'ensemble sur presque toute la famille. Ne manque que la sœur.

La vieille dame haussa les épaules.

— La sœur... Qu'est-ce que vous lui voulez à la sœur ?

— Je ne lui veux rien...

— Encore heureux car s'il y a une innocente dans cette famille, c'est bien elle !

Elle se pencha vers Mary et brandit son index pour appuyer ses propos :

— À trente ans passés, elle n'a pas cinq ans d'âge mental ! Elle continue à jouer à la poupée, alors quand je vous dis qu'elle est innocente...

— Elle ressemble aux gnomes ?

— Comment ça ?

— Physiquement...

— Ah ça non ! Elle ne ressemble à personne car c'est, ou du moins c'était un beau brin de fille ! Maintenant, je ne sais pas. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps.

— Elle ne sort pas de la ferme ?

— Jamais.

— Elle n'a pas été placée dans une institution spécialisée ?

— Oh que si ! dit la vieille. Je me suis même occupée personnellement de son dossier.

— Et on ne l'a pas gardée ?

— C'est qu'elle s'est enfuie ! Comme les garçons. Ils sont incontrôlables, ceux-là, vous pouvez demander à leur instituteur.

Monsieur Botmel hocha la tête affirmativement.

— J'en ai déjà parlé à mademoiselle Lester.

Mary acquiesça et fit remarquer :

— Je suppose que tout ce beau monde touchait des aides sociales ?

Madame Trebel opina :

— Et comment, pour réclamer, la mère Legroin n'était jamais la dernière.

Mary réfléchit un instant :

— Je ne suis pas très au fait des règles en la matière, mais il me semble que les parents sont tenus de scolariser leurs enfants pour pouvoir prétendre aux deniers de la solidarité.

Monsieur Botmel laissa tomber d'un air désabusé :

— C'est du moins ce qui est écrit...

— Donc, quand les enfants manquent l'école, vous le signalez aux

services sociaux.

L'instituteur assura :

— Évidemment ! Demandez donc à madame Trebel de combien de rapports je l'ai accablée à propos des enfants Legroin, au sujet de leurs absences répétées, de leurs comportements asociaux.

Mary se retourna vers l'ancienne assistante sociale.

— Que sont devenus ces rapports ?

La vieille dame regimba :

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que je les ai mis au panier ? Je leur ai fait suivre la voie hiérarchique.

— Où ils sont restés lettre morte... compléta Mary.

— Exactement !

Madame Trebel leva un index ossu, dont l'ongle jaune paraissait particulièrement redoutable :

— Et ne croyez pas que j'en sois restée là !

— Vous avez cherché à savoir ?

— Oui. Je suis allée au siège de mon administration, à Morlaix et le directeur d'alors, monsieur Bernard, m'a fait comprendre que, dans le cas de la famille Legroin, mieux valait fermer les yeux.

— Il vous en a donné les raisons ?

— On les connaît, ces raisons, assura monsieur Botmel avec un mouvement d'épaules accablé, ces gens sont incapables de se plier aux règles de la vie en communauté. Ils resteront toujours des marginaux, se complaisant dans leur situation. Logés dans des HLM ils pourraient la vie de tout un quartier. Mieux vaut, pour tout le monde, qu'ils restent dans leur ferme et qu'ils se débrouillent entre eux. Je vous ai dit comment ils perturbaient ma classe et, si vous ne le savez pas, lorsque les gendarmes en pincent deux ou trois pour des délits mineurs – car, à ce jour ils s'en sont tenus aux délits mineurs –, ceux qui restent en liberté saccagent tout ce qui peut l'être.

Mary leva les yeux. Délits mineurs, peut-être, mais ce bon monsieur Botmel ne devait pas être au courant de la disparition des deux gardes-chasse.

— Donc on considère que plus on les laisse tranquilles, moins ils sont nuisibles ?

— C'est cela, en quelque sorte, dit Botmel.

Madame Trebel ajouta :

— D'ailleurs, maintenant, les quatre frères sont adultes, ils ont un emploi et ne peuvent plus prétendre aux aides sociales. À ma connaissance, la mère doit toujours toucher une allocation pour sa fille handicapée, mais c'est tout.

Mary but une gorgée de café, il était tout à fait acceptable.

— Sait-on qui est le père des quatre garçons ? demanda-t-elle.

Elle vit monsieur Botmel et madame Trebel échanger un regard qui en disait long, mais ils baissèrent les yeux et répondirent avec un bel ensemble :

— Non.

— Ils sont du même père, insista Mary, pour se ressembler à ce point...

— C'est probable, reconnut Botmel. Pour ma part, sur le cahier de présence il y avait Hervé, Julien, Bernard et Edouard Legroin, cependant je n'ai jamais été fichu de les distinguer l'un de l'autre. Hervé et Julien étaient jumeaux, Bernard et Édouard aussi.

— Deux fois des jumeaux ? s'étonna Mary, la mère a dû avoir fort à faire.

— C'est sûr, dit l'assistante sociale, mais si elle a pris tout l'argent auquel elle pouvait prétendre, elle n'a jamais requis l'aide d'une tierce personne.

— Ça doit être une maîtresse femme.

— Ça, vous pouvez le dire. Et tout le monde file doux devant elle, même Frankie tout coq de village qu'il soit.

— Et ils étaient tous dans la même classe ? Ils sont pourtant d'âges différents.

— Dans nos petites écoles rurales, expliqua l'instituteur, il y a plusieurs divisions dans la même classe. Et il n'y avait qu'un an entre eux. De toute façon, lorsqu'on a essayé de les séparer ils trouvaient toujours le moyen de se réunir.

— On leur a même donné des vêtements différents, pour les distinguer les uns des autres, précisa madame Trebel. Mais ils les échangeaient et on n'était pas plus avancés.

— Et la sœur, demanda Mary, sait-on qui est son père ?

— Pas plus que pour les autres, dit madame Trebel.

— En fait, on ne connaît que le père du premier garçon.

— Oui, grinça madame Trebel. Frankie est bien le fils de feu Charlie Gaudu, de triste mémoire : aussi hâbleur aussi menteur, aussi fainéant,

aussi ivrogne. Il finira bien comme lui, tiens, noyé dans le lac !

Mary regarda discrètement l'ancienne assistante sociale. Que de rancœur dans ses paroles ! Avait-elle dû en gâcher de l'énergie, pour essayer d'aider ces gens inaidables !

— Monsieur Botmel prétend que Frankie est loin d'être bête.

— Son père aussi, était loin d'être bête (elle fit mine, du pouce et de l'index de la main gauche d'étirer, du creux de la main droite, un fil invisible), mais il avait un poil, et quand je dis un poil... Il aurait pu s'en servir comme canne ! Ce fainéant avait hérité de *Kerlouet* qui, à l'époque, était une belle ferme. Si vous saviez ce que c'est devenu !

— J'ai vu, dit Mary en se remémorant les bâtiments en ruine, les toitures creuses qui perdaient leurs ardoises, les voliges dépointées qui saillaient comme des os blanchis par le soleil et par la pluie, la cour encombrée de monceaux de ferraille...

La vieille ferma le poing, le pouce tendu, et mima une bouteille qu'on boirait au goulot :

— Perdu par la boisson ! Et le fils prend le même chemin.

— Les gnomes aussi ?

— Non, ils ont bien des défauts, mais pas celui de boire. Ce qu'ils préfèrent par-dessus tout, c'est la limonade.

— Que pouvez-vous me dire d'autre ?

— Sur les Legroin ?

— Oui, sur la famille.

La vieille dame réfléchit en hochant la tête.

— Pour en dire, on pourrait en dire, et jusqu'à demain matin sans épuiser le sujet. Mais je vois pas en quoi ça ferait avancer votre affaire...

L'instituteur ajouta :

— Surtout que, comme je vous l'ai dit, ces galopins ne parlent pas !

— Ah ça, c'est encore autre chose, s'exclama la vieille dame. Ils m'ont rendue folle avec leurs sifflements. On leur posait une question, ils sifflaient ! Je n'ai jamais pu leur arracher un mot.

Elle fixa Mary avec un sourire malin :

— C'est pour ça que je vous ai demandé si vous recrutiez pour un cirque. Ils feraient un numéro sensationnel ! Ils sont capables d'imiter n'importe quel animal, n'importe quel oiseau. Ils savent même attirer les bécasses à la croule en imitant le cri de la femelle.

Mary hochait la tête d'un air entendu.

— Et que pouvez-vous me dire au sujet de Joseph Poher ?

À nouveau l'instituteur et l'assistante sociale échangèrent un regard connivent qui en disait long, mais qui disait quoi ? Ils n'avaient pas l'air décidés à s'étendre sur le sujet.

— C'est un pauvre bougre, dit enfin monsieur Botmel. Il a été capturé par les fellaghas pendant la guerre d'Algérie et il a été atrocement torturé et mutilé. On lui a coupé la langue et il a été laissé pour mort. On ne sait par quel miracle il s'en est sorti.

— Il touche une pension, précisa l'assistante sociale. Oh, pas grand chose... Il a travaillé de-ci de-là comme ouvrier agricole et maintenant il paraît qu'il est au *motel des Forges*.

Elle leva de nouveau les épaules :

— Ce qu'il y fiche...

Mary put la renseigner :

— Il donne un coup de main à monsieur Lanveaux pour rénover les maisons en ruine. Monsieur Lanveaux et madame Aubenard semblent apprécier ses services.

La vieille posa sur Mary un regard étrange, plein d'interrogation et de méfiance.

— Que vient faire Joseph Poher dans cette histoire ? Ce n'est sûrement pas lui qui téléphone !

— Évidemment ! reconnut Mary. Mais, puisque vous parlez d'histoire, il y est, dans l'histoire ! C'est un curieux personnage, j'avoue qu'il m'a intriguée.

— Oh, soupira monsieur Botmel, ce ne sont pas les curieux personnages qui manquent par ici ! Joseph Poher est le fils d'un paysan sans terre, un de ces manants qui survivaient misérablement sur une petite métairie appartenant au comte de Pusquellec.

— Le comte de Pusquellec ?

C'était la première fois que Mary entendait ce nom.

— C'était le seigneur du coin, dit monsieur Botmel. Il possédait quelques centaines d'hectares de bois, des dizaines de fermes...

— Dont celle des parents de Poher...

— Voilà. Et lorsque le père Poher est mort accidentellement, écrasé par des grumes en débardant des coupes de bois, Pusquellec n'a pas tardé à mettre la mère Poher à la porte de sa tenure.

Le vieil instituteur usait encore du terme féodal par lequel on désignait une terre mise à disposition d'un laboureur par son seigneur et maître, mais, en bon républicain, il avait volontairement oublié le titre nobiliaire du ci-devant comte.

— Il en avait le droit ?

— Probablement, puisque la vieille femme ne pouvait plus s'acquitter des devoirs qui lui incombait.

— Vous voulez parler de son loyer ?

— Oui, du loyer qu'elle devait, soit un tiers des récoltes de la métairie. Son mari n'étant plus là pour cultiver, la ferme ne produisait plus grand chose.

— Et son fils ?

— Joseph ? Il avait été appelé sous les drapeaux en Algérie et, comme vous avez pu le voir, il en est revenu affreusement mutilé. À son retour au pays, il s'est fait ouvrier agricole, travaillant ici ou là au gré des saisons.

— Et sa mère ?

— Elle est morte depuis longtemps. Elle a fini sa vie misérablement dans une ruine que, dans son infinie bonté monsieur le comte avait mise à sa disposition.

Mary sentit toute l'acre ironie contenue dans ces paroles. Monsieur Botmel – l'expression de son visage le disait mieux que des mots – n'encaissait pas cette façon de faire.

Mary Lester ne l'encaissait pas davantage.

— Et ce comte de Pusquellec, il vit toujours ? demanda-t-elle.

— Oui, mais il est très vieux, il ne sort plus guère. C'est son fils qui a repris la gestion du domaine.

— Quelles sont ses activités ?

— L'élevage. Pusquellec possède deux des plus grosses porcheries industrielles du département et il élève également des poulets en batterie pour la grande distribution.

Monsieur Botmel prévint d'une main tendue ouverte devant lui, l'objection qu'il sentait venir :

— Ne vous inquiétez pas, il n'est pas homme à salir ses blanches mains dans la fiente ou le lisier, il délègue ces travaux subalternes à des gestionnaires qu'il manage avec autorité, pour reprendre ses propos.

— Des poulets ! dit Mary.

Monsieur Botmel parut surpris :

— Oui, pourquoi ?

— On m’a dit que les gnomes travaillaient dans des élevages. Savez-vous si c’est chez ce monsieur Pusquellec ?

— Je ne le jurerais pas, dit l’instituteur, Pusquellec n’est pas le seul à élever des poulets dans la région, mais c’est fort possible.

— Où sont situés ces poulaillers ?

— Pas loin du lac.

— Donc pas loin non plus du *motel des Forges* !

L’instituteur paraissait très surpris du rapprochement fait par Mary entre les poulaillers du nobliau et le motel. Il regarda sa voisine d’un air d’incompréhension et finit par répondre :

— Non. Pourquoi ?

Mary répondit par une autre question :

— Pusquellec n’habite pas près de ses ateliers d’élevage ?

Botmel ricana :

— Pensez-vous, ça pue trop, et en été il y a des mouches partout. Il habite toujours le manoir familial, une demeure du XIV^e remodelée au fil des siècles que madame la comtesse fait visiter contre monnaie sonnante et trébuchante aux touristes désireux de se cultiver.

Mary hocha la tête en faisant mine d’être impressionnée :

— C’est une affaire qui tourne !

— Hors ça, ajouta monsieur Botmel, il chasse à courre.

— À courre ? répéta Mary un peu stupidement. Ça existe donc encore ?

Elle se souvenait de son passage à *Kerwern*, au domaine d’un autre gentilhomme, le marquis de Kéreleg, qui s’était ruiné en essayant de maintenir son train de maison et ses équipages de chasse à courre. *

— Oui, dit l’instituteur, la meute du comte de Pusquellec est – paraît-il – de grand renom chez les adeptes de cette pratique anachronique. D’ailleurs Pusquellec est également l’âme du Rallye Saint-Hubert, une des meilleures fanfares de chasse de France et de Navarre.

Mary se leva :

— Ceci nous éloigne des Legroin. Je ne voudrais pas abuser. Merci de m’avoir reçue et merci aussi pour le café.

Madame Trebel eut un geste de la main signifiant que ce n'était rien.

— Je ne sais pas si notre conversation vous mènera quelque part, dit monsieur Botmel en raccompagnant Mary jusqu'à la rue, les Legroin et l'école c'est déjà de l'histoire ancienne.

— Ça m'aura au moins permis de mieux les connaître, assura Mary. Je vous remercie infiniment.

Songeuse, elle regagna sa voiture et prit le chemin du *motel des Forges*.

Chapitre XX

Lorsqu'elle arriva au motel, l'endroit était désert. La Golf des propriétaires avait disparu et on entendait de nouveau l'acier marteler la pierre. Mary pensa que Claire donnait peut-être un coup de main à son maçon, mais celui-ci était seul sur son échafaudage, avec son chien couché au pied de l'échelle.

Lorsque Mary passa le seuil de la masure, la bête se leva et gronda sourdement tandis que les poils de son échine se dressaient de façon inquiétante. Ce n'était pas l'idée qu'elle se faisait d'une manifestation de bienvenue. Joseph Poher n'accorda à Mary qu'un bref coup d'œil et revint à son ouvrage sans plus se préoccuper d'elle. Lorsqu'elle demanda : « Madame Aubenard n'est pas là ? » il ne parut pas l'entendre ; seul le chien hérissa un peu plus son poil. Mary n'insista pas. Cette bête lui inspirait plus que de la méfiance. Elle paraissait sournoise, la regardait par en dessous en ramassant son arrière-train, sa queue balayant la poussière du chantier. Mary sortit à reculons, sans quitter l'animal des yeux tant il lui semblait capable de venir lui planter ses crocs dans les mollets dès qu'elle lui tournerait le dos. Elle regagna le motel en espérant passer le temps en jouant du piano. Comme toujours, le contact des touches d'ivoire, la sonorité des accords lui feraient oublier ce qui la préoccupait, Poher, son chien, cette longue étendue d'eau noire faussement endormie et qui semblait, en ses tréfonds, celer d'insondables mystères.

Elle trouva un post-it jaune sur la porte, bien en évidence : « Nous sommes allés voir une longère en ruine dans laquelle on pourrait peut-être récupérer des pierres de taille ». C'était signé Lilian. Contrariée, elle eut un pincement de lèvres et, de dépit, elle murmura rageusement : « Allez donc au diable avec vos foutues pierres de taille ! »

La porte n'étant pas fermée à clé, elle entra et alla s'asseoir au piano. Mais, avant qu'elle eût plaqué le premier accord, son téléphone sonna. Elle regarda qui l'appelait et murmura : « Mince, le patron ! »

Elle s'était attendue à tout sauf à ça, mais ça lui fit du bien d'entendre la voix du commissaire Fabien.

— Allô patron.

— Ah, Mary...

— Quel bon vent vous amène ?

Il bougonna, « Bon vent, bon vent... c'est vite dit ! »

— Allons fit elle qu'est ce qui se passe encore ? Quelque chose de cassé ?

Il ne répondit pas à la question :

— Je croyais que vous faisiez du bateau à Quiberon ?

— C'était dans mes intentions, mais les circonstances en ont décidé autrement.

— Quelles circonstances ?

Elle sentait que le patron était tendu Ça s'entendait à sa voix. Elle le connaissait assez pour savoir – rien qu'à son timbre, à son débit de paroles – quand ça allait et quand ça n'allait pas. Ce jour était un jour sans.

— Ça serait trop long à vous expliquer par téléphone.

— Essayez toujours !

Holà, ça allait mal ! Elle regarda sa montre :

— Vous êtes là jusqu'à quand ?

— Eh bien, dix-huit heures...

Il était seize heures trente :

— Si je prends la route maintenant, vous pouvez me recevoir ?

Il hésita, surpris :

— Vous ne serez jamais là à dix-huit heures !

Elle le prit au mot :

— On parie ?

Le commissaire n'avait visiblement pas la tête aux jeux de hasard. Surtout avec Mary Lester. Il trancha :

— Alors, venez !

— Bien patron, j'arrive !

Il l'interpella avant qu'elle ne coupe la communication :

— Eh, Mary...

— Oui ?

— Pas la peine de vous casser la figure sur la route, je vous attends.

— Merci patron.

Elle prit son stylo et écrivit sur le post-it, à la suite du message

laissé par Lilian : « J'ai été rappelée à Quimper, je reviens sitôt que possible. » Puis elle sauta dans la Twingo et prit la route sans perdre de temps. Elle n'était certes pas sur une autoroute, mais cette voie intérieure était belle et peu encombrée. Cinq minutes avant dix-huit heures, elle arrêta la Twingo dans la cour de l'hôtel de police sous le regard ébahi du brigadier Mériadec qui, journée terminée, quittait le service.

— Alors capitaine, je vous croyais en vacances...

— Quelque chose à prendre dans mon bureau...

Elle montra les fenêtres qui s'éclairaient :

— Tout va bien là-dedans ?

— RAS, dit Mériadec qui restait un adepte du jargon militaire.

— Bien, bonne soirée !

Elle monta les degrés quatre à quatre et frappa à la porte du patron qui, à sa grande surprise, vint lui-même lui ouvrir.

— Ah, vous voilà ! dit-il avec satisfaction.

— Je ne vous ai pas fait trop attendre ?

— Non, quelle exactitude ! Vous n'avez pas dû vous préoccuper des limitations de vitesse pour être déjà là !

Elle protesta :

— Que si ! Vous me connaissez, patron ?

— Trop bien ! soupira le commissaire.

— Comment avez-vous su où j'étais ?

— Comme si j'avais besoin de savoir où vous êtes pour vous appeler sur votre portable.

Mary reconnut : « c'est vrai ».

— Cependant, poursuivit-il, je savais que vous étiez à Saint-Gwénécan.

— Vous me faites pister ?

Il pouffa :

— Pas besoin ! Vous ne savez pas passer incognito. Où que vous soyez, tôt ou tard vos frasques parviennent jusqu'à mes oreilles.

— Mes frasques ? s'exclama-t-elle. C'est parce que je suis avec un homme que vous vous offusquez ? Patron, franchement, et sans vous offenser, parfois vous êtes un peu vieux jeu !

— Merci... fit le commissaire, d'un air pincé. Cependant, là n'est pas

la question, Mary Lester, et vous le savez bien. Vos amours ne me concernent pas.

— Manquerait plus que ça, grommela-t-elle.

Fabien poursuivit :

— D'autant que ce Lilian est un jeune homme tout à fait comme il faut.

Elle grommela :

— Encore heureux que mes amours, comme vous dites, ne vous concernent pas. Vous enquêtez sur mes fréquentations ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, comment connaissez-vous Lilian ?

— Vous vous souvenez de votre enquête à Saint-Quay-Portrieux ?

— C'est vrai, vous étiez là, s'exclama-t-elle.

Il triompha :

— Vous voyez, même si je suis un peu « vieux jeu », il me reste un peu de mémoire !

— Et comment avez-vous su que j'étais avec lui à Saint-Gwénécan ?

— Un certain gendarme, le commandant Durand, m'a téléphoné pour me demander si je vous avais chargée d'une affaire ayant des ramifications à Saint-Gwénécan.

Il joignit ses poings sous son menton, se pencha vers Mary et demanda :

— Alors, si vous me parliez un peu de vos exploits au bord du lac ?

Mary le contempla, perplexe.

— Mes exploits ? Appeler ça des exploits est tout à fait excessif. Quelques aléas tout au plus. Enfin, je ne suis venue que pour vous en parler, patron, Voilà.

Elle entreprit de lui raconter toute l'histoire, depuis l'arrivée de Lilian à Saint-Gwénécan, de son accrochage suivi d'une violente altercation avec le cow-Boy, l'intervention du shérif, enfin du garde champêtre...

Elle en eut pour près d'une demi-heure. Le patron ne l'interrompt pas une seule fois. Lorsqu'elle en eut terminé, il resta un moment silencieux et finit par dire : « Eh bien... » en hochant la tête.

— Eh bien quoi ? demanda-t-elle.

— Avec vous la vie n'est pas un long fleuve tranquille, vous n'en

ratez pas une, capitaine !

— Une quoi ?

— Une occasion de vous mettre dans des situations inextricables.

— Bof... fit-elle. Qu'y a-t-il d'inextricable dans cette affaire ? Une femme est harcelée au téléphone par un maniaque. Il s'agit simplement de mettre ce maniaque hors d'état de nuire.

— Simplement !

Le commissaire hochait toujours la tête.

— Eh oui. J'ai repéré – à peu près à coup sûr – l'endroit d'où provenaient ces coups de téléphone et j'ai fourni à la gendarmerie tous les éléments permettant d'identifier et d'arrêter leur auteur. Je ne vois rien de répréhensible là-dedans.

— Humph ! fit le commissaire, on sait que vous avez l'art de présenter les choses sous un jour favorable.

Il précisa, un tantinet sarcastique :

— Favorable pour vous, bien entendu. Si vous me parliez de ce type que vous avez à demi estropié dans une bagarre de bistrot ?

Elle se leva d'un bond :

— C'est la meilleure ! Un ivrogne m'agresse et il se blesse en essayant de me frapper ! Pour qui veut-on me faire passer ? Je ne l'ai pas touché, ce type ! Je me suis protégée, c'est tout. J'aurais dû me laisser massacrer ?

Elle braqua un regard noir sur le commissaire, puis elle se rassit, son visage se détendit, son regard se radoucit et c'est d'une voix de petite fille inquiète qu'elle demanda :

— Patron, qu'est-ce que je dois faire ?

Le commissaire se laissa aller en arrière dans son fauteuil :

— Oublier, Mary, oublier et ficher le camp ! Ma pauvre petite, vous êtes tombée chez des cinglés de la pire espèce.

— C'est la gendarmerie qui vous a dit ça ?

— Oui, et, croyez-moi, ils sont bien informés.

— Pas suffisamment pourtant pour faire cesser les troubles.

Le commissaire opina laconiquement :

— Exact !

Il fixa Mary :

— Vous savez que je ne voue pas une admiration sans borne à la

gendarmerie...

C'était peu dire. Le commissaire avait toujours été agacé par la collaboration et par la sympathie que son capitaine avait manifestées lors de certaines enquêtes menées conjointement avec la gendarmerie. D'ailleurs, l'antagonisme entre flics et gendarmes était connu de tous.

— Cependant, poursuit Fabien, lorsqu'un commandant de gendarmerie m'affirme que la bande à laquelle vous vous êtes heurtée est capable de tout, je suis fondé à le croire.

Il laissa passer un temps de silence, comme pour s'assurer que le capitaine Lester assimilait bien ce qu'il venait de dire, puis il ajouta :

— C'est que je tiens à vous, moi ! Je n'ai aucune envie d'aller épinglez une médaille sur votre cercueil.

La dernière fois, à Brest, nous avons frôlé le désastre, ne jouez pas trop avec le feu, vous n'aurez pas toujours cette chance.

Elle fut touchée de cette mise en garde.

— Merci, patron.

— Alors, si j'ai un conseil à vous donner, c'est celui-ci : récupérez votre copain et fichez-moi le camp à La Trinité pour faire du bateau !

— Et madame Aubenard ?

— Quoi, madame Aubenard ?

— Qu'est-ce qu'elle devient ? On l'abandonne ?

Fabien s'emporta :

— C'est à la gendarmerie de s'en occuper !

Mary eut un geste de découragement :

— C'est bien ce que je dis, on l'abandonne !

Le commissaire articula en frappant du poing sur la table, comme pour lui faire entrer une évidence dans le crâne :

— Ce n'est pas de notre ressort.

Mais Mary ne l'entendait pas de cette oreille. Elle ironisa amèrement :

— Ben tiens ! Et moi je lui dis : « Ma chère Claire, je vous avais promis de m'occuper de vos persécuteurs, mais ils sont vraiment trop dangereux. Alors je m'en vais. Je préfère aller naviguer en mer plutôt que de risquer ma peau pour vous venir en aide. Vous n'avez qu'à vous débrouiller toute seule ». Vous me voyez lui dire ça ?

Elle sentit l'irritation du commissaire monter.

— Vous avez une façon de présenter les choses...

Elle le contra :

— Comment les présenteriez-vous à ma place ? Si vous entrevoyez une sortie honorable, je prends !

Après un temps de silence, Fabien demanda :

— Quelles sont vos relations avec les gendarmes là-bas ?

— Bonnes avec l'adjudant-chef Hanson, plus difficiles avec son adjoint, le chef Lebœuf.

La prévention du commissaire envers la gendarmerie reprit le dessus.

— Ils n'arrivent pas, m'a-t-on dit, à juguler la petite délinquance d'une famille de marginaux.

Elle bondit de nouveau :

— Petite délinquance ? Vous appelez ça de la petite délinquance alors que vous venez de me dire que j'avais affaire à une bande de malfrats particulièrement dangereux ?

Le front de Fabien se plissa :

— Parlons-nous de la même équipe ?

— Et comment ! Il y a tout de même deux gardes-chasse qui ont disparu, et tout porte à croire qu'ils ont été assassinés par ces marginaux. On sort largement de la petite délinquance, patron ! Je suis allée examiner leur repaire de loin... Eh oui, on m'avait dit que de près c'était dangereux, eh bien de loin aussi...

Le front du commissaire plissa :

— Expliquez-vous !

— J'étais bien à quinze cents mètres de leur ferme et j'ai escaladé un arbre mort pour regarder à la jumelle. Et savez-vous ce que j'ai vu ?

Le commissaire fit non de la tête.

— Je me suis trouvée nez à nez – si je puis dire – avec un fusil à lunette. Depuis une des lucarnes de la maison, quelqu'un me braquait...

— On a tiré ?

— Même pas, mais je ne vous dis pas à quelle vitesse j'ai dégringolé de mon arbre !

— Donc ces gens-là savent que vous vous intéressez à eux !

— C'est probable.

Le commissaire hocha la tête silencieusement, l'air préoccupé.

— Et ce repris de justice dont vous m'avez parlé, vous pensez qu'il pourrait tirer les ficelles de ce gang ?

— Conomor ?

— Ah... C'est ça, Conomor, un vieux cheval de retour.

— Il est impliqué, c'est sûr, reconnut Mary. Mais jusqu'où ? Il magouille avec un nommé Frank Gaudu et ses frères.

— Les frères en question ce sont les demeurés ? demanda Fabien.

— Demeurés oui, mais pour autant, ils n'en sont pas moins dangereux !

— N'allez-vous pas un peu vite en besogne en soupçonnant ces gens ? Vous savez, il faut être circonspect quand on a affaire à des handicapés mentaux.

— Quand les handicapés mentaux braquent leur fusil à lunette sur les promeneurs et deviennent des dangers pour leur entourage, on les enferme dans des établissements spécialisés, il me semble.

— D'après le commandant Durand, ils ne sont pas suffisamment handicapés pour être bouclés.

Mary eut un sourire admiratif :

— Je vois que vous connaissez le dossier, patron !

Fabien ne releva pas l'impertinence de la réflexion.

— Ils travaillent régulièrement, m'a-t-on dit, et il semble que leurs employeurs soient satisfaits de leurs services.

Elle haussa les épaules :

— Il n'y a pas grand monde pour effectuer les travaux dont ils ont la charge.

Elle avait encore dans les narines la puanteur qui se dégageait des gnomes.

— Leur mérite n'en est que plus grand, dit Fabien sentencieusement.

Mary ne put qu'approuver : leur mérite était immense, en effet, tout autant que leur odorat était faible, pour ne pas dire inexistant car pour vivre dans cette puanteur de lisier, il fallait être sérieusement vacciné. Elle dit à Fabien :

— Le type qui connaît le mieux ces gnomes – et tout le reste de la bande d'ailleurs – est le garde champêtre.

Elle vit Fabien tiquer et elle précisa :

— Le policier municipal, si vous préférez. Il s'appelle Lucien Miliner et c'est un type bizarre. Il tient la faune locale bien en main car il est du coin et il les connaît mieux que personne. C'est un ancien militaire qui m'a avoué avoir dirigé la police militaire dans la Légion étrangère. Il m'a également prévenue que ces types essaieraient de se venger de moi, par tous les moyens. Mais c'était peut-être une façon de me faire peur pour que je m'en aille.

— Et pourquoi voulait-il que vous vous en alliez ?

— Officiellement, parce qu'il redoutait qu'on me fasse un mauvais sort.

— Bien évidemment il n'a pas mis de nom sur ce « on », ironisa le commissaire.

— Bien évidemment !

Elle reprit, après un temps de silence :

— Voyez-vous, patron, Miliner règne sans partage sur le lac de Guerlédan. Les gendarmes n'interviennent dans sa zone d'influence qu'à sa demande. Tout le monde semble s'accommoder de la situation telle qu'elle est, mais si un officier de police disparaissait dans son territoire d'influence, ce serait une autre affaire, il y aurait une enquête un peu plus serrée, je pense, et ça troublerait l'harmonie qui règne en ces lieux.

— Vous parlez d'une harmonie ! s'exclama Fabien.

Le commissaire secoua de nouveau la tête :

— Cependant, vous n'allez pas refaire le monde, Mary !

Elle le regarda et s'exclama :

— Oh, vous, ça ne va pas !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Fabien inquiet.

— Quel coup de vieux ! L'an dernier vous n'auriez jamais raisonné de la sorte ! Enfin, quand ils m'auront flinguée, je suis sûre que vous aurez à cœur de trouver mon assassin !

Fabien donna du poing sur la table :

— Arrêtez de dire des conneries, Lester !

Fallait-il qu'il soit furieux pour parler de cette manière !

Il se corrigea, gêné de s'être ainsi emporté :

— Cessez de dire des insanités et rentrez chez vous !

Elle le toisa sans bouger, sans répondre.

— Eh bien, fit-il exaspéré, vous m'avez entendu ?

Elle répondit de sa voix la plus douce :

— Vous savez bien que c'est un ordre que vous ne pouvez pas me donner, patron. Je suis en vacances, je vais passer mes vacances où je veux et avec qui je veux. Et vous n'y pouvez rien.

— Tête de mule, gronda-t-il.

Elle ne releva pas le qualificatif.

— Je peux vous demander une faveur ?

— Quoi encore ?

— Je voudrais emprunter un gilet pare-balles.

Il répéta :

— Un gilet pare-balles...

— Eh oui, on ne sait jamais.

Fabien parut soudain se dégonfler. Il se leva, ouvrit un coffre qui était dissimulé derrière de fausses reliures dans sa bibliothèque et en sortit un pistolet dans son étui de cuir. Il le posa sur la table et le poussa vers Mary.

C'était son arme de service, qu'elle laissait toujours au coffre lorsqu'elle était en vacances.

— Tenez, prenez ça, espèce de bourrique.

Elle n'hésita qu'un instant. Puis elle considéra l'arme avec un mince sourire.

— Merci patron. Mais vous savez que j'ai pour principe de laisser mon arme au commissariat lorsque je suis en vacances.

Le commissaire s'appuya des deux mains sur le bord de son bureau, comme s'il allait lui sauter dessus. Ses yeux bleus lançaient des éclairs.

— Aussi j'ai l'honneur de vous dire que vous n'êtes plus en vacances, jeune personne ! Vous voulez vous mêler d'une affaire qui ne vous concerne pas, eh bien allez-y ! Maintenant elle vous concerne. Prenez votre carte, prenez votre arme, prenez votre gilet pare-balles. Je vais m'arranger avec la gendarmerie pour que vous puissiez suivre cette enquête de loin, mais officiellement.

Elle allait le remercier une nouvelle fois, mais il la devança :

— Et ne protestez surtout pas ! Vous voulez enquêter pendant vos vacances, eh bien, vous allez être servie. Et ne me dites surtout pas ce que vous allez faire. Arrangez-vous avec les gendarmes puisque vous les aimez tant !

Il prit une de ses cartes de visite et nota un nom, une série de chiffres :

— Voilà les coordonnées du commandant Durand. Prenez contact avec lui, il vous dira ce qu'il attend de vous.

Elle le regarda, stupéfaite :

— Ce qu'il attend de...

— De vous, oui !

Fabien soupira :

— Je vous connais, Mary Lester, je vous connais comme si je vous avais faite...

Mary pensa que le patron la connaissait certes mieux que Jean-Marie Le Ster lui-même, et pourtant Jean-Marie était indiscutablement son père.

— Le mieux eût été que vous laissiez tomber, mais comme je suis certain que rien ne saurait vous faire lâcher prise, autant que vous soyez impliquée dans cette affaire officiellement. Ainsi vous pourrez bénéficier officiellement des services de la police.

Il avait mis l'accent sur « officiellement ».

— Par ailleurs, poursuivit-il, le commandant Durand pense que vous pouvez être l'élément qui pourrait faire avancer l'enquête. Il semble, dit Fabien d'un air mi-figue mi-raisin, que vous jouissiez d'une certaine aura dans la gendarmerie.

Et il ajouta avec la plus parfaite mauvaise foi :

— Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi, mais enfin, c'est ainsi... Allez voir Durand, il vous précisera ce qu'il attend de vous.

Il se leva et, avec le dos de la main, lui fit signe de quitter son bureau :

— Allez... Allez...

Elle obtempéra, un peu éberluée de s'être fait clouer le bec de la sorte. Ce n'était pas tous les jours que ça arrivait.

Décidément, le patron la surprendrait toujours.

Elle était arrivée à la porte quand il commanda :

— Mary !

Elle se retourna, se demandant ce qu'il allait encore lui passer. Mais sa voix s'était radoucie :

— Gardez-vous bien, Mary !

Émue, elle hocha la tête sans pouvoir dire un mot.

Lorsqu'elle sortit du commissariat, le soir tombait. Elle eut soudain envie de rentrer chez elle, d'aller caresser son chat et d'échapper quelque temps à l'atmosphère glauque et délétère des bords du lac perdu dans les bois. D'aucuns pouvaient trouver l'endroit romantique, mais à coup sûr, elle n'y aurait pas passé ses vacances et, en tout premier lieu, c'était vraiment trop loin de la mer pour être à son goût.

Cependant, maintenant qu'elle était mandatée par son chef, elle n'avait plus le choix : il fallait y aller.

Elle retrouva son petit logement de la venelle du Pain-Cuit avec plaisir, mais se leva tôt le lendemain pour se présenter au patron de la gendarmerie à Saint-Brieuc.

Chapitre XXI

Le commandant Durand commandait les brigades de gendarmerie du département des Côtes d'Armor. C'était un grand type athlétique d'une quarantaine d'années, aux cheveux châains coupés courts, aux yeux bleus, aux dents blanches.

Il se leva à l'entrée de Mary dans son bureau et lui serra la main avec une chaleur qu'elle jugea excessive.

— Voilà donc la célébrissime capitaine Lester ! Ravi de faire votre connaissance, capitaine.

Il serrait et secouait la main de Mary avec une telle vigueur qu'elle se demanda s'il allait la lâcher un jour.

Finalement et comme à regret, il lui rendit sa liberté.

Ils se contemplèrent en silence.

Le commandant Durand portait une chemise bleue impeccablement repassée qui arborait sur la pochette de poitrine une barrette de décorations, et un petit insigne stylisé attestait de sa qualification de parachutiste.

Sur son bureau un sous-main de buvard vert tout neuf et un cube dont chaque face affichait des photos de sa famille : trois enfants, deux garçons, une fillette, et une jeune femme blonde qui souriait à l'objectif.

Mary lui rendit la politesse :

— Enchantée, commandant.

Et elle ajouta malicieusement :

— Ce n'est pas souvent qu'un gendarme dit qu'il est ravi de me voir.

— Allez donc, fit Durand, ne faites pas la modeste, vous savez bien que vous êtes très appréciée chez nous.

— Quelquefois, reconnut-elle, mais les premiers contacts sont en général assez difficiles.

— Je crois que vous avez fait la connaissance de l'adjudant-chef Hanson ?

— En effet, et aussi celle du chef Leboeuf.

Le commandant Durand se mit à rire :

— Je suppose que ça doit être en pensant à Leboeuf que vous évoquez ces contacts difficiles ?

Il lui montra un siège :

— Mais... Asseyez-vous.

Elle s'installa en le remerciant, puis reprit :

— Leboeuf c'est le dernier en date, mais il y en a eu d'autres.

— Ah... Nous allons nous efforcer de gommer cette fâcheuse mauvaise impression.

— J'en suis ravie, dit-elle. J'espère que Leboeuf a interrogé Conomor au sujet des appels téléphoniques qui ont été passés depuis son bistrot ?

— Oh, fit Durand en levant les mains, ce n'est pas Leboeuf qui va prendre une pareille responsabilité ! Il a prudemment attendu le retour de l'adjudant-chef Hanson.

— Et l'adjudant-chef Hanson ?

— Sur mes instructions, l'adjudant-chef Hanson a reporté cette démarche à une date ultérieure.

De surprise, Mary ouvrit grand les yeux.

— Je ne comprends pas...

Le commandant Durand plaqua ses deux grandes mains l'une contre l'autre, les doigts ouverts, les considéra, puis les reposa sur le bureau.

— Je vais vous expliquer... Si désagréables que soient pour madame Aubenard ces appels téléphoniques menaçants, nous devons les oublier pour le moment.

Mary fronça les sourcils sans rien dire, attendant la suite.

— Nous avons en effet sur le feu une affaire autrement préoccupante.

Mary attendait sagement que le commandant explique quel était cet objectif si préoccupant.

Le commandant Durand baissa le ton pour dire.

— Depuis plusieurs années, les bois autour du lac sont mis en coupe réglée. Je ne veux pas dire qu'on y abat des arbres, mais bien du gros gibier dont la chasse est strictement réglementée.

— J'ai entendu parler de ça, en effet, dit Mary. Mais je pensais que la surveillance de la chasse était l'apanage des gardes des Eaux et Forêts.

Le commandant Durant hocha la tête affirmativement :

— Exact. Ou plutôt de l'ONCFS, c'est-à-dire de l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage. Cependant dès lors que ce ne sont plus des cerfs, des chevreuils et des sangliers que l'on abat, mais des gardes-chasse, ça devient l'affaire de la gendarmerie.

— Vous faites allusion à ces deux gardes qui ont disparu ?

— Je vois que vous êtes au courant.

Mary acquiesça d'un hochement de tête.

— C'est une affaire qui a fait beaucoup parler dans la région. Vous pouvez m'en dire plus ?

— Je voudrais bien... dit le gendarme avec un mouvement d'épaules qui traduisait son impuissance. Il y aura deux ans à la fin de ce mois, deux gardes assermentés, Jean-Louis Devet et Roger Pelem, sont partis pour une patrouille de nuit dans les bois autour du lac. Ils ne sont jamais revenus.

Il y eut un silence, puis Mary demanda :

— Ils étaient coutumiers de ces surveillances nocturnes ?

— Oui, c'est surtout la nuit que les braconniers agissent. À force de surveillance, Devet et Pelem qui étaient des gardes expérimentés pensaient prendre les bracos sur le fait.

— Que pensez-vous qu'il leur est arrivé ?

— Je pense qu'ils ont réussi à les coincer. Trop bien réussi, dirais-je, et qu'ils ont été abattus.

— Mais vous n'en avez pas la preuve.

— Non, ils n'ont plus jamais donné signe de vie et leurs corps n'ont jamais été retrouvés.

— Et j'ai appris que leur voiture a été brûlée, compléta Mary.

— En effet. Leurs armes ont également disparu et n'ont pas été retrouvées...

De quelles armes étaient-ils équipés ?

— Deux pistolets automatiques MAS 50 et Pelem portait également un fusil de chasse Robust de Manufrance à deux coups. À ce jour, nous n'avons toujours aucune piste.

— Et plus le temps passe, moins vous en aurez.

— Évidemment.

Mary réfléchit et demanda :

— Je ne comprends pas très bien ce que vous attendez de moi.

— Il semble que, depuis que vous êtes là, vous ayez sérieusement perturbé Gaudu et Conomor qui sont probablement les têtes de ce gang.

— Perturbé ? répéta Mary. Un peu contrarié, certainement, mais je doute fort que ce soit suffisant pour trouver une nouvelle piste quant à la disparition de vos deux garde-chasse.

Elle regarda le commandant Durand dans les yeux :

— Franchement, commandant, je ne pense pas avoir qualité pour mener une enquête sur ce terrain. Mais je crois que vous avez l'homme idoine dans vos effectifs.

— De qui voulez-vous parler ?

— Du chef Lebœuf !

— Lebœuf ? répéta Durand, surpris, Lebœuf ? Pourquoi Lebœuf ?

— Tout simplement parce que c'est un gars du pays. N'oubliez pas qu'il a été le condisciple de Frank Gaudu.

Le commandant la regarda d'un air soupçonneux :

— Qui vous a dit ça ?

— Monsieur Botmel.

— Et qui est ce monsieur Botmel ?

— L'ancien instituteur de Mûr-de-Bretagne. Il a enseigné l'ABC à tous les garnements du canton et il a pris sa retraite à Caurel. Il m'a avoué que Gaudu et Lebœuf ne pouvaient pas se sentir...

— Eh bien voilà ! fit triomphalement le commandant Durand, vous pourrez faire équipe avec Lebœuf !

Mary eut un sourire contraint :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Réflexion qui ne freina pas l'enthousiasme du commandant Durand. Il parut même peiné :

— Pourquoi ? demanda-t-il, Lebœuf est un fonceur, vous avez le reste, dit-il en se tapotant le front de l'index.

Il renchérit :

— La tête et les jambes !

Mary doucha un optimisme qui ne lui semblait pas de saison :

— Oui, mais si les jambes ne suivent pas la tête, on va se casser la figure, commandant.

Durand se rembrunit : cette greluce mettait-elle en doute son

autorité ?

— Vous pensez Lebœuf capable de transgresser mes ordres, capitaine ?

Holà ! On mettait en doute ses qualités de patron ?

Mary secoua la tête négativement :

— Assurément pas !

Le commandant parut satisfait par cette affirmation. Il ajouta :

— Lebœuf est un sous-officier discipliné. Nous sommes des militaires, capitaine, lorsque le supérieur ordonne, le subalterne obéit !

Elle admira :

— Jolie formule, commandant ! Cependant il y a manière et manière d'obéir. On peut le faire avec enthousiasme ou en traînant les pieds. Je pense que si je fais équipe avec Lebœuf, il adoptera plutôt la deuxième attitude.

— Ah ça... dit Durand en donnant du poing sur la table.

Elle calma le jeu :

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, commandant.

Elle se toucha le nez de l'index :

— Moi, je fonctionne au pif. Je sens que Lebœuf ne me supportera pas, et que moi je ne supporterai pas Lebœuf.

Elle savait qu'elle ne pourrait s'empêcher d'asticoter le chef Lebœuf et que, le sens de l'humour du gendarme étant particulièrement atrophié, il s'en suivrait des frictions, des tensions et des coups de gueule. Comment mener une enquête dans une atmosphère aussi conflictuelle ?

— Et avec l'adjudant-chef Hanson, demanda le commandant, vous pensez que ça irait mieux ?

— Nettement, répondit-elle sans hésiter.

La réponse parut satisfaire le commandant Durand :

— Alors, prenez langue avec Hanson, de toute façon, il est le supérieur direct de Lebœuf. Je vais le prévenir immédiatement.

— Cependant, dit Mary, pour que nous ayons quelques chances de succès, il faut que je puisse mener cette enquête à ma guise.

Le front du commandant se plissa :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire que je ne serai pas pendue à mon téléphone pour vous demander si je peux faire ceci ou cela. Je fonctionne de manière autonome. D'accord ?

Le commandant hésitait.

— Carte blanche ? demanda-t-il du bout des dents.

Elle précisa :

— Carte blanche, oui, mais rassurez-vous, dans le respect le plus strict des procédures légales.

Durand se leva :

— Dans ce cas c'est d'accord. Mais, dit-il en levant l'index, pas de dérapages, capitaine !

— Comme si c'était mon genre, dit-elle. Il n'y a pas plus légaliste que moi !

Le commandant cligna de l'œil d'un air d'en douter.

Mary se dirigea vers la porte.

— Je vous remercie. Je vais réfléchir à la stratégie à adopter.

Le commandant Durand réprima un mince sourire :

— C'est ça. Réfléchissez ! De mon côté, je vais prévenir Hanson. Il se mettra à votre entière disposition.

Elle hocha la tête, surprise par cette soudaine reddition. Elle tendit la main à Durand :

— Merci commandant.

Durand l'accompagna galamment jusqu'à la porte qu'il referma lorsqu'elle eut disparu à l'autre bout du couloir. Puis il revint à la fenêtre de son bureau et regarda la Twingo de Mary s'éloigner. Enfin il décrocha le téléphone avec un sourire machiavélique et forma un numéro.

— Allô ? Adjudant-chef Hanson ? Je voudrais vous voir, à mon bureau, toutes affaires cessantes.

Il écouta ce que disait son correspondant, hocha la tête : « c'est ça, à tout de suite ».

Puis il reposa l'appareil et se frotta les mains l'une contre l'autre avec un air de parfaite jubilation.

Chapitre XXII

L'adjudant-chef Hanson ne se rendait jamais aux convocations du commandant Durand sans appréhension.

Lorsqu'il s'agissait de ces réunions de routine, qui rassemblaient périodiquement les chefs de brigade pour un tour d'horizon des affaires courantes, c'était plutôt sympathique, on y rencontrait des collègues, on déjeunait ensemble dans un climat très convivial. Mais être ainsi convoqué dans l'instant ne présageait rien de bon.

Il frappa donc à la porte du chef de corps avec une petite réticence et, lorsqu'il eut entendu « Entrez », il poussa la porte et salua réglementairement :

— Mes respects, commandant !

Durand se leva et lui tendit la main :

— Bonjour Hanson, merci de vous être libéré si tôt.

Hanson claqua les talons :

— À vos ordres, commandant !

Puis il ôta son képi et, sur l'invitation de son supérieur, s'assit sur la chaise destinée aux visiteurs. Le commandant Durand, qui n'était pas homme à se perdre en précautions oratoires, alla droit au but :

— Où en êtes-vous avec cette histoire de gardes-chasse disparus ?

Hanson réprima une grimace de contrariété, puis il répondit avec franchise :

— Nulle part, commandant. Il n'y a pas eu d'éléments nouveaux, les armes n'ont pas refait surface et, comme vous le savez, l'épave de leur voiture n'a pas « parlé ».

— Évidemment, elle était entièrement calcinée. Si je ne me trompe, ça fait partie de ces disparitions qui pourraient n'être jamais élucidées, non ?

— Je le crains fort, commandant.

Le commandant déplaça sa règle sur son sous-main et demanda à brûle-pourpoint :

— Que pensez-vous du capitaine Lester ?

Hanson tressaillit :

— Le capitaine Lester ? Eh bien... c'est une jeune femme fort sympathique...

Le sourire du commandant s'élargit :

— C'est aussi ce que pense Lebœuf ?

Ce fut au tour de Hanson de réprimer un sourire :

— Je ne crois pas, commandant. Le capitaine Lester s'est heurtée à Lebœuf pendant ma permission et je crains fort qu'il ait de fortes préventions contre... Comment dire ? Contre le rôle des femmes dans la police.

— Ne serait-ce pas plutôt contre leur présence dans la police ?

— Je ne pense pas, mon commandant, j'ai bien dit contre le rôle – tel celui du capitaine Lester – dans la police.

Le commandant plissa le front :

— Pourriez pas être plus explicite ?

— Pour parler clair, je pense que Lebœuf ne serait pas contre des femmes aux postes de secrétaires, dactylos, agents administratifs.

— Évidemment, dit le commandant, ça lui éviterait d'avoir à taper ses rapports.

— Voilà... Mais pour ce qui est d'aller enquêter sur le terrain, Lebœuf a, disons, une vision assez rétrograde du rôle de la femme.

— Pas vous, adjudant-chef ?

Hanson ne répondit pas directement.

— Par le passé, le capitaine Lester a rendu de signalés services à certains de nos collègues.

— À qui pensez-vous ?

— À Lucas. Il ne tarit pas d'éloges à son propos... tout en reconnaissant qu'elle est parfois agaçante.

— Agaçante ?

Hanson précisa :

— Il a même employé un terme plus imagé, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ouais, sourit le commandant, je vois.

Hanson précisa :

— Lucas est un camarade de promotion et nous sommes restés en relation. Il m'a avoué qu'il lui devait ses galons d'adjudant-chef.

— À Lester ?

— Oui, à Lester. Et il le dit à qui veut bien l'entendre.

— En somme il considère qu'il a eu de la chance de l'avoir eue comme équipière ?

— En effet, commandant.

— Et vous, Hanson, que diriez-vous de l'avoir à votre tour comme équipière ?

Hanson tressaillit :

— Moi ? Mais pour quoi faire ?

— Eh bien pour retrouver vos gardes-chasse, par exemple.

L'adjudant-chef sourit, incrédule :

— Vous plaisantez, commandant ?

— J'en ai l'air ? Je ne vous ai pas fait venir ici toutes affaires cessantes pour plaisanter, adjudant-chef !

— Non, commandant !

— Le capitaine Lester m'a été recommandée par le divisionnaire Fabien et vous savez combien notre ministre attache d'importance à une bonne collaboration entre la police et la gendarmerie.

— Oui, commandant.

— Donc vous allez collaborer avec le capitaine Lester.

— De quelle manière, commandant ?

— Elle va prendre en main cette enquête.

L'adjudant-chef en resta comme deux ronds de flan.

— Ah...

— Vous appuierez ses initiatives...

— Et ?

— Et quoi ?

— Sauf votre respect, commandant, où cela nous mènera-t-il ? L'enquête piétine depuis deux ans, il n'y a aucun élément nouveau, si talentueux que soit le capitaine Lester, je crains fort que...

— Vous craignez fort qu'elle ne vous mène nulle part ?

— À dire vrai, oui mon commandant.

— Je pense la même chose que vous, adjudant-chef, le capitaine Lester va se planter.

Hanson comprit que son commandant disait « je pense » et pensait « j'espère ».

— Humm ! fit-il en se grattant la gorge, que dois-je faire si je vois le capitaine Lester, comment dire... se fourvoyer ?

— Mon cher Hanson, dit le commandant, ce sera son choix. N'essayez pas de l'influencer, comme ça, si elle échoue, il n'y aura pas d'autre responsable qu'elle. Nous aurons joué le jeu, nous aurons accédé aux vœux de notre ministre ET NOUS NE SERONS PAS SEULS À PORTER LE CHAPEAU POUR CES GARDE-CHASSE QU'ON NE RETROUVE PLUS !

Il fixa l'adjudant-chef :

— Me suis-je bien fait comprendre ?

— Parfaitement, commandant !

Le commandant se leva :

— Alors, exécution, Hanson !

L'adjudant-chef fut debout dans l'instant. Il coiffa son képi, salua réglementairement en claquant les talons.

— À vos ordres, commandant !



L'adjudant-chef Hanson, muni de ses nouvelles instructions venait de rentrer à la gendarmerie lorsque Mary Lester s'y présenta. Il la reçut chaleureusement.

— Alors, capitaine, il paraît que nous allons collaborer ?

— Vous êtes déjà au courant ?

— Oui, le commandant Durand vient de me briefer. Je suis à vos ordres.

— Parfait, dit Mary, parfait ! Je suis ravie de vous trouver dans de si bonnes dispositions.

— Vous savez, fit Hanson, je ne suis qu'un militaire à qui on donne des ordres et qui obéit.

— Dois-je comprendre que vous n'approuvez pas cette collaboration ?

— Pas du tout, protesta Hanson, pas du tout ! Je n'ai pas à porter de jugements de cet ordre. Ma hiérarchie est mieux placée que moi pour

savoir où est l'intérêt du service... Je suis à votre entière disposition.

Mary hocha la tête pensivement :

— On va voir ça ! Cependant, je crains que la première mesure à prendre ne soit pas de votre goût.

— Je n'ai pas à faire état de mon goût, mais à suivre les ordres.

« Pff ! pensa Mary, on nous l'a changé ! » Elle le regarda par-dessous car cette disponibilité, cette docilité du gendarme, lui paraissaient suspectes.

— Nous sommes dans une situation bloquée, constata-t-elle. Rien ne bouge.

Hanson acquiesça :

— C'est exact.

Puis il demanda :

— Que préconisez vous ?

— Il faut donner un bon coup de pied dans la fourmilière, Hanson. Ou, comme on dit familièrement, secouer le cocotier. On verra bien ce qui tombe.

— Qu'entendez-vous par la ?

— Je veux dire que si l'on ne brusque pas les choses, ça va continuer à ronronner.

Après réflexion, elle ajouta :

— Si je ne me trompe, la plaque tournante de tout ce trafic est ce bistrot, *Le Saloon*.

— Ça se peut, dit Hanson évasif.

Elle s'étonna :

— Vous n'avez pas l'air convaincu.

— Rien ne le prouve...

Il attendait sereinement la suite.

— Néanmoins, j'ai le sentiment que Conomor est impliqué dans un trafic plutôt louche.

— Tout ce qu'a fait Conomor depuis sa sortie de maternelle a été louche ou illégal, constata-t-il.

Elle regarda le gendarme dans les yeux :

— Vous pensez qu'il trempe dans cette histoire de braconnage, adjudant-chef ?

Hanson ne répondit pas directement à la question, mais, à un mouvement de tête, invita Mary à poursuivre.

— Quant à moi, je verrais assez bien Conomor en commanditaire de ce trafic.

Comme le gendarme ne disait toujours rien, elle demanda :

— Que vous en semble-t-il ?

Hanson respira a fond, souffla et éluda :

— Ça se pourrait, en effet.

Il avait vraiment l'air de penser : « Si tu savais ce que je m'en tape ! » mais – peut-être par politesse – il demanda :

— Par quoi voulez-vous commencer ?

— Par le commencement, adjudant-chef ! Dès cet après-midi, si vous le voulez bien, nous irons ensemble interroger Conomor à propos de ces coups de téléphone anonymes.

— Vos désirs sont des ordres, assura Hanson avec un large sourire.

Le front de Mary se plissa, cette docilité excessive était vraiment suspecte. Ses collaborations antérieures avec la gendarmerie l'avaient habituée à des réticences, des objections, une mauvaise volonté larvée. Et là, rien de tout ça. Ça paraissait franc comme de l'or, beaucoup trop franc d'ailleurs. Elle tendit une perche à Hanson :

— J'ai cru comprendre que vous ne vouliez pas inquiéter Conomor pour une affaire à vos yeux mineure, afin de ne pas compromettre une enquête sur deux disparitions...

— C'était en effet notre stratégie. Mais maintenant que vous avez pris les choses en main avec la bénédiction de notre hiérarchie, nous sommes à votre entière disposition.

Il continuait néanmoins à s'abriter derrière sa hiérarchie.

— Humm... fit-elle. Que se passerait-il si nous laissons Conomor de côté, c'est-à-dire si nous ne le mettons pas sur la sellette à propos de ces coups de téléphone ?

Hanson ne répondit pas.

— Statu quo, dit-elle. Rien ne bougerait.

Il y eut un silence et elle redit :

— Rien ne bougerait et, dans six mois, dans un an, nous en serons au même point. Autant vous dire que je n'ai pas l'intention de rester ici six mois ou un an. Nous avons matière à inquiéter Conomor, profitons-en !

L'adjudant-chef demanda :

— Qu'allez-vous faire ?

— Je vous l'ai dit : interroger Conomor à propos des coups de téléphone.

— Chez lui ? Dans son bistrot ?

— Pour commencer. Et s'il n'est pas disposé à coopérer, nous l'amènerons ici.

— Bien... Et si Conomor ne dit rien ? Car, ne vous y trompez pas, il ne voudra jamais passer pour une balance !

— Eh bien alors nous serons fondés à considérer que c'était lui qui se livrait à ces fines plaisanteries et nous l'inculperons pour ce chef. Dès lors on fera fermer son bistrot et sa bande de truands ne saura plus où se réunir.

— C'est ce que vous appelez donner un coup de pied dans la fourmilière ?

— Exactement.

— Quand comptez-vous opérer ?

— Le plus tôt sera le mieux. Je vais aviser et je vous tiendrai au courant.

Hanson se leva :

— J'attends votre coup de fil, capitaine.

Elle quitta la gendarmerie en proie à un sentiment mitigé : d'une part elle était heureusement surprise de l'attitude conciliante de l'adjudant-chef, et dans le même temps elle persistait à trouver ça trop beau pour être vrai.

Chapitre XXIII

La Twingo de Mary s'arrêta peu avant midi dans la cour du *motel des Forges*.

Simultanément, Claire Aubenard et Lilian ouvrirent leurs portes et vinrent aux nouvelles, Claire alarmée, Lilian furieux, des reproches aux dents :

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de partir ainsi ?

Elle le toisa froidement :

— Bonjour, Lilian.

— Euh... Bonjour, fit-il troublé.

— En voilà des façons de m'accueillir. Tu n'es pas content de me revoir ?

— Il s'agit bien de ça ! Tu t'en vas comme ça...

— Tu n'étais pas là lorsque je suis revenue, hier...

— Je t'avais mis un mot, pour t'expliquer.

— Eh bien, moi aussi je t'ai mis un mot pour t'expliquer. Où est le problème ?

Elle regardait alternativement Lilian et Claire.

— Nous étions inquiets, dit Claire.

— Il n'y a vraiment pas de quoi ! Je suis allée jusqu'à Quimper...

Il ironisa :

— Je croyais que tu avais acheté un nouveau téléphone.

— En effet.

— Il ne marche pas ?

— Comment ça, il ne marche pas ?

— J'ai essayé de te joindre et tu étais sur répondeur.

Elle se rappela alors qu'elle avait éteint son téléphone avant d'entrer chez le patron et qu'elle avait oublié de le rallumer, et elle pensa : « Ce que je peux être bête ! » Puis elle se dit que jamais Lilian ne prendrait cette explication pour argent comptant. Il insista :

— Qu'avais-tu donc de si urgent à faire à Quimper ?

Comme elle se sentait tout de même un peu dans son tort, et l'attaque étant la meilleure défense, elle regimba avec véhémence :

— C'est quoi ces questions ? Et toi, as-tu trouvé de belles pierres de taille ?

Claire Aubenard, sentant que la discussion virait à l'aigre, se retira sur la pointe des pieds dans sa cuisine.

— Quel rapport ?

— Tes pierres de taille c'est TON affaire, mon petit bonhomme. Et les raisons qui m'ont amenée à Quimper sont MES affaires !

Il persifla :

— Encore des histoires de flic ?

Elle ironisa :

— Quelle perspicacité !

Comme il restait sans voix, elle demanda :

— J'aimerais bien aller déjeuner quelque part. Tu veux venir ?

Il haussa les épaules en ronchonnant, de mauvaise grâce :

— Évidemment !

Elle ouvrit largement la portière de sa voiture :

— Alors, monte !

Il casa sa grande carcasse sur le siège de la Twingo, tira la portière et se rencogna, boudeur.

Mary n'était pas décidée à être aimable, pas plus qu'elle ne souhaitait voir cette situation perdurer. Elle regarda de biais et demanda :

— Tu fais la gueule ?

Il haussa les épaules, semblant se résigner à une situation qu'il déplorait :

— J'ai parfois du mal à te comprendre, Mary.

Elle soupira :

— C'est pourtant simple, tu fais ton métier et je trouve cela tout à fait normal, je fais le mien et toi tu ne trouves pas ça normal. Cherchez l'erreur, monsieur l'architecte.

— Mais tu es en vacances !

— Toi aussi !

— Oui, et j'en profite pour voir un client. Ce n'est pas dramatique.

— Non, mais je pourrais te répondre que, pour rendre service à une amie je mène une petite enquête, et toi tu ne trouves pas ça normal.

— Ce n'est pas pareil, assura-t-il avec la plus parfaite mauvaise foi.

— Bien sûr, fit-elle d'une voix lasse, bien sûr.

Ils roulèrent en silence jusqu'à Mûr-de-Bretagne, regardant la campagne, d'un air faussement intéressé. Perdus dans leurs pensées, ils regardaient sans les voir les champs, les maisons, les vaches. Un sourd malaise régnait dans l'habitacle. Mary arrêta la Twingo dans une rue en pente. Une petite activité régnait dans le bourg. Des camionnettes d'artisans stationnaient sur une place, près de l'église, et des ouvriers en bleu se dirigeaient vers un restaurant bordé d'une terrasse en bois, veuve de ses tables et de ses parasols.

— On va là ? demanda-t-elle.

— Si tu veux, dit Lilian en sortant de la voiture.

Il regarda autour de lui la petite ville endormie :

— Je crois qu'on n'a pas trop le choix.

Quelques têtes curieuses se tournèrent vers eux lorsqu'ils poussèrent la porte de verre du restaurant. Au bar des petits groupes prenaient l'apéritif en discutant, le verbe haut. Une jeune fille souriante les mena jusqu'à une table garnie de deux couverts dans un coin de la grande salle.

Presque toutes les tables étaient occupées et les conversations formaient un fond sonore. Sans qu'on leur demande leur avis, la jeune fille leur servit une assiette de soupe avec des légumes fort appétissants.

Visiblement, il n'y avait qu'un menu et tout le monde devait s'en accommoder.

— Bon, soupira Lilian, quand partons-nous à La Trinité ?

— On ne part plus à La Trinité, répondit-elle d'une voix égale.

Il en resta la cuiller en l'air :

— Ah bon... Peut-on savoir...

Elle le fixa :

— Pourquoi ?

Il hocha la tête affirmativement et, détachant ses mots :

— Tout simplement parce que je ne suis plus en vacances.

La bouche de Lilian se pinça et il se recula sur sa chaise :

— Pardon ?

Elle répéta, en articulant avec une application excessive, comme si elle craignait qu'il fût frappé de surdité :

— Je ne suis plus en vacances !

Le visage de Lilian se ferma.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ce n'est pas une histoire, c'est la réalité.

— C'est pour cette raison que tu es retournée à Quimper ?

— Oui, le commissaire Fabien m'a rappelée. Les gendarmes l'ont informé de ce qui s'était passé ici, il voulait savoir ce qu'il en était exactement, je lui ai fourni les explications qu'il attendait. Et, pour tout te dire, j'ai éteint mon téléphone en entrant dans son bureau et j'ai oublié de le rallumer en sortant.

Il eut un bref ricanement signifiant « Je vais croire ça, moi ! »

— Tu peux ne pas me croire, mais c'est aussi simple que ça.

— C'est alors qu'il t'a commandé de t'occuper de cette affaire ?

— Pas du tout ! Il m'a demandé de ficher le camp immédiatement de ce bled et de ne plus me mêler de rien.

— Eh bien voilà un excellent conseil !

— Que j'aurais certainement suivi s'il n'y avait eu Claire. Mais voilà, il y a Claire. Et je ne peux pas la laisser se faire détruire par cet imbécile qui ne cesse de la persécuter.

— C'est ce que tu lui as répondu ?

— Exactement !

— N'est-ce pas là une affaire personnelle ?

— Tout à fait ! De celles dont on s'occupe hors de son cadre de travail. Or, j'étais en vacances, donc fondée à faire ce qui me plaisait de mon temps. Et si je n'avais pas été attirée ici, je serais, à cette heure, en train de naviguer à La Trinité-sur-Mer. Mais voilà...

— Je savais bien que ça allait être ma faute ! s'insurgea Lilian.

— En tout cas, ce n'est pas la mienne, fit Mary sarcastique. Avant que tu ne me préviennes que tu étais en panne à Saint-Gwénécan je ne connaissais même pas l'existence de ce bled Maintenant, que tu le veuilles ou non, je suis impliquée dans cette affaire et il n'est pas dans mes habitudes de quitter l'attelage au milieu du gué. Le commissaire Fabien ne l'ignore pas il s'est donc arrangé avec le responsable départemental de la gendarmerie pour que je puisse, officiellement, participer à l'enquête.

— Qu'est-ce que ça change ? demanda Lilian.

— Ça change que je vais avoir l'assistance des gendarmes et que si je prends une balle dans la peau, ce sera un accident du travail !

À mesure qu'elle parlait, elle voyait le front de Lilian se rembrunir. Elle demanda d'une voix douce :

— Tu n'es pas content ?

Il ne répondit pas tout de suite, il avalait sa soupe sans sembler lui trouver de goût et elle voyait que sa main tremblait.

— Si, je suis content, je suis même ravi d'apprendre que la femme que j'aime risque de prendre une balle dans la peau.

Il changea de ton pour lui dire, les yeux dans les yeux :

— Enfin, tu sais bien ce que j'en pense, Mary Lester !

Il avait haussé le ton, si bien que leurs voisins de table les regardaient curieusement. Elle lui répondit d'une voix basse mais véhémence :

— Oui, je sais ce que tu en penses, mais ce n'est pas la peine de le crier sur les toits. Si nous voulons continuer à nous voir, il va falloir éclaircir quelques points. Primo, j'exerce un métier que j'aime et j'entends continuer à l'exercer. Alors, si tu trouves la situation insupportable, il faut le dire. Si douloureux que ce soit, j'en tirerai les conclusions qu'il faut en tirer.

— Tu veux dire qu'entre moi et ton foutu métier ton choix est fait ?

Il avait posé sa main droite sur la main gauche de Mary et la pressait.

— Je veux dire que si je n'exerçais plus mon métier, je deviendrais vite si odieuse que ce serait toi qui me virerais.

— Jamais ! assura-t-il en raffermissant sa prise.

— Tsss... fit-elle, tu me connais mal, Lilian. Je ne fais jamais les choses à moitié, et quand je me mets à être chiant, je suis chiant, et pas qu'à moitié !

Elle dégagea doucement sa main car la serveuse apportait deux assiettes de saucisses purée. Lorsque la jeune fille fut partie, ce fut elle qui prit la main de Lilian.

— Je ne serai jamais une bobonne à la maison, Lilian. Ne me demande pas ça. Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. Je ne supporterai jamais qu'on me demande : « D'où viens-tu ? », « Où tu vas ? », « Avec qui étais-tu ? », « Tu as vu l'heure qu'il est ? ». Je fais un métier où il n'y a pas d'heure pour finir sa journée et où on est

appelé à rencontrer des tas de gens pas toujours recommandables le soir, la nuit, le dimanche... Dans mon sac, il y a un pistolet automatique garni de douze balles blindées. Dans la voiture, il y a un gilet pare-balles... Quand nous aurons fini de déjeuner, je filerai à la gendarmerie et, cet après-midi, avec le concours des gendarmes, j'irai arrêter le sieur Conomor dans son antre.

Il bredouilla :

— Tu es folle !

Elle le rassura :

— Mais non, je ne suis pas folle, pas plus folle que tu n'es fou lorsque tu vas faire des maisons dans les arbres.

— Ce type est dangereux !

— Et monter dans les arbres à dix, à quinze mètres, ce n'est pas dangereux ?

Il secoua la tête. Il ne savait comment l'exprimer, mais il sentait bien que ce n'était pas la même chose.

Il souffla :

— Je t'aime, Mary.

— Moi aussi je t'aime, Lilian. Mais si on veut que ça dure entre nous, il faut que chacun respecte l'autre. Tu comprends ça ?

Il hocha la tête affirmativement et dit avec un pauvre sourire :

— J'essaye.

Elle se fit rassurante :

— Alors, on y arrivera !

Lorsqu'on leur servit les cafés, il demanda d'une petite voix :

— Donc tu vas à la gendarmerie ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Là, maintenant ?

— Je vais quand même te ramener au motel.

Il eut un sourire timide :

— Même pas le temps de faire une petite sieste ?

Le visage de Mary s'éclaira :

— Mais si ! On a toujours le temps de faire une petite sieste !

Chapitre XXIV

Il était seize heures lorsque la camionnette des gendarmes, précédée d'une Clio bleue portant une plaque barrée de tricolore, s'arrêta devant *Le Saloon*.

Mary Lester sortit de la berline, accompagnée de l'adjudant-chef Hanson. Deux robustes militaires descendirent de la camionnette tandis que le chauffeur restait au volant du véhicule. Les deux gendarmes, après un conciliabule avec Mary et l'adjudant-chef Hanson, se placèrent de part et d'autre de la porte de l'estaminet.

Avant d'entreprendre cette descente, Mary avait longuement discuté avec Hanson quant à la meilleure façon de procéder.

Il avait été convenu que Mary mènerait les débats et que l'adjudant-chef l'assisterait pour lui apporter l'appui officiel de la gendarmerie. Si la situation devenait houleuse, si Conomor tentait d'user de violence – ce qui, compte tenu du passé de l'individu, n'était pas exclu – les deux gendarmes placés devant la porte interviendraient.

Lorsqu'elle poussa la double porte, elle sentit aussitôt l'odeur caractéristique de bière éventée qui régnait dans les lieux.

Derrière son bar, Conomor s'entretenait avec le seul client présent, un boucher chauve et moustachu qui avait coincé un coin de son tablier blanc taché de sang dans sa ceinture et qui tenait une chope de bière en main.

Conomor, incrédule, regarda Mary entrer. Tout dans son regard criait : « Les emmerdements recommencent ! » mais ce fut un cri muet, un cri qu'on put lire dans ses yeux effarés. Cependant il ne resta pas longtemps sans voix. Mary le vit se redresser lentement, elle vit ses gros poings se serrer convulsivement tandis qu'elle marchait vers le bar, mais il abandonna instantanément toute attitude agressive en voyant l'adjudant-chef qui la suivait de près.

Elle sortit sa carte de sa poche et la présenta à Conomor en disant à haute et intelligible voix :

— Capitaine Lester, police nationale.

Conomor pâlit. C'étaient là des mots qu'il n'aimait pas entendre.

— Qu'est-ce que c'est encore ? gronda-t-il.

— Quelques questions à vous poser, monsieur Conomor.

Le louchebem (boucher), sentant que le temps se gâtait, avait jeté quelques pièces sur le comptoir et avait pris la tangente en marmonnant un vague « m'sieur dames... » en guise d'au revoir. Maintenant le bar était désert. On entendait seulement l'entrechoquement des boules de billard dans la salle voisine. Le gros juke-box des années cinquante diffusait un air de country endiablé qui perturbait fort les conversations.

Mary qui commençait à connaître les lieux s'en fut débrancher la prise qui alimentait l'appareil et le silence se fit, épais, seulement troublé par l'entrechoquement des boules d'ivoire.

— Voilà, dit Mary en revenant vers Conomor, on va mieux s'entendre comme ça.

L'adjudant-chef Hanson, qui n'avait pas prononcé un mot, se tenait près de Mary. Conomor le regarda comme si son salut dépendait du gendarme. Ce devait sûrement être la première fois que ça lui arrivait.

Cependant le gendarme, les pouces passés dans le ceinturon, restait impassible et muet.

Mary s'installa sur un tabouret de bar face au truand prétendument repentí et ouvrit un dossier qu'elle avait apporté.

— Monsieur Conomor, nous sommes là pour instruire une plainte de madame Aubenard au sujet de coups de téléphone anonymes qu'elle reçoit depuis son installation au *motel des Forges*. Coups de téléphone qui n'ont rien de bienveillant puisqu'ils la menacent de mort, ni plus ni moins. Or l'enquête a établi que ces appels émanent tous de votre établissement...

— C'est vous qui le dites...

Conomor affichait un sourire cauteleux.

— Nous ? Non ! bluffa Mary avec assurance.

Conomor, de toute façon, n'était pas en mesure de vérifier cette assertion.

Mary continua :

— Les experts de la police scientifique. Vous avez entendu parler de la police scientifique ?

Le front de Conomor s'était rembruni.

— Et vous venez me demander qui a téléphoné...

— Entre autres choses, oui.

Il haussa ses épaules puissantes :

— Si vous croyez que je me souviens de tous les gens qui utilisent

cet appareil...

Mary tapa du dos de la main sur le document contenu dans son classeur.

— Toujours d'après la police scientifique, il n'y en a pas tant que ça. Maintenant, la plupart des gens disposent d'appareils portables et comme j'ai la liste des appels passés depuis ce poste, je puis l'affirmer avec certitude, ils ne sont pas si nombreux. Quelques-uns concernent des fournisseurs de bière ou d'alcool, mais les deux tiers sont des appels en direction du numéro de madame Aubenard. Vous ne pouvez donc pas prétendre que vous ignorez qui les a passés.

Elle leva les yeux vers le barman dont le front se plissait sous le poids de la réflexion.

— J'ai une très mauvaise mémoire, gronda-t-il.

Elle le fixa durement :

— Pas moi, monsieur Conomor. Je crois même me souvenir que le fait d'appeler fréquemment une personne au téléphone dans une intention malveillante s'appelle du harcèlement. Quand en plus il y a menace, le harceleur est passible de 15000 euros d'amende et d'un an de prison, voire plus, selon ses antécédents. Vous connaissez la personne qui téléphone à madame Aubenard !

Ce n'était pas une question mais une affirmation que Conomor réfuta en secouant la tête de droite à gauche avec un sourire ironique qu'elle gomma immédiatement :

— Si vous n'avez pas de nom à nous donner, c'est forcément vous.

Sous cette accusation, le barman se fâcha :

— Moi, éructa-t-il, j'en ai rien à foutre de cette bonne femme !

— Je suis fondée à vous croire, reconnut Mary, mais seulement si vous nous dites qui téléphone.

— Je n'en sais rien et même si je le savais, je ne vous le dirais pas !

Il ajouta :

— L'appareil est au bout du comptoir, tout le monde peut s'en servir !

Mary demanda :

— Gratuitement ?

Le front de Conomor se plissa. Mary insista :

— On téléphone à l'œil chez vous ?

Elle regarda le gendarme, toujours impassible.

— Ça alors ! Adjudant-chef, vous ne m'aviez pas dit que ce bistrot était une annexe du bureau de bienfaisance.

L'adjudant-chef eut un mince sourire.

Elle revint vers le barman et redemanda d'une voix déterminée :

— Comment paye-t-on les communications ?

Conomor, buté, ne répondit pas.

— On vous les paye ! affirma-t-elle en braquant un index accusateur sur le barman.

Elle n'obtint pas davantage de réponse.

— C'est dommage pour vous, Conomor, vous allez passer une nouvelle année – et peut-être plus, avec le pedigree que vous traînez – en taule pour un délit dont vous êtes innocent. Ça doit être une première pour vous, non ?

Conomor ignora le sarcasme et répondit d'une voix sourde :

— Puisque vous savez tout, madame le flic, vous savez aussi que je n'ai jamais appelé cette bonne femme. Pourquoi vous en prendre à moi ?

— Pff Disons qu'il faut bien que quelqu'un paye, tiens ! On ne prête qu'aux riches, mon vieux, et, en matière pénale, votre casier est particulièrement fourni. Pour tout vous dire, les menaces émises depuis cet appareil ont été enregistrées et le laboratoire a déterminé les caractéristiques essentielles de la voix qui les proférait.

Une lueur d'espoir traversa le regard de Conomor.

— Vous savez donc qui c'est ?

Elle répondit sans se mouiller :

— Il y a de fortes présomptions.

— Donc vous savez que ce n'est pas moi !

Elle sourit en silence, puis laissa tomber :

— On sait que ce n'est pas vous, en effet.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour arrêter le vrai coupable ?

Elle prit un air ennuyé :

— Ah... C'est qu'en matière de justice, un enregistrement n'a pas valeur de preuve. Il faudrait que vous nous disiez de qui il s'agit. Que vous témoigniez, en somme. Dès lors nous pourrions arrêter le vrai coupable et nous n'aurions plus rien à vous reprocher.

Conomor eut un rire amer :

— Vous pouvez toujours vous brosser !

Ce fut au tour de Mary de rire, d'un rire sans joie :

— Je m'en doutais, je m'attendais même à ce que vous ajoutiez : « J'suis pas une donneuse ! », comme les hommes d'honneur dans les dialogues d'Audiard.

Conomor fixa Mary avec haine :

— Eh bien non, j'suis pas une donneuse !

Elle continuait de sourire d'un air bénin, mais, aux yeux du barman, ce sourire paraissait particulièrement menaçant.

— Je m'en doutais, et pour tout vous dire, ça m'arrange bien !

Il gronda :

— Encore cette histoire de bagarre, hein ? C'est pour ça que vous voulez me faire porter le chapeau ? Je croyais pourtant qu'on était d'accord, je vous ai dédommée il me semble.

— Oh, cette misérable affaire ? fit-elle avec mépris, figurez-vous que je m'en bats l'œil, mon vieux. Ce qui m'intéresse, c'est que les menaces envers madame Aubenard cessent. Il y a deux moyens d'y arriver : coincer celui qui téléphone, solution juste, à laquelle vous vous refusez, ou fermer ce coupe-gorge. Pour moi, la fin justifie les moyens. Je ne vous ai pas pris en traître puisque je vous ai offert de choisir entre la liberté et la taule. Vous avez choisi la pension aux frais de l'état, et en toute connaissance de cause car vous en avez déjà bénéficié. Désormais c'est votre affaire.

Elle le menaça de l'index :

— Je vous jure bien que vous n'y couperez pas de votre année de taule, et quand vous sortirez, vous aurez encore 15000 euros à payer. Peut-être pourrez-vous espérer vous acquitter de votre dette en vendant votre bouclard ? Vous verrez bien, vous aurez un an aux frais de la princesse pour réfléchir.

Elle se tourna vers l'adjudant-chef qui ne pipait mot :

— De toute façon, le problème du corbeau sera résolu : il n'aura plus d'autre endroit pour téléphoner aussi commodément et même s'il en trouvait un, ce courageux anonyme regardera à deux fois avant de recommencer ses petites plaisanteries. Adjudant-chef, commanda-t-elle, embarquez ce monsieur. Nous poursuivrons cette intéressante conversation à la brigade.

— Mais, dit Conomor qui semblait pris de panique à l'idée de se faire emmener à la gendarmerie, puisque vous avez l'enregistrement de la voix et que vous savez que ce n'est pas la mienne.

— Je vous ai également expliqué que ce genre d'enregistrement n'avait pas grande valeur devant les tribunaux, pas plus pour inculper que pour disculper.

Conomor, voyant le gouffre qui venait de s'ouvrir sous ses pas, baissa la tête sans mot dire.

Le choc des boules d'ivoire s'était tu et il régnait dans cette cambuse au plafond bas, un silence lourd, inusité. Mary se dirigea vers la salle arrière où se tenaient les joueurs.

Il y avait là deux adolescents désœuvrés groupés près de la porte d'où ils n'avaient pu perdre une seule miette de la conversation.

— Allez messieurs, dehors, dit Mary. On ferme !

Ils ne demandèrent pas leur reste et filèrent sans poser de questions. On entendit des pétarades de vélomoteurs, puis le silence revint.

Sorti d'on ne sait où, un des gnomes jaillit de derrière le billard et bouscula Mary, lui crachant dessus au passage. Le glaviot frappa la manche de sa veste de cuir et elle contempla, écoeurée, la bave répugnante qui coulait sur le cuir de sa manche.

Avec une agilité incroyable, le gnome s'était faufilé entre les gendarmes et avait disparu derrière le double battant.

Les gendarmes se précipitèrent mais on entendit une nouvelle pétarade et ils revinrent bredouilles.

— Petit salaud ! dit l'un d'entre eux, il avait une moto !

Mary sortit de sa poche un mouchoir de papier, recueillit la déjection avec une moue de dégoût, puis elle replia soigneusement le mouchoir et le rangea dans un sachet de plastique transparent.

— Quel dégueulasse ! dit l'adjudant-chef indigné.

Oh mais, on le retrouvera !

Mary avait toutes les raisons d'en douter.

— Vous l'avez identifié ?

— C'est un des frères Legroin.

— Oui, mais lequel ? Hervé, Julien... un autre, il en reste deux mais je ne me souviens pas de leurs noms.

— Bernard et Edouard, compléta un des gendarmes qui avait dû avoir affaire à eux.

— Quatre, ils sont quatre... À qui attribuer ce haut fait ? demanda Mary.

Elle passa derrière le bar, fit couler de l'eau et trouva une éponge

pour nettoyer son vêtement.

Conomor, qui avait eu un geste de révolte et de résistance en voyant surgir le gnome, perdit tout espoir lorsqu'il vit les deux gendarmes entrer. On lui passa les menottes et, la tête basse, il fut emporté vers la gendarmerie.

Quelques petits groupes de badauds, se tenant à distance respectueuse, commentaient l'événement à mi-voix.

Le fourgon des gendarmes s'éloigna et l'adjudant-chef prit le volant pour le suivre.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



Table of Contents

Les enquêtes de Mary Lester

Table des Matières

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV